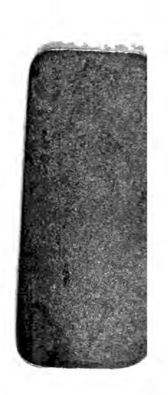






ADDITIONS

1e conte. A ajouter aux notes: Version roumaine, Kr. NYROP, *Romanske Mosaiker* (Cop. 1885) p. 50—51.

7e conte. A ajouter aux notes: *Roger Bontemps en belle humeur* (Cologne 1670) p. 230 et 235; *Kurzweiliges Lust-Hausz der heutigen Welt* (Hanau 1688) II, nº 126; *Der kurzweilige Stockfisch* (env. 1700) p. 327.

8e conte. A ajouter aux notes: *Vade Mecum für lustige Leute* VI (Berl. 1775) nº 151.

15e conte. A comparer P. M. MØLLER, *Scener i Rosenborg Have* II: »Kan du sige mig, hvormange, — skal du faa dem alle syv.«

18e conte. Dans le *Festskrift til Evald Tang Kristensen* qui vient de paraître, M. H. F. FEILBERG a traité le motif du testament du chien.

24e conte. A ajouter aux notes: *Les Serées de Guill. Bouchet*, publ. p. Roybet, t. II, p. 212; *Contes du Sieur d'Ouville* I (Paris 1651) p. 210.

29e conte. Le motif: l'odeur d'un rôti payée avec le son de l'argent se trouve encore dans *les Serées de Guill. Bouchet*, publ. par Roybet, t. III, p. 165 et dans *Das Buch ohne Namen* (Lpz. env. 1740) nº 17.

52e conte. A ajouter aux notes: Version turque, *Forty-four Turkish Fairy Tales*, coll. and transl. by I. Kúnos (London), p. 213 sqq.

Færdig fra Trykkeriet d. 12. Marts 1918.



INDEX DES CONTES



une histoire dont la substance est celle-ci: Un moine, un paysan et un barbier, voyageant ensemble, prennent logis un soir dans une auberge. Un d'eux doit veiller, tandis que les autres dorment. Le barbier prend la première veille, et afin de chasser le sommeil, il prend son rasoir et rase la tête du paysan à la façon de celle du moine. Quand la première veille est finie, le barbier réveille le paysan qui doit prendre la deuxième veille. Celui-ci se lève tout somnolent, se prend à la tête, et, sentant qu'il n'y a pas de cheveux, il s'écrie: »Qu'il est sot, le barbier: il devait m'éveiller moi, et le voilà qui vient d'éveiller le moine« (DÄHNHARDT, *Schwänke aus aller Welt* nº 43; RELANDER's *curieuse u. lustige Zeitvertreiber* (Francf., Leipz. 1756) nº 151; *Vade Mecum für lustige Leute* V (Berl. 1775) nº 115.

Un *Français* m'a raconté autrefois l'anecdote suivante: Un voyageur descendit dans un hôtel et ordonna, qu'on l'éveillât le matin à une heure déterminée. Dans la chambre voisine logeait un nègre. Le voyageur passa la soirée dans le restaurant de l'hôtel avec quelques amis. On but beaucoup, et le voyageur finit par s'endormir. Ses amis lui noircirent la face et le portèrent au lit. Le matin on vient l'éveiller. Il saute du lit, se regarde dans le miroir et dit: »Les voilà qui ont éveillé le nègre au lieu de moi.« Puis il se remit au lit et se rendormit.

Le motif se retrouve dans un des contes du Khodja *Naṣr-ed-dīn*, WESSELSKI nº 298. Les notes de Wesselski (I, p. 274) contiennent d'autres parallèles.

Je rappelle aussi la fin du *conte nº 34 des frères* GRIMM (*Kinder- u. Hausmärchen*; voir AARNE, F. F. Communications III, p. 51, type 1383, et V, p. 126) et un *conte de Molbo danois*: *les Jambes étrangères*.

Une autre variation du même motif se trouve parmi les plaisanteries de *Buadäm* (MEHEMED TEWFIK, Müllendorf p. 86, Wesselski nº 43): Buadäm rencontra un étranger et le salua. L'étranger: »D'où me connais-tu? Où m'as-tu vu, que tu me salues?« Buadäm: »Je ne t'ai jamais vu. J'ai vu que ton turban et ton manteau ressemblent aux miens; alors je t'ai pris pour moi-même, et c'est pour cela que je t'ai salué.« A comparer Wesselski nº 278 et l'anecdote de POGGE (Poggii Florent. facet., Lond. 1798, I, p. 75, traduction de FLOERKE nº 68) de l'homme qui prit pour lui-même un autre qui imitait sa voix; puis le *Emplastrum Cornelianum* de SOMMER nº 85 (Wesselski, Emphorion XV, p. 17) et C. SCHNELLER, *Märchen u. Sagen aus Wälschtirol*, p. 173. D'autres matériaux ont été rassemblés par WESSELSKI (Der Hodscha Nasreddin I, p 214).



Revue des trad. pop. t. XI, p. 450. A comparer en outre AARNE dans les *F. F. Communications* III, p. 57 (type 1641) et V, p. 142 et TANG KRISTENSEN, *Danske Skjæmtesagn* I, nos 66 et 632.

L'histoire d'*Aḥmäd le savetier*, raconté par le conteur du chah à Sir JOHN MALCOLM et reproduite en anglais dans les *Sketches of Persia* de celui-ci (New edition, Lond. 1861, p. 253 sqq.), renferme quatre motifs; elle commence par le second motif de la version du Sayyid Muʿallim — avec des variations insignifiantes —, puis vient le premier motif de notre version, mais dans la forme atténuée que nous connaissons de la version de Steward, ensuite le second motif du conte de Steward et enfin une variation du motif du 8e conte de la reine dans les *Quarante vézirs* (traduction de GIBB p. 105).

53.

Un derviche alla en voyage. Il arriva à un moulin, et, la nuit, il dormit dans le moulin, et le meunier dormit à côté de lui. Le meunier pensa: »Il est possible que je sois confondu avec ce derviche.« Il y avait là une citrouille séchée. Le meunier y fit un trou et y fixa un cordon, et ce cordon fixé à la citrouille, il l'attacha à sa jambe comme une marque, pour n'être pas confondu [avec l'autre]. Vers minuit le derviche se réveilla, détacha cette citrouille de la jambe du meunier et l'attacha à sa propre jambe. Le matin, quand le meunier se réveilla et remarqua la citrouille à la jambe du derviche, il dit: »Voilà qui est singulier! Si je suis moi-même, comment la citrouille est-elle attachée à la jambe du derviche? et si je suis le derviche....«

Le Sayyid me déclara qu'il avait oublié le reste de l'histoire. Cependant on reconnaît facilement le motif. Une variation existe dans le *Riyāż-el-ḥikāyāt* (chap. 6, no 48): Un homme alla loger dans un moulin et dit au meunier: Éveille-moi demain matin de bonne heure.« Lorsqu'il se fut endormi, le meunier lui ôta le bonnet et lui plaça son propre bonnet à la tête. A l'aube du jour il le réveilla. Quand l'homme eut marché quelque temps, et qu'il fut devenu tout-à-fait jour, il arriva au bord d'une rivière. Il regarda son image dans l'eau, et voyant sur sa tête le bonnet du meunier, il dit: »Je lui avait dit de me réveiller, et il s'est réveillé lui-même.« Puis il retourna au meunier et le gronda: »Pourquoi ne m'a tu pas éveillé?« — La même anecdote se trouve dans les *Laṭāïf u ẓarāïf* p. 69.

Le motif est bien connu en Europe. En *Allemagne*, on raconte



fied with her position as a cobblers wife, but wished to be a fine lady, and gave out that her husband was a noted astrologer, and could foreteil events. The news of this astrologer reached the ears of the Shah's daughter, who, having lost her jewels, one day when the cobbler had brought her some shoes which he had repaired, told him the story of her loss, and asked him to teli her where the jewels were. While the poor man was meditating very unhappily on the difficulty of his position, he saw a rent in the Prinsess's skirt, and said: »Look at the rent«, to call her attention to it. The Princess said at once: »You are quite right; when I went to the bath, I did place my jewels in the rent in the wall of the bathroom«, and she went there and found her jewels. She gave a large reward to the cobbler, and it was noised abroad what a wonderful astrologer the old man was. Amongst others, the Shah heard the story.

Voilà, ce me semble, une bonne illustration de la thèse de M. KR. NYROP (*Nej* p. 12) que si un motif populaire nous est venu en deux versions, dont une est indécente d'après les idées de notre temps, et l'autre ne choque pas les convenances, la première, dans la plupart des cas, est la plus originale et la plus ancienne.

Chez Steward comme dans la version dn Sayyid, l'épisode de l'anneau ou des bijoux est suivie d'une autre; mais le motif de cette seconde partie est différent dans les deux versions. Chez Steward, la seconde partie de l'histoire est, brièvement, la suivante: Un vol a lieu dans le palais du roi. Le géomancien est appelé, et le roi lui ordonne de trouver les voleurs avant quarante jours, sinon il sera exécuté. Le géomancien retourne à la maison en désespoir. Pour compter les jours qu'il a à vivre, il met quarante dattes dans un pot, et le premier soir, avant de se coucher, il mange un des fruits en disant à haute voix: »En voilà un, et il en reste trente-neuf.« Les voleurs qui sont quarante en nombre, ont peur d'être découverts par l'art du géomancien, et un d'entre eux va, le soir, se mettre aux aguets devant la maison du géomancien. En entendant les paroles de celui-ci, il croit qu'il connaît déjà les auteurs du vol. Le prochain soir il prend un de ses complices avec lui, et les deux hommes, s'étant mis aux aguets, entendent le géomancien qui dit, en mangeant encore une des dattes: »En voilà deux, et il en reste trente-huit.« Le troisième soir, trois des voleurs se rendent à la maison du géomancien et entendent ces paroles-ci: »En voilà trois, et il en reste trente-sept«, et ainsi de suite. Avant que les quarante jours se soient écoulés, ils confessent leur crime au géomancien et lui révèlent l'endroit où sont cachés les objets volés. Le géomancien en informe le roi, qui lui donne une récompense magnifique. — Ce motif-ci a été étudié par CLOUSTON dans *Popular Tales and Fictions* II, p. 413 sqq. Aux matériaux fournis par Clouston on pourrait ajouter un *conte arabe*, *'Aṣfūr wa Ǐarāda*, communiqué par DULAC dans les mémoires de la Mission archéologique française au Caire I (Paris 1889) p. 89 sqq., et *le Devin, conte de la Haute-Bretagne*, communiqué par M. P. SÉBILLOT dans la



un géomancien à la porte du bain, et il est très habile à découvrir la vérité. On alla chercher le géomancien et le mena dans le harem du roi. Il examina sa table de géomancie en pensant à lui-même: »Certainement faut-il que deux personnes aient commis le vol ensemble, vu qu'elles ont pu voler une chose d'une telle valeur.« Après avoir fini son examen, il dit: »Je sais qu'il y a deux voleurs; mais je ne les nommerai pas maintenant. Demain je reviendrai, et alors il faut que je voie tous les êtres vivants qui existent dans cette maison. Je vous dirai ensuite, qui est le voleur.« Et il retourna à sa propre maison. Les deux servantes qui avaient volé le bijou, se dirent à elles-mêmes: »Il est certain que, demain, cet homme nous indiquera; il vaut mieux que nous allions ce soir [à sa maison] et lui donnions cent tūmān, afin qu'il ne dise pas, que nous avons commis le vol.« Elles apportèrent donc cent tūmān au géomancien. Celui-ci dit: »Très bien!« Il prit les cent tūmān et dit: »J'ai vu hier, dans le harem du roi un canard qui avait une patte cassée. Donnez ce bijou précieux à manger à ce canard et soyez tranquilles.« Le lendemain le géomancien alla dans le harem. Les servantes défilèrent une à une devant le géomancien, les domestiques mâles défilèrent de même un à un devant lui, et enfin on fit défiler devant lui les poules et les canards, jusqu'à ce qu'il aperçut le canard qui avait une patte cassée. Alors le géomancien dit: »Tuez ce canard: le bijou est dans l'estomac de ce canard.« Lorsqu'on eut tué le canard, le bijou fut trouvé. On alla rapporter la chose au roi. Celui-ci fit de notre homme son premier géomancien de cour et lui donna mille tūmān.

Le motif de la première partie de cette nouvelle (le trou) est employé dans un *conte bulgare* d'origine turque (*Κρυπτάδια* t. 11, p. 139). Dans Ch. E. Steward, *Through Persia in Disguise* (London 1911, p. 318 sqq.) notre histoire est racontée d'une manière un peu différente: A certain cobbler, who lived at Ispahan and was no longer young, married a young and ambituous wife. She was not at all satis-



premier géomancien du roi m'a chassée du bain.« Malgré, qu'il en eût, l'homme alla s'acheter une table de géomancie; puis il alla s'asseoir à l'entrée de ce même bain en plaçant la table de géomancie devant lui.

Deux ou trois jours après, une femme du harem du roi vint au bain. Quand elle s'était déshabillée pour entrer dans la salle du bain, elle donna son anneau orné d'un diamant à une servante, afin qu'elle le gardât jusqu'à ce que sa maîtresse revînt. Comme la servante à son tour eut envie d'entrer dans l'eau, elle mit l'anneau dans un trou qui se trouvait dans le mur du bain et boucha le trou avec quelques poils qu'elle tira de sa chevelure; puis elle entra dans l'étuve. Lorsque la dame sortit du bain, elle demanda l'anneau à la servante. Celle-ci avait oublié ce qu'elle avait fait de l'anneau et dit: »L'anneau a disparu.« Elles avaient beau chercher, elles ne le trouvaient pas. Enfin la servante se souvint qu'un géomancien s'était posté à l'entrée du bain. Elle dit: »Je vais demander au géomancien, où est l'anneau.« Toute nue qu'elle était, la servante s'enveloppa d'un voile et vint s'accroupir devant le géomancien en lui disant: »Pour l'amour de Dieu je te prie [de m'aider]. Un anneau a disparu. Vite tire ton raml et vois où il est.« Géomanticus eam contemplatus vidit, puellam tali modo sedere, ut foramen quoddam valde villosum visum sit. Il tira son raml et réfléchit, et regarda la servante. Enfin il dit: »O puella, quantumcumque in tabula geomantica mea inquiro, nihil video nisi foramen villosum.« La servante dit: »Dieu soit loué! Tu dis vrai, maintenant je me rappelle [où est l'anneau].« Elle donna un tūmān au géomancien et s'en alla. Elle prit l'anneau dans le trou de la muraille et le rendit à sa maîtresse.

Quelques jours après, un bijou disparut dans le harem du roi. Quelque soin qu'on y mît on ne parvint pas à le trouver. Enfin la servante dont nous avons parlé dit: »Il y a



de Lafontaine dans l'édition de H. Regnier des Œuvres complètes de Lafontaine t. IV, p. 376—77.

52.

La femme d'un homme qui était très pauvre alla un jour au bain. Comme elle était assise là, les baigneuses lui dirent: »Lève-toi vite et va-t-en d'ici à un autre endroit.« La femme pauvre demanda: »Qu'est-ce qu'il y a?« Elles dirent: »C'est ici que doit s'asseoir la femme du premier géomancien du roi.«[1] A cet instant les servantes de la femme du premier géomancien arrivèrent, chassèrent cette femme et préparèrent la place pour la femme du premier géomancien. La femme pauvre s'en alla du bain et retourna à la maison, où elle querella son mari et lui dit: »Ou faut-il que tu deviennes un géomancien, ou bien tu te sépareras de moi.« L'homme dit: »O femme, je ne connais pas la science de la géomancie; comment pourrais-je devenir un géomancien?« La femme reprit: »Oui ou non! Il faut que tu deviennes un géomancien, ou que tu me renvoies; car la femme du

[1] Le *rammāl* ou géomancien s'occupe surtout de découvrir des objets volés ou perdus. Il travaille au moyen d'un *raml*, c.-à-d. »un sable préparé, sur lequel on marque plusieurs points qui servent à une espèce de divination. Ces points disposés en un certain nombre sur plusieurs lignes inégales, se décrivent aussi avec la plume sur le papier« (D'Herbelot, *Bibl. orient.*, art. *Raml*). C. J. Wills mentionne (*In the Land of the Lion and the Sun*, Londres 1891, p. 120 sq.) en ces termes leur adresse à découvrir des objets volés: This is often ingeniously done, after a good deal of hocus pocus, by working on the fears of the thieves. The old, old plans are adopted: sticks are given to the suspected, and they are told they will grow if they are guilty; the conscience-striken breaks a piece off. Or they are told to dip their hands into a pot placed in a dark room; this is full of dye stuff; the guilty man does not dip his hand and is so detected. Or, more frequently, all the suspects are sworn to innocence in the name of some local saint, and are informed that the vengeance of the saint will fall on the guilty man if the property is not returned; in the morning it often mysteriously reappears. These men, then, are of use, and by their means property may often be recovered that should otherwise never be traced.



51.

Un homme dormait avec sa femme dans le même lit.[1] Il rêvait qu'il était venu au ciel et se promenait dans les cieux. A la fin il arriva à un endroit où il vit beaucoup de trous. Ces trous étaient tous différents; un était très grand, un autre plus petit, un autre encore était trés étroit et très petit. Il demanda à quelqu'un: »Que signifient ces trous-là?« L'autre dit: »Ces trous représentent la provision journalière et la nourriture de tous les hommes.« L'homme demanda: »Quel est le trou qui représente ma provision journalière?« L'autre lui montra un trou très petit et très étroit, en disant: »Voilà le trou qui représente ta nourriture journalière.« L'homme vit que le trou de sa nourriture journalière était très étroit, et il enfonça son doigt dans le trou de sa nourriture en s'efforçant de le grossir. Tout à coup sa femme se mit à crier: »Qu'est-ce que tu fais là?« En s'éveillant, il aperçut qu'il avait enfoncé son doigt dans le derrière de sa femme.

Le motif de ce conte rappelle la 11e nouvelle des *Cent nouvelles nouvelles*: un homme très jaloux, étant endormi à côté de sa femme, voit en rêve Saint Michel qui lui met sur le doigt un anneau, en lui disant que tant qu'il gardera cet anneau au doigt, sa femme lui sera fidèle. »Après l'évanuyssement de ceste vision, nostre jaloux se resveilla, et cuyda à l'ung de ses doys le dit anneau trouver ainsi que semblé luy avoit, mais au derrière de sa femme bien avant bouté l'un de ses dis doys se trouva, de quoy luy et elle furent très esbahis.« On trouve la même facétie un peu variée chez POGGE (Visio Francisci Philelphi, Poggii Florent. Facet., Lond. 1798, I, p. 141; trad. de FLOERKE no 133), d'après lequel GUILLAUME TARDIF l'a traduite en français (La vision de François Philelphe ialoux de sa femme). RABELAIS l'a utilisée dans son *Pantagruel* (livre III, chap. 28) en remplaçant le nom de Philelphe par celui d'Hans Carvel. L'ARIOSTE a mis à contribution le motif à la fin de sa cinquième satire, et LAFONTAINE en a fait le douxième conte du second livre de ses *Contes* (L'Anneau d'Hans Carvel). LA MONNOIE l'a traité en vers latins (*Annulus*), et PRIOR en vers anglais. A comparer les *Plaisantes nouvelles*, nouv. 11 et *Malespini* II, nouv. 89. — Voir les remarques introductives du conte

[1] *raχt-i-χāb* est la couche des Orientaux, faite de tapis étendus sur la terre; le lit élevé des Européens s'appelle *taχt-i-χāb*.



des mains le bord d'un puits ou la branche d'un arbre; un autre s'accroche à lui, un troisième s'accroche au second et ainsi de suite; enfin le premier se lasse et veut se cracher dans les mains, il lâche prise, et ils tombent tous (aventures des »*Schildbürger*«, MARBACH, *Volksbücher* nº 4, p. 7; *conte de Molbo danois*: l'arbre qui a soif). — Le motif de l'aventure du second maître d'école se retrouve dans CHAVANNES, *Cinq cent contes et apologues tirès du Tripiṭaka chinois* nº 308 (t. II, p. 213) et dans un *conte de Bulgarie* (*Mélanges de Bulgarie, Κρυπτάδια* t. VI, p. 139 sqq.). — Quant à l'histoire du troisième maître d'école, elle est racontée brièvement dans le *Riyāż-el-ḥikāyāt* chap. 6, nº 42. Le nº 20 du chap. 6 du même ouvrage représente une combinaison des aventures du premier et du troisième maître d'école de notre version. On trouve une variation du motif de l'histoire du troisième maître d'école chez Bar-Hebraeus (*Laughable Stories* nº 583); à comparer une anecdote du Khodja Naṣr-ed-dīn (Wesselski nº 311), et les notes de Wesselski (I, p. 276).

50.

Il y avait un Arabe qui avait toujours des convives dans sa maison et qui ne prenait jamais le déjeuner ni le dîner sans convives. C'était la coutume de ce seigneur de laver personnellement les mains des convives au lieu de le faire faire par ses domestiques [1]. Un soir, il avait rassemblé chez lui une compagnie de convives, et ce seigneur voulut laver lui-même les mains des convives. Un de ceux-ci ne voulait pas le permettre, et combien que le maître de la maison lui demandait la permission de lui verser de l'eau [sur les mains], le convive disait toujours: »Passez-moi l'aiguière que je me lave les mains moi-même: il n'est pas convenable qu'un grand homme comme vous me lave [2] les mains.« A la fin, le maître de la maison se fâcha, lui jeta l'aiguière et la cuvette [3] au nez et chassa les convives de la maison, et depuis lors il n'invita jamais des convives.

[1] Avant et après le repas, on verse, au moyen d'une aiguière, appelée *āftābä*, de l'eau sur les mains des convives.

[2] A remarquer l'emploi sans distinction du thème littéraire *šū(y)* et du thème populaire *šūr*.

[3] Une cuvette, ordinairement en cuivre jaune comme l'aiguière, est employée pour recevoir l'eau versée sur les mains.



le livre de CECIL H. BOMPAS, *Folk-lore of the Santal Parganas* p. 352: *The three Fools*; mais les aventures des trois sots diffèrent également de celles des trois maîtres d'école du conte du Sayyid, et elles ne s'accordent pas non plus avec celles de la version tamoule. C'est le cas également d'une version béloutche dans le Folk-Lore t. IV (Londres 1893) p. 195: *The Three Fools*.

Dans une version arabe d'*Abū Midiān el-Fāsī* (trad. par R. BASSET dans la Rev. des trad. pop. t. XXI, p. 441), où il s'agit de trois maîtres d'école comme dans le conte du Sayyid, l'histoire du second maître d'école contient une combinaison des histoires du premier et du troisième maîtres d'école de notre version, et l'histoire du troisième correspond à celle du second du conte du Sayyid.

Les aventures des deux premiers maîtres d'école se trouvent dans les *Mille et une Nuits* (traduction allemande de HABICHT et HAGEN t. 11, p. 79, 82, 467e-468e nuits; BURTON, Suppl. Nights IV, p. 90 sqq.), mais dans un autre cadre: le sultan de Caire, ayant ordonné de faire des préparations pour une fête populaire qui sera célébrée à l'occasion de son mariage, se promène un soir avec son vézir, déguisé comme lui-même, pour s'assurer que ses ordres soient exécutés. Ils passent devant une maison d'où ils entendent les voix de quelques hommes qui se plaignent de la façon dont le sultan met en œuvre sa libéralité. Sur l'ordre du sultan, le vézir frappe à la porte, on ouvre, et les deux hommes entrent et trouvent trois malheureux dont un est perclus des reins, l'autre boiteux et le troisième a la bouche de travers. Après la fête, le sultan fait appeler les trois hommes, anciens maîtres d'école tous les trois, et leur demande leur histoire. Le perclus et celui à la bouche fendue racontent des aventures qui, pour le fond, sont identiques avec celles des deux premiers sots de notre conte.[1] Dans la traduction de Habicht et de Hagen, le troisième maître d'école ne raconte pas son histoire; dans celle de Burton, au contraire, il raconte une aventure, mais elle est bâtie sur un autre motif que celle du troisième maître d'école dans la version du Sayyid. Dans la traduction de MARDRUS (t. 14, p. 7 sqq.: Les Rencontres d'Al-Rachid sur le pont de Bagdad), il n'est question que d'un seul maître d'école qui est estropié et a la bouche fendue; les deux sottises sont attribuées ici à la même personne. Voir CHAUVIN, Bibliogr. des ouvrages arabes VI, p. 137.

L'histoire du premier maître d'école est racontée en outre dans le *Riyāż-el-ḥikāyāt* (6, nº 20). Elle a été attribuée au Khodja *Naṣr-ed-dīn* (traditions serbe et grecque, Wesselski nº 477, Abbott, Macedonian Folklore p. 114 sqq.). Le motif se retrouve parmi les contes à rire danois recueillis par TANG KRISTENSEN (*Danske Skjæmtesagn* I, nº 402, d'après les collections de Svend Grundtvig). Ce motif a quelque affinité avec un autre motif de sottise populaire: un homme saisit

[1] A comparer RENÉ BASSET dans la Revue des trad. pop. t. 13, p. 60, note 6.



temps les enfants étaient en vacances et s'occupaient de leurs jeux. Je pense qu'aucune sottise ne peut surpasser celle-là.«

Le troisième maître d'école dit: »Ce n'ai rien. Je pense que je suis le plus sot, et voici pourquoi: »Un matin je me rendis au bassin pour faire mon ablution. J'aperçus mon visage dans l'eau et m'imaginai qu'il y avait un voleur dans le bassin. Je dis alors aux élèves: »Venez ici!« Ils accoururent tous. Je leur donnai à chacun un bâton à la main en disant: »Dans ce bassin-ci il y a un voleur. Je vais plonger dans le bassin, tandis que vous attendrez ici. Si quelqu'un fait voir sa tête au dessus de l'eau, c'est le voleur, frappez-le avec les bâtons.« Je plongeai alors dans le bassin et passai ma tête sous la surface de l'eau; mais j'avais beau chercher, il n'y avait personne. Enfin je fus forcé de sortir la tête de l'eau, mais les enfants croyaient que c'était le voleur, et me frappèrent à la tête et au visage avec leurs bâtons. Je fus contraint de replonger dans l'eau. Ainsi les choses se passèrent pendant quelque temps; je restai sous l'eau aussi longtemps qu'il m'était possible, et chaque fois que je faisais voir ma tête au-dessus de l'eau, les enfants me frappaient la tête et le visage à coups de bâton, et j'avais beau crier que j'étais leur maître et non pas le voleur, les enfants ne me croyaient pas. A la fin ma femme vint me délivrer des mains des enfants.«

Enfin, on ignore, laquelle de ces trois personnes le cavalier avait salué.

Le conte qui constitue le cadre des trois historiettes se retrouve parmi les *contes tamouls* annexés à la traduction du *Pañcatantra* de Dubois: c'est l'histoire des »*Quatre Brahmes fous*« (p. 351 sqq.). Ici comme le montre le titre du conte, il y a quatre sots, et le soldat qui salue les quatre hommes, ne joue pas lui-même le rôle d'arbitre dans leur dispute. Les aventures racontées par les quatre sots sont bâties, en partie, sur des motifs connus, mais diffèrent tout-à-fait de celles de notre version.

Une autre variation indienne du motif du conte cadre existe dans



dis: »Pourquoi ne frappez-vous pas des mains?« Tout d'un coup les enfants lâchèrent la corde et frappèrent des mains, et je tombai au fond du puits et me cassai une jambe, de sorte que je suis encore boiteux. Quelle sottise peut surpasser celle-là?«

Le second dit: »Ce n'est rien. Quand à moi, un samedi j'ouvris la porte de l'école et m'assis. La veille, vendredi, les enfants, ayant eu congé, s'étaient accordé sur le plan suivant: »Demain, chacun de nous qui se présentera au maître d'école lui dira quelque chose pour lui faire accroire qu'il est malade.« Le premier élève entra, me salua et s'assit en disant: »Monsieur le maître, pourquoi votre visage a-t-il pris une couleur tellement jaunâtre? Seriez-vous peut-être malade?« Le second entra et dit: »Pourquoi vos yeux sont-ils tellement creux?« Le troisième dit: »Pourquoi votre nez est-il devenu tellement long? Quel maladie avez-vous?« Ainsi je fus convaincu que j'étais malade. Je me levai, donnai congé aux élèves et me rendis chez moi, où je dis à ma femme d'aller chercher un médecin. Ma femme sortit pour chercher le médecin. Comme j'avais faim, je me levai et ouvris la porte du garde-manger. J'y trouvai un peu de *kūftä*[1] du dîner de la veille, et je commençai de manger. Je pris un kūftä dans la bouche, mais je ne l'eus pas encore mâché que le médecin entra. Le kūftä resta dans ma bouche, sans que je réussisse à l'avaler. Lorsque le médecin me regarda en face, il s'imagina que mon visage était enflé. Il dit; »Il est nécessaire de faire une incision«; et vite il tira sa lancette et me coupa le visage. En retirant la lancette, un grain de riz y resta. Le médecin dit à ma femme: »C'est un petit ver. Voilà avec quelle adresse je l'ai retiré. Si je ne l'avais pas fait, votre mari en serait mort.« Le médecin prit ses honoraires et s'en alla, et moi, je me tins au lit pendant quelques jours, jusqu'à ce que je fus rétabli; et pendant ce

[1] Des boules faites de viande et de riz.



overs. af J. Olrik I, p. 242 sq.). A comparer R. Köhler, *Kleinere Schriften* I, p. 393 sq. Une reminiscence de ce motif existe dans les *Mille et une Nuits* (ed. de Breslau XI, p. 140—45: le Boucher, sa femme et le soldat, que W. Bacher, ZDMG. t. 30, p. 141 a rapproché du Miles gloriosus de Plaute; une autre variation ed. de Beyrout V, p. 160[1]) et chez Lassberg (Liedersaal III, 5) dans la ruse de la troisième femme.

49.

Un cavalier passait par le chemin. Trois maîtres d'école dont le métier était d'instruire des enfants, le rencontrèrent. Le cavalier salua ces trois maîtres d'école et poursuivit son chemin. Chacun des trois maîtres d'école dit aux autres: »C'est moi que cet homme a salué.« Bref, une dispute s'engagea entre eux[2], parce que chacun d'eux prétendait être celui que le cavalier avait salué. A la fin ils dirent: »Allons demander au cavalier lui-même, lequel il a salué.« Ils coururent après le cavalier en criant, jusqu'à ce que l'homme s'arrêta. Lorsqu'ils furent venus jusqu'à lui, ils lui demandèrent: »Qui de nous est-ce que tu as salué?« L'homme répondit: »Celui d'entre vous qui est le plus sot.« Chacun de ces trois maîtres d'école dit: »C'est moi qui suis le plus sot. Mais le mieux est, que chacun de nous raconte un trait de sa sottise à lui; alors nous verrons, lequel est le plus sot.«

Le premier raconta ce qui suit: »Un jour j'étais assis dans mon école, et, autour de moi, les enfants étaient occupés à lire leurs leçons. Tout à coup une poule tomba dans le puits. Je fis nouer une corde autour de mon corps et descendis dans le puits. L'autre bout de la corde était dans les mains des enfants. Quand je fus arrivé à mi-chemin dans le puits, un des enfants éternua, mais les autres enfants ne frappèrent pas des mains.[3] Moi, au milieu du puits, je me fâchai et

[1] Voir J. Østrup, Studier over Tusind og en Nat p. 38.

[2] A remarquer la forme *ǰängäšhā* au lieu de *ǰängäšān*.

[3] C'est la coutume dans les écoles persanes, que, lorsqu'un des enfants éternue, les autres battent des mains et disent: »*χudā mī-āmurzäd*« (»Dieu te pardonne!«) ou »*sälāmät bāšäd*« (»que cela te porte bonheur!«) etc.



Mais les motifs des ruses des trois femmes dans le conte persan existent encore au dehors du cadre donné dans celui-ci.

L'histoire de la femme du vézir (motif du jeu de philippine) se trouve dans un *conte de l'île de Lesbos* (Revue des Trad. pop. t. XII, p. 194). On le trouve de même dans le livre turc des *Quarante vézirs* (Hist. du 36e vézir dans le MS. de l'India Office Library, Gibb p. 401-3), combinée avec un autre motif très connu, celui de l'homme qui a rassemblé dans un livre toutes les ruses de femme, et qui se laisse duper pourtant par une ruse qui n'éxiste pas dans son livre [1]. La même combinaison: Cardonne, *Mélanges orientaux* I, p. 22, d'après le *Fākihät-el-χulafā* de Šihāb-ed-dīn ʿAḥmad ʿArabšāh. [2] Balzac a reproduit à sa façon le récit de Cardonne dans le post-scriptum de sa *Physiologie du mariage.* — Une variation de ce conte est représentée par l'histoire du 21e vézir dans le livre des *Quarante vézirs* (Gibb p. 227) et par l'histoire de la favorite rusée dans les *Mille et une Nuits* (trad. allemande de Habicht et de Hagen t. 12, p. 238, 539e nuit), où il n'est pas question du jeu de philippine, mais la femme en donnant la clef au roi son mari déclare avec fierté qu'en disant ce qu'elle a dit, elle a voulu l'éprouver: ayant constaté qu'il doute de sa fidélité, elle renonce désormais à l'amour du roi. Le roi dupé par l'aplomb de la favorite, jette la clef et s'efforce d'adoucir la femme.

L'histoire de la femme du lieutenant de police (motif de l'homme transformé en derviche) a une certaine ressemblance avec l'histoire du Dormeur éveillé dans les *Mille et une Nuits* (ed. de Beyrout t. II, 152e à 171e nuit, *Mardrus* X, p. 179 sqq., Burton, Suppl. Nights I, 1 sqq.), dont le motif, plusieur fois remanié en Europe (anecdote de Philippe le Bon et de l'ivrogne, l'Utopia de Biderman) a été utilisé par Holberg dans *Jeppe paa Bierget* et mis en musique par Ad. Adam, d'après une source indienne [3] dans l'opéra »Si j'était roi«. [4]

Le motif sur lequel est bâtie l'histoire de la femme du cadi (la femme qui déconcerte et trompe son mari en jouant en même temps deux rôles, se transportant rapidement d'une place à une autre au moyen d'un souterrain) n'est pas moins répandu. Il se trouve avec des variations diverses dans Radloff, *Proben der Volkslitteratur d. türk. Stämme Südsibiriens*, trad. t. IV, p. 393 sqq.; le livre des *Sept Sages* (»De syv vise Mestre«, chap. 35, 7e apologue de l'impératrice); Hahn, *Griechische und alban. Märchen* no 29; Saxo Grammaticus, *Hist. Danica* ed. P. E. Müller et Velschow p. 220 (Sakses Danesaga

[1] A comparer entre autre le Disciplina clericalis, ed. Hilka et Söderhjelm I p. 18, II p. 15, I p. 57; Revue des Trad. pop. XIV p. 407; Clouston, Book of Sindibad.

[2] Fructus imperatorum ed. Freytag, Bonn 1832.

[3] Ad. Adam, Souvenirs d'un musicien, p. XLVI.

[4] Voir les notes de la traduction allemande de Habicht et de Hagen des 1001 Nuits, t. 13, p. 289—291, et René Basset dans le t. XVII de la Revue des Trad. pop. p. 84—86.



entre les trois femmes décerne le prix à une des femmes, dans d'autres, il ne donne aucune décision ou il déclare que, comme il n'est pas capable de décider laquelle des trois est la plus grande garce, on rompra l'anneau et le partagera entre les trois.

Des trois contes que renferme la nouvelle orientale des trois femmes, celui de la femme du vézir ou du muḥtasib (»le jeu de philippine«) n'existe dans aucune des versions européennes. Le motif de l'histoire de la femme du lieutenant de police (»le moine«) existe dans douze des vingt-trois versions européennes, à savoir les nos 1, 2, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 19, 20, 23. Le motif de l'histoire de la femme du cadi (»le mariage«) se trouve seulement dans le fabliau français anonyme, qui date du 13e siècle. Comme, parmi toutes les versions européennes, ce fabliau du moyen âge est celui qui se rapproche le plus des versions persanes, j'en donne ici un sommaire: Trois femmes mariées trouvent un anneau et conviennent que celle de trois qui jouera le meilleur tour à son mari, en prendra possession. La première, ayant enivré son mari, l'habille d'un froc et lui coupe les cheveux en couronne, puis le porte, avec l'aide d'un amant, à un monastère. L'homme, en se réveillant, s'imagine que Dieu l'appelle à une vie sainte et demande d'être reçu parmi les moines. La femme fait semblant d'être désespérée de sa résolution, mais se laisse facilement consoler. La seconde sort, un vendredi, pour faire griller chez un voisin des anguilles salées et fumées, parce qu'elle n'a pas de feu à la maison. Elle reste une semaine avec son amant. Le vendredi suivant, elle entre chez le voisin et le prie de lui permettre de griller chez lui les anguilles, puis les porte toutes chaudes au logis, où elle s'efforce de convaincre son mari, qu'elle n'a été absente que le temps nécessaire pour griller les anguilles. Une scène s'ensuit; le voisin accourt et jure que la femme n'est restée chez lui que le moment qu'il fallait pour griller les anguilles. L'époux qui persiste à prétendre que sa femme a été absente pendant huit jours, est considéré comme un fou et enfermé. La troisième femme fait à son amant la proposition de l'épouser. Elle se rend sous un déguisement chez un homme nommé Eustache (Huistasse), qui a été gagné par argent. L'amant dit au mari, qu'il va épouser une nièce de cette Eustache, et, à sa prière, le mari consent à conduire sa fiancée à l'église, donnant ainsi lui-même sa femme à l'amant de celle-ci. Enfin le poéte remet au lecteur la décision de la question, qui des trois femmes a mérité l'anneau. — Ce fabliau est donc la seule version européenne connue qui contient deux des trois contes renfermés dans les versions persanes. Les motifs des histoires de la première et de la seconde femme du fabliau 1. le mari transformé en moine; 2. un ou plusieurs jours s'étant écoulés depuis un certain évènement, la femme fait accroire au mari que quelques moments seulement sont passés) se retrouvent tous les deux dans l'histoire du lieutenant de police, et l'histoire de la troisième femme du fabliau est substantiellement identique avec celle de la femme du cadi.



dans le Maḥbūb-el-qulūb, c'est la femme du muḥtasib qui joue le rôle de la femme du vézir dans notre version, et l'ordre des contes est le même que dans le Maḥbūb-el-qulūb.

En Europe, la nouvelle des trois femmes a été très populaire dès le moyen âge. LIEBRECHT (Germania t. 21, p. 385 sqq. et *Zur Volkskunde*, 1879, p. 124 sqq.) en a trouvé treize versions, deux autres ont été produites par M. G. RUA (*Novelle del «Mambriano« del Cieco da Ferrara*, Turin 1888, à comparer *Antiche novelle in versi*, du même auteur, Palermo 1893 p. 39 sqq.). M. PIO RAJNA a attiré l'attention sur une autre version (Romania X, 19), et M. J. BÉDIER (*Les Fabliaux* p. 228 sqq.), y ayant ajouté six versions, a porté à vingt-deux le nombre des variations européennes connues de la nouvelle en question, datant du 13e siècle jusqu'à nos jours. Dans la plupart des versions, le cadre a été conservé, mais les contes qui y sont contenus varient beaucoup, les histoires diverses des ruses de femmes qui ont circulé en Europe y ayant contribué. Les versions européennes de la nouvelle des trois femmes sont les suivantes[1]: 13e siècle: 1. *Fabliau français* anonyme des »*Trois dames qui trouvèrent un anneau*« (MONTAIGLON et RAYNAUD I, p. 168 sqq.); 2. *Fabliau d'Haisel* (ibid. VI, p. 1 sqq.); 3. JACQUES DE VITRY CCXLVIII ed. Crane (cadre tombé); 14e siècle: 4. KELLER, *Erzählungen aus altdeutschen Handschriften* p. 210 (Bibl. d. lit. Vereins zu Stuttg. 1855); 15e siècle: 5. *Una versione rimata dei Sette Savi* (Pio Rajna, Romania X, 19); 6. *Nouvelle de Mambriano de l'Aveugle de Ferrare* et transcription en prose de cette nouvelle par MALESPINI; 16e siècle: 7. HANS FOLZ (*von dreyen Weiber die einen porten funden*, Zts. de Haupt VIII, 524), reproduit dans les *Facetiae Bebelianae* p. 86; 17e siècle: 8. *Tirso de Molina* (Tesoro de novelistas españoles, Paris 1847, I, p. 234); 9. *Les comptes du monde adventureux* p. p. Félix Frank (Paris 1878, no XLI); 10. *Le Sieur d'Ouville*, éd. Ristelhuber p. 146; 11. *Verboquet le généreux* (éd. de 1630, réimpr. p. Ch. Louandre. Conteurs français du 17e siècle, II, 31); 12. LAFONTAINE, *Contes* II, 7 (*La Gageure des trois commères*); 18e siècle: 13. *Nouveaux contes à rire ou récréations françoises* (Amst. 1741, t. II, p. 142); 19e siècle: 14. *Liedersaal* de LASSBERG III, 5; 15. *Conte danois* (SVEND GRUNDTVIG, *Danske Folkeæventyr*, Kbh. 1876, no 19, p. 221 sqq.: De lystige Koner); 16. *Conte norvégien* (ASBJÖRNSEN, *Norske Folke-Eventyr*, ny Sml., 2. Udg., Kbh. 1876, no 78); 17. *Conte islandais* (JON ARNASON, *Islenzkar þjóðsögur & Æfintyri*, Lpz. 1864, II, 539); 18. *Conte gallois* (Coll. CAMPBELL no 48); 19. *Conte de Palerme* (PITRÉ, *Racconti siciliani* t. III, p. 265); 20. *Conte de Cerda* (PITRÉ, ibid. p. 255); 21. *Conte de Borghetto* près Palerme (communiqué à Liebrecht par PITRÉ); 22. *Conte de la Russie méridionale* (Coll. RUDTSCHENKO no 59. — Je puis y ajouter: 23. un *conte danois* dans la collection *Joco Seria eller Skiempt oc Aluor*, Copenh. 1725, p. 115.

Dans quelques-unes de ces versions, celui qui joue le rôle d'arbitre

[1] D'après les ouvrages cités de Liebrecht et de Bédier.



ṭūmān que nous vous présentons comme un don. Ayez la bonté de consommer le mariage au plus vite.« Le juge regarda encore une fois et vit que c'était là sa propre femme, mais ne voyant pas de moyen de refuser, il récita les formules. Quand il avait fini sa récitation, la femme s'approcha pour baiser les mains du cadi. Le cadi lui donna sur le nez une chiquenaude[1], de sorte que le sang lui sortit du nez, puis se leva vite et alla à la maison. En entrant dans la maison, il vit sa femme se tirant les cheveux et se déchirant le visage des ongles en criant: »Le maudit cadi fréquente des prostituées et pratique d'autres sortes d'infamies.« Le cadi commença de la prier et solliciter de lui pardonner, puis il s'en alla à la mosquée.

Le lendemain les trois femmes se rendirent au bain, afin que chacune racontât sa ruse à la vieille et afin de voir qui serait celle dont la ruse serait considérée par la vieille comme la meilleure, et à qui, par conséquent, elle donnerait l'anneau. Mais en cherchant ils trouvèrent que la vieille avait enlevé l'anneau et avait fui de cette ville-là à une autre.

Cette nouvelle est bien connue en orient comme en occident. On la trouve dans divers livres persans de date assez récente. Elle est racontée très amplement dans le *Maḥbūb-el-qulūb*, composé vers 1700 de notre ère par Bärχurdār ibn Maḥmūd Turkmān Färāhī Mumtāz (p. 497 sqq. de l'éd. de Bombay 1298 a. H.). Un sommaire de la nouvelle d'après le Maḥbūb-el-qulūb a été donné par F. F. Arbuthnot dans ses *Persian Portraits* (London 1887) p. 124 sqq. Je possède en manuscrit un ouvrage portant le titre *J̌āmi-el-aχbār* (daté 1261 a. H.), qui contient entre autres une partie du Maḥbūb-el-qulūb, y comprise l'histoire des trois femmes rusées, rendue mot pour mot. La nouvelle et les trois contes qu'elle renferme sont substantiellement identiques avec notre version, mais au lieu de la femme du vézir, le Maḥbūb-el-qulūb et le J̌āmī-el-aχbār ont la femme de l'inspecteur du bazar (*muḥtasib*), et l'ordre des contes est celle-ci: 1) ruse de la femme du cadi, 2) de la femme du muḥtasib, 3) de celle du *šäḥnä* (= *dārūġä*, lieutenant de police). La nouvelle des trois femmes est mise en vers par l'auteur des *Laṭāif u ẓarāif* (p. 92 sqq. de l'éd. de 1295). Ici, comme

[1] Le Sayyid m'a donné la forme *tälängul*; dans le *Burhān-i-qāṭiᶜ* on trouve la forme: *täläng*.



la maison et attendit, jusqu'à ce que le cadi arriva. Celui-ci entra dans la chambre et s'assit. Il vit une femme assise dans un coin de la chambre. Le charpentier dit au cadi: »Je vous charge du soin de m'unir dans un mariage légal à cette femme-ci.« A ce moment, la femme montra son visage au cadi et dit: »Oui, Monsieur le juge, je consentis à devenir la femme de ce charpentier, et vous êtes celui qui devez nous unir devant la loi.« Le cadi la regarda attentivement et vit que c'était sa femme à lui. Il fut très étonné; tantôt il tournait ses regards vers la terre, tantôt vers le ciel, tantôt vers la femme. Il se dit à lui-même: »J'ai vu ma femme tout à l'heure dans sa chambre, et je l'ai quittée pour venir ici; comment est-elle arrivée ici?« Puis il se dit: »Cette femme-ci a beaucoup de ressemblance avec ma femme, voilà tout. Je me suis mépris.« A cet instant l'homme dit: »O Monsieur le cadi, pourquoi ne consommez-vous pas le mariage?« La femme dit: »Monsieur le cadi, pourquoi me regardez-vous ainsi? consommez vite le mariage; nous avons autre chose à faire.« Le cadi vit qu'il ne s'était pas mépris: c'était réellement sa femme à lui. Il se leva vite en disant: »J'ai oublié le livre des formules du mariage; je m'en vais, et je reviens à l'instant.« Il sortit vite et alla à sa maison. La femme y retourna plus vite encore par le souterrain. Le cadi, en entrant dans sa chambre, chercha des regards sa femme. Celle-ci dit au cadi: »Es-tu devenu fou? pourquoi vas-tu et pourquoi reviens-tu? Es-tu ivre? ou as-tu pris du bäng, peut-être, de sorte que tu ne comprends pas tes affaires et ne sais pas ce que tu fais, pourquoi tu coures çà et là?« Le cadi dit: »Pardonnez-moi; il m'était venu une idée, maintenant je comprends que mon idée était fausse. Excusez-moi.« Vite il retourna à la maison du charpentier. La femme de même y retourna, et plus vite, par la voie du souterrain. Comme le cadi entra, la femme et le charpentier dirent: »O Monsieur le cadi, si vous désirez de l'argent, voici un



rien: le vin était un peu fort, vous en avez trop bu, ce doit être là la cause du mauvais rêve que vous avez eu.«

Mais voici l'histoire de la femme du cadi. Dans le voisinage du cadi il demeurait un charpentier. Un jour la femme envoya sa servante pour amener le charpentier afin qu'elle lui commendât de faire un coffre d'après une mesure indiquée. Lorsque le charpentier fut arrivé dans la maison du juge, la femme de celui-ci commença par lui dire: »Je vous ai fait venir, afin que vous me fassiez un coffre.« Et en même temps elle lui fit voir son visage et dit: »Je suis amoureuse de vous.« Le charpentier dit à son tour: »Moi je vous aime aussi; mais comment nous y prendrons-nous pour trouver une occasion d'être ensemble et de nous entretenir de sorte que personne n'en sache rien?« La femme dit: »Je sais bien comment il faut faire. Voici la chose: du centre de la cave de ta maison tu creuseras un souterrain menant à la cave de notre maison. Alors, au moyen de ce trou, nous pouvons venir, nuit et jour,, moi chez toi, toi chez moi.« Le charpentier y consentit. Il s'en alla et se mit à l'œuvre, et il travailla jusqu'à ce qu'après une semaine il en vint au bout. Puis il écrivit à la dame, que le souterrain était fait. Au moment où le juge était allé à la mosquée, la femme, par le souterrain, se rendit chez le charpentier et lui dit: »Il faut que tu m'obéisses en tout ce que je te commande.« L'homme y consentit. La femme dit: »Demain tu achèteras des sucreries et orneras la chambre. Demain matin tu iras chez le cadi et lui proféreras la demande suivante: ,J'ai l'intention de prendre femme; veuillez venir dans ma maison et consommer mon mariage avec la femme en question'.« Le charpentier y consentit. Le lendemain il se présenta devant le cadi, et, l'ayant salué et lui ayant baisé les mains, il proféra sa demande au cadi: »C'est à présent l'heure propice pour entrer en mariage. Veuillez venir dans la maison de votre esclave et consommer l'acte de mariage.« Puis l'homme retourna à



les valets et les domestiques lui crièrent: »Holà[1] derviche! où vas-tu? c'est ici le harem du lieutenant de police.« Le derviche dit: »Mais je suis le lieutenant de police, moi!« La femme, de l'intérieur du harem, ordonna aux valets: »Frappez ce derviche et chassez-le!« C'est ce qu'ils firent, et le lieutenant de police fut forcé de retourner au même täkiä, où il se rendit dans une des chambres et dormit. Quand le soir fut venu, la femme du lieutenant de police prépara un dîner et le donna aux valets en disant: »Portez ceci au täkiä et donnez une part à chacun des derviches.« Ils l'emportèrent et le distribuèrent, et ils en donnèrent aussi au lieutenant de police qui portait l'habit de derviche; mais dans le dîner de celui-ci il y avait comme auparavant un peu d'huile de bäng, et ayant mangé, il perdit connaissance. La femme avait dit aux valets: »Restez près du lieutenant de police, et au moment où il perd connaissance, chargez-le sur le dos et portez-le à la maison.« Les valets agirent ainsi et portèrent le lieutenant de police à la maison. La femme lui ôta vite l'habit de derviche et lui mit l'habit qu'il avait porté auparavant; elle arrangea le festin de la même manière que la veille, comme s'ils étaient occupés de la même façon que la veille à cuire du ḥalvā, et on plaça les mets de la même façon que la veille. Puis elle versa un peu de vinaigre dans le nez du lieutenant de police, et il reprit connaissance. En ouvrant les yeux, il se vit dans sa maison, et il dit à sa femme: »Voilà une chose très étonnante! Est-ce que j'ai dormi longtemps?« La femme répondit: »Non, tu n'as pas dormi longtemps, pas plus d'une demi-heure, je pense.« Il reprit: »O femme, j'ai rêvé que j'étais devenu un derviche; j'étais dans le täkiä des derviches, et je suis allé à la maison, mais les valets m'ont donné des coups ...« Et ainsi il raconta le reste de ce qui lui était arrivé. La femme dit: »Ce n'est

[1] L'interjection est à prononcer: *oï*.



cette caisse-là, et voilà la clef de la caisse.« Et elle donna la clef au vézir. Au moment où le vézir prit la clef, la femme dit: »Moi, je m'en souviens, et toi, tu l'as oublié!« Le vézir jeta la clef à terre et rit beaucoup. Il pensait que sa femme avait arrangé cette affaire afin de gagner sur lui le jeu du ǰänāġ. Il sortit de la chambre. Alors la femme ouvrit la porte de la caisse, en tira le pauvre jeune homme qui avait failli mourir [de peur], et le fit sortir par une porte quelconque, de sorte que personne ne le vit.

Mais voici la ruse de la femme du lieutenant de police: Quand, vers minuit, le lieutenant de police retourna à la maison, [lui et sa femme] s'assirent et burent du vin. La femme dit: »Il serait bon, si dans cette même chambre nous cuisions maintenant du *ḥalvā*[1].« Ils apportèrent un pot, un réchaud, du sucre, de la farine, du riz, de la moëlle, des pistaches, des amandes, de l'eau de rose et des girofles. La femme et le mari s'occupèrent tous les deux à cuire le ḥalvā. Au moment où le ḥalvā était à moitié cuit, la femme versa un peu d'huile de *bäng*[2] dans du vin et le présenta au lieutenant de police, et celui-ci[, ayant bu,] perdit connaissance. Vite la femme l'enveloppa dans un morceau d'étoffe. Il y avait dans le voisinage un *täkiä*[3], qui servait de demeure à des derviches. Elle chargea le lieutenant de police sur le dos de deux domestiques et dit: »Portez-le dans ce täkiä et laisse-le dans une des chambres. Ils l'emportèrent et le laissèrent là. Le matin, le lieutenant de police s'éveilla et appela à haute voix ses servantes, mais personne ne répondit. Ayant bien ouvert les yeux, il vit qu'il se trouvait au milieu du täkiä des derviches, et qu'il portait l'habit des derviches. Très étonné, il se leva et se dirigea vers sa maison; mais quand il était arrivé au seuil de sa maison et voulait entrer,

[1] Espèce de gateau sucré.
[2] Narcotique préparé avec du chanvre indien.
[3] Monastère de derviches.



La femme du vézir joua au *jänāg̣*[1] avec son mari. Le lendemain au moment où le vézir était sorti, sa femme alla au bazar, s'assit dans la boutique d'un jeune marchand qui était un joli garçon, et ayant acheté diverses étoffes, elle dit au jeune homme: »Je suis amoureuse de toi. Si tu veux, viens dans ma maison: nous nous entretiendrons pendant deux ou trois heures.« Le jeune marchand accepta et alla avec la femme. Elle l'introduisit dans l'intérieur de la maison par une porte de dégagement, de sorte que personne ne les voyait, et l'amena dans la chambre du vézir, et elle ordonna qu'on apportât le déjeuner avec du vin et des sucreries. Ils étaient en train de causer, quand le vézir entra dans la maison. Le jeune homme fut très effrayé et dit à la femme: »Que ferai-je? où fuirai-je?« La femme dit: »N'aie pas peur. Entre dans cette caisse-ci.« Le jeune homme se cacha dans la caisse, et la femme en ferma la porte à clef. Le vézir entra dans la chambre, il vit là le vin, le déjeuner, les souliers et le chapeau d'un homme étranger, et demanda à sa femme: »Qu'est-ce que c'est? Qui est ici?« Et il se mit violemment en colère. La femme dit en riant: »Prenez place, s'il vous plaît, que je vous l'explique.« Le vézir s'assit. La femme dit: »Ce matin, lorsque vouz étiez sorti, j'allai au bazar. Il y avait là un jeune marchand très joli. Je l'amenai avec moi à la maison et j'étais occupé, avec lui, à boire du vin et à prendre le déjeuner, quand vous arrivâtes.« Saisi d'une colère extrême, le vézir demanda: »Où est-il maintenant, ce jeune homme?« La femme dit: »Ce jeune homme est dans

[1] C'est un jeu qui ressemble à la philippine. Deux personnes saisissent, chacun de son côté, l'os de la poitrine d'une poule (*ǰänāg̣*) et le rompent en signe de la gageure engagée. Chaque fois qu'une des deux personnes reçoit quelque chose de la main de l'autre, elle doit prononcer quelques mots convenus: *färāmūš nä-kärdä-äm* (»je n'ai pas oublié«) ou quelque chose de semblable. Si elle l'oublie, elle a perdu, et doit payer le prix de la gageure. Ce jeu, qu'on appelle *ǰänāg̣ bästän* ou *ǰänāg̣ šikästän*, peut durer des semaines et même des mois.



ferez-vous alors?« Tous les gens rirent et dirent au voleur: »Si tu trouves une issue au fond du puits, tous les effets qui sont dans le puits sont à toi, tu pourras les enlever et t'en aller.« Le voleur attacha une corde à sa ceinture. Les autres personnes tinrent le bout de la corde, et le voleur descendit dans le puits. Quand il arriva au fond, il attacha son bout de la corde à une pierre et sortit par la galerie qui aboutissait au fossé. Les gens avaient beau attendre, ils ne le virent point remonter. Ils descendirent un autre homme dans le puits, et après une heure le voilà qui entre par la porte du caravanserail. Alors les gens comprirent qu'on avait enlevé leurs marchandises par la galerie du puits, et que ni le voleur, ni les marchandises ne reparaîtraient.

On trouve dans les *Mille et une Nuits* le motif du voleur qui, pour empêcher que des innocents ne soient punis pour le vol qu'il a commis lui-même, avoue son crime, mais s'y prend de telle manière, qu'il échappe avec son butin: trad. de Burton IV, p. 269 et ibid. p. 275.

48.

Il y avait trois femmes, dont une était la femme du vézir, l'autre la femme du cadi, et la troisième celle du lieutenant de police. Un jour elles allèrent toutes les trois au bain. Au milieu de l'étuve elles trouvèrent un anneau orné d'un diamant d'une grande valeur. Chacune désirait posséder l'anneau. Elles dirent à une vieille qui était proprietaire du bain: »Toutes trois nous avons trouvé cet anneau. A qui de nous est-il le plus juste que l'anneau appartienne?« La vieille répondit: »Que chacune de vous invente une ruse pour tromper son mari. Vous viendrez après me raconter ce que vous avez fait, et l'anneau appartiendra à celle qui aura inventé la meilleure ruse.« Puis elles confièrent l'anneau à la garde de la vieille et s'en allèrent.



et d'argent, et entrèrent. Ils enlevèrent des bijoux et de l'argent, tant qu'ils pouvaient porter, ensuite ils descendirent dans le puits mentionné et sortirent par le fossé.

Le lendemain matin, quand on ouvrit la porte du caravanserail, et que les marchands arrivèrent [1], on vit que toutes les chambres avaient été pillées. Ils allèrent chez le gouverneur et lui expliquèrent l'affaire. Le gouverneur vint en personne au caravanserail avec le bâton et le *fäläq* [2], et tous les malheureux qu'on soupçonnait d'avoir commis le vol eurent la bastonnade et furent mis en prison. Beaucoup de personnes étaient accourues, et les voleurs étaient au milieu de la foule et voyaient, comment le gouverneur faisait maltraîter les gens. Un des voleurs dit à l'autre voleur, qui était son ami: »Il serait bon, si j'allais délivrer ces malheureux.« »Va!« dit l'autre. Le voleur se présenta au gouverneur et dit: »Pourquoi maltraîtez-vous ces gens-là?« Le gouverneur dit: »Parce qu'ils ont volé, dans ce caravanserail, des effets montant à la valeur de cinq cent mille tūmān.« Le voleur dit: »Renvoyez-les: les effets de ces marchands-là sont dans ma possession.« »Où sont-ils?« demanda le gouverneur. L'autre répondit: »Ils sont dans ce même caravanserail. Venez avec moi, que je vous montre l'endroit.« Le voleur mena le gouverneur et tous les marchands et la foule à l'ouverture du puits et dit: »Les effets sont dans ce puits. Faites descendre un homme dans le puits pour monter les choses.« Comme le puits était très profond, personne n'osait y descendre. On dit: »Il est mieux que tu descendes toi-même.« Le voleur dit: »Je descendrai dans le puits, mais si je trouve, au fond du puits, une issue par laquelle je puisse m'enfuir en enlevant les effets, que

[1] Les marchands ont leurs demeures dans la ville, et ils ont loué des cellules dans le caravanserail pour y emmagasiner leurs marchandises.

[2] Appareil pour tenir les pieds du délinquant dans la position qu'il faut pour recevoir la bastonnade.



avaient leurs magasins dans ce caravanserail-là. Or, il y avait quelques voleurs, qui étaient très habiles dans leur métier. Combien qu'ils désiraient dérober quelque chose de ce caravanserail, ils ne pouvaient pas; il ne leur était nullement possible de pratiquer un trou dans les murailles du bâtiment. Enfin ils allèrent chez un homme, qui habitait une caverne et y menait une vie solitaire à la manière des ascètes pieux. Ils s'adressèrent à lui en disant: »Nous avons un frère qui est emprisonné dans ce caravanserail-là, et nous avons le désir de le délivrer, mais comme les murs du caravanserail sont solides, il ne nous est pas possible. Si tu veux nous indiquer un moyen, nous te serons bien obligés.« L'homme répondit: »Dans ma jeunesse, j'étais un voleur, mais maintenant je me suis repenti et j'ai promis de ne plus voler. Cependant, comme votre frère est emprisonné dans cet endroit, et que vous vous êtes adressés à moi, je vous dirai ceci: à tel endroit au-dehors de la ville il y a un puits; maintenant il est en ruines, on l'a bouché de terre de sorte que personne ne sait plus qu'il y a eu là un puits. Si vous trouvez ce puits et en rejetez la terre, [vous verrez qu']au fond du puits il y a une galerie qui mène à un puits au centre du caravanserail.«

Les voleurs prononcèrent beaucoup de bénédictions et prirent congé [de l'hermite]. Ils se rendirent au fossé, trouvèrent le puits en question et en rejetèrent la terre. Or, il se trouvait dans le caravanserail un très gros chien, qu'on lâchait le soir en fermant la porte du caravanserail; mais, le jour, on tenait le chien enfermé dans un coin du caravanserail. Les voleurs allaient quelques jours dans le caravanserail et donnaient du pain et de la viande au chien, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné l'amitié du chien, et que celui-ci fût accoutumé à eux. Puis une nuit les voleurs se rendirent par le puits du fossé au puits du caravanserail, par où ils sortirent, ouvrirent les portes des chambres des marchands, dans lesquelles ils savaient qu'il y avait le plus de bijoux

45.

Une dame avait un enfant et un domestique noir. La dame dit au domestique: »Va promener l'enfant.« L'enfant commença de pleurer. Le domestique noir dit: »Pourquoi pleures-tu? Si tu as peur, je suis avec toi.« L'enfant dit: »C'est de toi que j'ai peur.«

Riyāż-el-ḥikāyāt chap. 21 nº 70.

46.

Un marchand avait dans sa boutique un apprenti. Il acheta une quantité de miel et le mit dans une cruche qui était dans la boutique, et comme il voulait s'absenter pour quelque affaire, il dit à l'apprenti: »Dans cette cruche il y a du poison; si tu en manges, tu mourras.« Il s'en alla. L'apprenti vendit un morceau de satin; il acheta du pain et le mangea avec le miel, et puis il se coucha. Le marchand revint et vit qu'il n'y avait plus de miel. Il demanda où était le miel. L'apprenti dit: »Monsieur, un voleur est venu et a volé un morceau de satin. J'avais peur de vous, et j'ai pris le poison pour mourir, mais par malheur je ne suis pas encore mort.«

Cette historiette se trouve dans le livre *Laṭāif u. ẓarāif* (éd. de 1295 a. H. p. 55) et parmi les facéties turques de *Buadäm* (Mehemed Tewfik, Buadem nº 25). Le motif a été utilisé dans le conte »Verdiello«, quatrième conte de la première journée du *Pentamerone* de BASILE. J'en ai rencontré une variation en danois dans un conte versifié et illustré, probablement d'origine allemande, dans le journal »Illustreret Familie-Journal« 19 Aug. 1883. Autre variation danoise: *Nyt Vade mecum* (Cop. 1783) nº 590. En Allemand: F. J. ROTTMANN's *Lustiger Historien-Schreiber* (1712) nº 21.

47.

Au temps où Nichapour était une ville très florissante, il y avait au milieu de la ville un caravanserail qui était très solidement bâti. Tous les marchands, qui étaient très riches,



43.

Un jour le chah Naṣir-ed-dīn alla au bazar. Ce jour-là tous les marchands avaient étalé leurs marchandises, bien arrangées, devant leurs boutiques. Le roi arriva. Il aperçut dans une boutique une quantité de paires de lunettes étalées dans un plat. Il en mit plusieurs devant ses yeux pour les examiner, jusqu'à ce qu'il trouva une paire de lunettes d'un numéro qui convenait à ses yeux. »Celle-ci est bonne«, dit-il, »quel en est le prix?« Le marchand répondit: »Cent tūmān.« Le roi demanda: »Cent tūmān pour une seule paire de lunettes?« L'homme dit: »Oui, une paire de lunettes qui est bonne pour les yeux du roi, vaudrait bien mille tūmān; mais par modestie j'ai demandé un prix plus bas.«

Ce trait rappelle une anecdote très connue en Europe. Un roi d'Angleterre fit un voyage en Hollande. Arrivé devant une auberge de village qui avait l'air nette, il se fit apporter dans sa voiture deux œufs à la coque. L'aubergiste demanda deux cents ducats. Le trésorier trouva le prix tellement exorbitant qu'il crut devoir en informer le roi. »Mon ami«, demanda le roi à l'aubergiste, »est-ce que les œufs sont tellement rares en Hollande?« »Je vous demande pardon, Sire,« répondit respectueusement l'aubergiste, »les œufs ne sont nullement rares ici, mais les rois sont d'autant plus rares.« L'anecdote est racontée par exemple dans »*Schnurren*«, *Deutsche Volksbücher* 27, hgb. v. G. O. Marbach, p. 28—29. La nuance qui existe entre la pointe de l'anecdote orientale et celle de l'anecdote occidentale est assez caractéristique.

44.

Le calife alla une fois participer à un banquet dans la maison de son grand vézir. Celui-ci avait un petit fils d'environ quatre ou cinq ans. Quand l'enfant se présenta au calife, celui-ci lui demanda: »Quelle maison est la plus belle, celle de ton père ou celle du calife?« L'enfant répondit: »La maison de mon père est la plus belle, lorsque le calife y demeure.«

car les vézirs et le général en chef les mangent tous eux-mêmes, et ils n'en donneront jamais rien à moi et à toi.«

41.

Un des grands Oulémas, qui s'appelait Säkkākī[1], était arrivé à l'âge de cinquante ans sans avoir jamais rien lu. Il alla alors chez un théologien et le pria de lui donner des leçons. Le théologien écrivit pour lui cette leçon: »Le cheikh a dit: la peau du chien devient pure par le tannage.«[2] Pendant trois mois Säkkākī répétait cette phrase bien des milliers de fois, et après ce temps, voulant passer l'examen chez son professeur, il cita: »Le chien a dit: la peau du cheikh devient pure par le tannage.«

42.

Une caravane était en marche sur une route. Des voleurs l'attaquèrent et dévalisèrent tous les hommes. Un marchand s'était caché sous un âne. Le voleur (c.-à-d. un des voleurs) lui dit: »Sors [de ta cachette] et donne-moi tes hardes.« L'autre dit: »O homme, va prendre les habits des hommes. Que veux-tu me prendre, à moi qui suis un animal?« Le voleur demanda: »Mais qui es-tu donc?« »Je suis le petit de cet âne«, dit l'autre. »Mais«, fit le voleur, »cet âne est un mâle; comment peux-tu être son petit?« L'homme dit: »Je me suis pris de querelle avec ma mère, et maintenant il y a quelque temps que je suis au service de mon père.«

La même anecdote: *Riyāż-el-ḥikāyāt* chap. 8, nº 35.

---

[1] Sirāǰ-ed-dīn Abū Yaʿqūb b. Abī Bäkr es-Säkkākī était né au Xvārizm en 1160 et y mourut en 1229 de notre ère. Voir Brockelmann, Gesch. d. arab. Litt. I, p. 294.

[2] Ḥadīṯ sunnite.



D'autres versions existent dans les *Märchen der Berbern von Tamazratt in Sudtunisien* de H. Stumme (Lpz. 1900), nº 22, et dans Swynnerton, *The Adventures of the Panjáb Hero Rájá Rasálu and other Folk-Tales of the Panjáb*, Story 29, p. 183—84. La dernière peut se résumer de la manière suivante: Un chien et un coq, qui sont de bons amis, se mettent en voyage ensemble. Le chien va toujours chercher la nourriture pour tous les deux, et ils conviennent que si, pendant son absence, le coq est menacé d'un danger, il appellera le chien par des cris réitérés. Un jour, le chien étant absent, un chacal arrive au pied de l'arbre, où est perché le coq, et le prie de descendre, afin qu'ils tiennent leurs prières ensemble. Le coq accepte la proposition, mais demande la permission de pousser d'abord le cri par lequel l'heure de la prière est annoncée aux musulmans.[1] Il chante plusieurs fois, et le chien, en l'entendant, retourne en hâte. Le chacal qui l'aperçoit prend la fuite. Le coq le prie de rester: le voisin arrive pour participer à la prière. Mais le chacal dit, qu'il se souvient d'avoir oublié de faire son ablution, et s'enfuit.

Sous une forme très remaniée, et combinée avec une autre fable, dans laquelle le coq est dupé par le renard, la fable qui nous occupe ici existe parmi les contes norvégiens qu'a publiés P. Chr. Asbjörnsen (*Norske Folkeeventyr*, Ny Saml., 3e éd., 1914, nº 34). A comparer un *lai de Marie de France* (éd. de K. Warnke, nº 60 p. 198), le *Roman de Renard*, éd. Méon I, p. 49 sqq.; Schleicher, *Litauische Märchen* p. 100. Voir en outre Benfey, *Pantschatantra* I, p. 310.

40.

Un paysan et son fils labouraient le sol avec des bœufs. Le fils du paysan demanda à son père: »Papa! quelle est la nourriture du roi?« Le père, qui était un vieillard à la barbe blanche, dit: »Le roi mange du sirop de raisin, des raisins secs et des figues.« »Papa!« dit le fils, »avec quoi est-ce qu'on rase la tête du roi?« Le père répondit: »On mouille la tête et la barbe du roi avec du sirop de raisin, et puis on les rase avec un rasoir d'or.« Le fils demanda: »Papa! avec quoi balaie-t-on les excréments du roi?« »Avec une pelle d'or,« dit le père. Le fils demanda: »Est-il possible que je trouve un peu des excréments du roi pour manger?« »Non«, répondit le père, »ce n'est point possible,

[1] Le mot persan *bäng* signifie en même temps le cri du muezzin et le chant du coq.



de notre ère, a été publié dans le Gibb Memorial Series par Mīrzā Muḥammad ibn ʿAbd-el-wahhāb Qazwīnī (Leide 1909). On y trouvera »l'histoire du renard avec le coq« p. 170 sqq. Elle se trouve en arabe dans quelques éditions et traductions des *1001 Nuits* (Trad. anglaise de BURTON, Suppl. Nights, vol. VI, p. 145). En Europe, ce groupe est représenté par une des fables attribuées à ÉSOPE (Select fables of Esope, Birmingham 1764, p. 48), par un *lai de Marie de France* (éd. de K. Warnke nº 61, p. 201), une fable de POGGE (De gallo et vulpe, Nic. Frischlini, Beb. et Poggii Facet., Amst. 1660, p. 268, trad. allemande de H. FLOERKE nº 79) et une fable de LAFONTAINE (II, 15).

b) Le renard engage le coq à descendre pour s'entretenir amicalement avec lui. Le coq fait semblant d'accepter et prie le renard d'éveiller le concierge, afin qu'il ouvre la porte au coq. Le renard éveille le concierge sans savoir que c'est un chien. Celui-ci lui saute à la gorge et le tue.

Dans cette variation la fable se rencontre chez ÉSOPE (éd. de Halm nº 225; trad. de Bellegarde, Amst. 1736, p. 358; à comparer CAXTON's *Fables of Aesop*, ed. J. JACOBS p. 74 sqq. et p. 267). Elle a été racontée par FAERNE (*Centum fabulae ex antiquis auctoribus delectae* et a Gabr. Faerno carminibus explicatae, Lond. 1672, p. 30) et, d'après lui, mise en vers français par PERRAULT (*Fables traduites de Faerne*: Le Chien, le coq et le renard). Une autre imitation est due à FLORIAN, qui à remplacé le coq par un écureuil (FLORIAN, *Fables*, livre IV, 2). Au même groupe appartient un *conte du Turkestan russe* (Revue des trad. pop. t. XV, p. 647).

c) Forme exclusivement islamique. Le renard (ou le chacal) engage le coq, dont le chant rappelle l'appel à la prière du muezzin, à descendre, afin qu'ils fassent leur prière ensemble. Le coq accepte, mais prie le renard d'appeler d'abord le *pīšnämāz* (qu'on appelle aussi *imām-i-ǰumāʿat*), qui est là-bas. Le renard voit que c'est un chien et s'enfuit en disant qu'il doit d'abord faire (ou refaire) son ablution.

C'est sous cette forme qu'on trouve la fable dans le livre persan *Riyāż-el-ḥikāyāt* (chap. 15, nº 48):

Un coq et un chien qui étaient amis, allaient ensemble, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au pied d'un arbre dans la prairie. Quand la nuit vint, le coq sauta au haut de l'arbre, et le chien demeura au pied de l'arbre et s'endormit. A l'aurore, le coq chanta. Un chacal entendit le chant, et, s'approchant de l'arbre, il dit: »O muezzin! descend, afin que nous fassions notre prière ensemble.« Le coq dit: »L'*imām-i-ǰumāʿat* dort au pied de l'arbre, éveille-le, afin qu'il fasse son ablution.« Le chacal s'avança et vit le chien. Celui-ci se réveilla et courut après lui. Le chacal s'enfuit. Le coq cria: »Où vas-tu?« Il dit: »Je m'en vais refaire mon ablution.« — L'auteur ne dit pas, pourquoi le chacal doit refaire son ablution. Qu'est-ce qui l'a rendu inefficace? La version du Sayyid — où, du reste, l'animal dupé n'est pas un chacal, mais un renard, comme c'est le cas dans la plupart des versions de notre fable, — l'explique d'une façon facétieuse.



han, uden at blive bekymret, jeg kan ikke vide, hvad I tænker at ville finde her om Natten, da jeg ikke selv kan finde noget ved høy lys Dag.« Autre version danoise: *Nyt Vade mecum* (Cop. 1783) nº 519. — A comparer aussi un *conte du Panjab* (CH. SWYNNERTON, The Adventures of the Panjáb Hero Rájá Rasálu and other Folk-Tales of the Panjáb. Household Stories, nº 42), où, cependant, la pointe est autre.

39.

Une nuit, un renard vint à un village. Au dehors de ce village il y avait un arbre, en haut duquel étaient perchés quelques poules avec un coq. Le renard salua le coq et dit: »Sieur coq, descendez, s'il vous plaît, afin que nous fassions nos prières ensemble.« Le coq répondit: »Voilà le *pīšnämāz*[1] qui dort là-bas; réveille-le, alors je descendrai à mon tour, et nous ferons nos prières ensemble.« Le renard, en regardant dans la direction indiquée, aperçut un gros chien qui dormait. Par peur de lui, il lâcha un vent et s'enfuit. Le coq dit: »Sieur renard, où allez-vous? Ayez patience un moment que je descende, et que nous fassions nos prières.« Le renard répondit: »Mon ablution a perdu sa vertu[2]: je vais refaire mon ablution, et puis je retournerai.« Et il s'enfuit.

La fable du coq et du renard — au lieu du renard, quelque versions orientales ont un chacal; une colombe prend quelquefois la place du coq — est très répandue en orient comme en occident. Elle paraît sous trois formes principales:

a) Le renard engage le coq à descendre de l'arbre ou du mur où il est perché, en lui racontant qu'une paix universelle a été établie entre les animaux. Le coq fait semblant de le croire, mais dit, qu'il voit un chien qui accourt. Le renard s'enfuit en disant, que le chien n'a peut-être pas entendu la proclamation de la paix.

Dans cette forme, la fable se trouve dans le *Marzubān-nāmä*, collection de fables et de contes, dont l'original, écrit dans le dialecte du Ṭabaristān au commencement du 11e siècle de notre ère, est disparu; des deux versions persanes qui existent, celle qui a pour auteur SAʿD-ED-DĪN-I-WARĀWĪNĪ, et qui date des années entre 1210 et 1225

[1] Celui qui dirige la cérémonie des prières faites en commun.

[2] Comme il a lâché un vent après l'ablution, celle-ci a perdu sa vertu et doit être refaite avant que la prière ait lieu.



pas mille, au moins il y avait cinq cents personnes.« Le gouverneur répéta: »Jamais cinq cents voleurs ne vont dans un même jardin.« »S'il n'y avait pas cinq cents«, continua l'autre, »assurément il y avait cent personnes.« Le gouverneur dit comme toujours: »Jamais cent voleurs ne vont, la même nuit, dans un même jardin.« L'homme dit: »S'il n'y avait pas cent personnes, il n'y avait certainement pas moins de dix.« »O homme«, reprit le gouverneur, «dix personnes ne vont pas voler dans un même jardin.« L'autre dit: »S'il n'y avait pas dix personnes, il y en avait assurément une.« »A-tu vu cette personne?« demanda le gouverneur. »Non«, répondit l'autre, »je n'ai vu personne.« Le gouverneur dit: »Alors, quelle raison as-tu pour dire, qu'un voleur est entré dans ton jardin, lorsque tu n'as vu personne?« L'autre répondit: »Comme j'ai entendu une fois un bruit venant des branches des arbres, qui laissaient entendre un murmure, j'ai pensé que, peut-être, un voleur s'était glissé là-dedans.«

Une variation danoise (de la Séeland occidentale) est donnée dans les »Histoires de Molbo« de TANG KRISTENSEN (*Molbo- og Aggerbohistorier*), 2e collection, no 430: Morten løj sommetidens.

38.

Un voleur entra dans une maison, mais il avait beau chercher et fouiller partout, il ne trouva rien. A ce moment le maître de la maison se réveilla et dit: »O homme! moi, en cherchant en plein jour, je ne trouve rien dans cette maison, et tu penses y trouver quelque chose pendant l'obscurité de la nuit!«

La même anecdote se trouve déjà dans la collection syrienne de BAR HEBRAEUS: *Laughable Stories*, publ. and transl. by Budge, no 658. WESSELSKI, Der Hodscha Nasreddin no 83 et les notes I, p. 231, où une série de parallèles sont énumérés. On peut y ajouter une anecdote danoise: *Den lystige Kiøbenhavner*, Copenhague 1768, I, p. 3: En lystig Fyr, som var meget fattig, fandt en Nat Tyve i sit Huus. »Ey, sagde



35.

Une fois un saint homme, un molla, tomba malade, et les médecins persans ne pouvaient pas le guérir. A la fin on amena au patient un médecin européen. Celui-ci, après avoir reconnu la maladie, dit: »Il faut que vous buviez du vin, outre le vin il n'y a pas de médecine pour vous.« Le molla dit: »Je ne boirai jamais du vin, parce que le vin est défendu par notre religion, et si j'en bois, j'irai aux enfers.« Le médecin dit: »Monsieur, si vous n'en buvez pas, vous y irez plus rapidement.«

36.

Aux temps où, en Angleterre, les gens n'avaient pas encore pris l'habitude de fumer des cigares, si quelqu'un voulait fumer un cigare, on employait la violence pour l'en empêcher. Un monsieur, étant assis un jour dans sa chambre, eut envie de fumer un cigare, et afin que le domestique, qui était dans la chambre, ne le sût pas, il lui dit: »Va me chercher de l'eau.« Le domestique sortit, et le monsieur commença de fumer. Mais au moment oû il soufflait la fumée de sa bouche, le domestique entra tout-à-coup. En voyant que la fumée sortait de la bouche de son maître, il croyait que celui-ci avait pris feu, et il jeta le seau d'eau, qu'il portait, au visage du maître et sortit en toute hâte, en criant: »Venez! mon maître a pris feu!«

Le Sayyid avait trouvé cette anecdote dans quelque livre anglais, dont il avait oublié le nom. Une variation existe dans *Tarlton's Jests* (Hazlitt, Shakespeare Jest-Books II, p, 221).

37.

Un homme alla devant le gouverneur et dit: »La nuit passée mille voleurs sont venus dans mon jardin.« Le gouverneur dit: »Cela n'est pas possible, car mille voleurs ne vont pas dans un même jardin.« L'homme reprit: »S'il n'y avait



faisant, il arriva à un village, d'où il voulut aller à un autre village. Les habitants lui disaient: »N'y allez pas, monsieur, car il y a des voleurs sur la route.« »Et les voleurs«, demanda-t-il, »qu'est-ce qu'ils font?« Les villageois répondirent: »Ils vous dépouilleront de vos hardes, de votre âne et de vos livres.« L'homme demanda: »Ont-ils des arguments pour dépouiller les gens, ou le font-ils sans aucun argument?« Les paysans ne comprenaient pas ce qu'il voulait dire par celà, et reprirent: »Va, s'il te plaît.«

Le Māzändärānien se mit en route. Quand il arriva au milieu d'une vallée dans les montagnes, les voleurs se présentèrent et dirent: »Descends, docteur, et ôte tes habits!« Le théologien demanda: »Selon quel argument?« Un des voleurs, d'un gros bâton qu'il tenait en main, lui asséna un coup sur la nuque. Le docteur descendit en hâte et ôta son habit et le donna aux voleurs avec l'âne et les livres. Et tout nu il rebroussa chemin. Les habitants du village l'attendaient. Quand le théologien arriva, ils lui demandèrent: »Où est ton âne? où sont tes livres? où sont tes hardes?« L'homme dit: »Les voleurs les ont pris.« Ils demandèrent: »Les voleurs, avaient-ils un argument?« Il répondit: »Ils avaient un argument tellement gros et solide que jamais de ma vie je n'en ai vu de semblable.«

34.

L'argent d'un certain Māzändärānien étant tombé dans le bassin, le Māzändärānien plongeait son bâton dans l'eau dans l'idée que les pièces s'y colleraient, et qu'il pourrait les retirer ainsi. Un autre Māzändärānien lui dit: »Tu est singulièrement bête! jamais chose sèche ne collera à une autre chose sêche. Il faut que tu trempes d'abord de salive le bout du bâton, alors les pièces d'argent y colleront, et tu pourras les retirer de l'eau.

Laṭāif u ẓarāif p. 72; *Buadäm* (Mehemed Tewfik) nº 89.



31.

Un marchand, en sortant de sa boutique à cause de quelque affaire, dit à son apprenti: »Ne vends rien à personne à crédit.« Un fripon arriva et lui acheta des étoffes pour cent tūmāns en disant: »Je payerai demain.« L'apprenti dit: »Comme je ne vous connais pas, mettez à votre doigt cet anneau, qui appartient au marchand, afin que je vous reconnaisse, quand je vous verrai.« L'homme mit l'anneau, qui était d'une grande valeur, à son doigt, et l'apprenti ne le revit jamais.

32.

Un homme aimait beaucoup une femme. Il lui dit: »Comme je t'aime beaucoup, et comme je vais aller en voyage, donne-moi ta bague; alors je penserai à toi chaque fois que je regarderai cette bague.« Elle répondit: »Je ne te donne pas ma bague, et chaque fois que tu regarderas ton doigt et verras que la bague n'y est pas, pense alors à moi qui ne t'ai pas donné la bague que tu m'avais demandée.«

Anecdote assez commune en Perse. Ordinairement il s'agit d'un avare qui refuse de donner sa bague comme un souvenir à son ami, qui va partir. Ainsi *Riyāż-el-ḥikāyāt* chap. 5, nº 17; Gladwin, *Persian Moonshee* II, *Pleasant Stories* nº 62; en māzändärānī et en persan chez Dorn, *Masanderan. Sprache*, anecdote 19, p. 28; Clouston, *Flowers from a Persian Garden* p. 72.

33.

Un natif de Māzändärān[1] alla à Mechhed et y resta bien des années, occupé à faire ses études. Après, quand il eut reçu son certificat de *mujtähid*[2], il acheta un âne, le chargea de ses livres et se mit en route pour son pays natal. Chemin

[1] Sur la sottise proverbiale des Māzändärāniens, voir Introduction p. 9.

[2] Les *mujtähids* forment la plus haute classe du clergé chiite. On obtient le diplome de mujtähid (*ijāzä*) après de longues études théologiques. Voir J. Greenfield, Die Verfassung des persischen Staates (Berl. 1904) p. 122.



lui: il était instituteur d'enfants, et il avait en même temps la tête petite et la barbe longue. Il se dit à lui même: »Bien! si je ne puis pas rendre ma tête grande, au moins je puis raccourcir ma barbe.« Mais il avait beau chercher des ciseaux, il n'en trouvait pas. Enfin il prit la barbe dans sa main et tint le bout de la barbe au dessus de la flamme d'une lampe, dans l'idée que la partie de la barbe qui sortait de sa main serait consumée par le feu, et que la partie qu'il avait dans la main resterait. Quand la barbe prit feu, il se brûla la main. Il lâcha prise, toute sa barbe et sa moustache et ses sourcils furent consumés, et il eut la figure brûlée. Il écrivit dans [la marge de] ce livre-là: »Cette assertion est vraie et prouvée.«

Anecdote trés commune en Perse. On la retrouve dans le livre *Ḥikāyāt u laṭāïf* (Hikayate-latif or Amusing Stories, publ. by Kazi Abdulkarim bin Kazi Noormahomed, Bomb. 1898, nº 56, où il s'agit, non pas d'un maître d'école, mais d'une personne quelconque; puis dans le *Riyāż-el-ḥikāyāt* (chap. 6, nº 6), où le héros est un savant. Elle figure en outre parmi les *Pleasant Stories* contenues dans le tome II du *Persian Moonshee* de GLADWIN (nº 56) et elle est le nº 16 des historiettes données en dialecte māzändärānī avec traduction persane dans la première partie (*Masanderanische Sprache*) des *Beiträge zur Kenntniss d. iran. Sprachen* de B. DORN et MIRSA MUH. SCHAFY (St. Pétersb. 1860). Dans ces deux textes, il s'agit d'un cadi. Au dehors de la Perse je n'ai trouvé qu'une seule variante de cette histoire; c'est l'anecdote suivante qui est racontée dans une ancienne collection danoise, »*Den lystige Kiøbenhavner*« (Copenhague 1768, IV, p. 20): Et godt Dummerhoved, der ved sin slette Opførsel og grove Vankundighed havde tilsadt en stor Deel af sine Midler, fik engang fat paa en Bog, som handlede om Physiognomien eller Ansigtets Lineamenter, og da han læste deri, blev han disse Ord var: Alle de, som har en bred og jævn Hage, kommer ikke til at besidde nogen synderlig Forstand. Han følede sig gesvindt paa Hagen, og da han nu syntes, at hans var temmelig breed, blev han gandske skamfuld, dog vilde han ret overbevises derom, derfor følede han straks til sin Vens, som sad ved Siden af ham, og da han mærkede, at dennes var lidt rundere, blev han fortrædelig, dog paa det han ret tydelig kunde erfare det, beskuede han sig ved Lys i Speylet, men kom med Lyset noget for nær Hagen, saa han brændte sit Skieg reent af. Nu saa han, at hans Hage var bred og jævn, og da han overvejede det grove Stykke, som han havde gjort imod sig selv, skrev han i Randen af Bogen: »Dette Stykke er probatum og traf rigtig ind.«



désiraient s'initier dans cette langue, et il y avait fait entrer des motifs puisés de sources occidentales.[1] Mais il y a autre chose encore. L'anecdote de l'ombre de l'âne existe en Europe et dans une version très ancienne: elle date de l'antiquité grecque. PLUTARQUE, dans ses biographies de dix orateurs, vers la fin de la vie de Démosthène, raconte l'anecdote suivante: Démosthène, un jour, voulait haranguer devant le peuple, mais on ne voulait pas l'entendre. Puis il dit qu'il ne voulait parler que très brièvement, et alors les gens se turent. Démosthène parla ainsi: »Il y eut naguère un jeune homme qui, pendant l'été, loua un âne pour aller d'Athènes à Mégares. Vers midi, comme le soleil brûlait fort, le propriétaire et le locataire de l'âne voulurent tous deux s'asseoir à l'ombre de l'âne, et l'un voulait empêcher l'autre d'y prendre place: l'un disait, qu'il avait loué son âne, mais non pas l'ombre de l'âne, mais le locataire, d'autre part, disait, qu'il avait le droit de faire usage de tout l'âne [y compris son ombre].« Ayant dit ceci, Démosthène s'en allait. Mais les Athéniens le retinrent et le prièrent de terminer l'histoire. Alors il dit: »Vous voulez bien entendre, lorsqu'il s'agit de l'ombre d'un âne, mais quand il s'agit d'affaires importantes, vous ne voulez pas entendre.«[2] — Ici, la pointe est justement dans ce fait, que l'histoire n'a pas de dénouement. De bonne heure, probablement, le trait d'esprit de Démosthène est venu en Perse, où il vit encore aujourd'hui sur les bouches du peuple. Mais ce qui, pour les Hellènes, était la morale de l'anecdote n'a pu se conserver en Perse, où l'on ignorait les usages de la démocratie hellène; l'ombre de l'âne est devenu tout simplement un objet d'exploitation pour un ânier entreprenant, mais l'histoire est restée sans dénouement.

Un conte allemand (*Vade Mecum für lustige Leute* II (1776) nº 254) s'accorde presque entièrement avec l'histoire du Sayyid, étant aussi sans dénouement. Voir en outre J. SOMMER, Emplastrum Cornelianum nº 12 d'aprés LUSCINII Ioci ac sales nº 6; WESSELSKI, Euphorion XV, p. 5—6. WIELAND, Geschichte der Abderiten, 4e livre.

30.

Un maître d'école, dont la tête était petite et la barbe longue, lut un soir dans un livre que d'avoir la tête petite et la barbe longue et de donner des leçons aux enfants étaient des signes caractéristiques de la sottise. Le maître d'école réfléchit et comprit que ces trois signes étaient réunis chez

[1] Voir Vinson, Pages inédites du P. Beschi, Rec. de textes et de traductions, publ. par les professeurs de l'École des Langues orient. viv. I. Paris 1889, et S. Lévi dans la Revue critique 1891 p. 202.

[2] Une autre version: Ésope 54, 181 (Demades orator), Lafontaine Fables VIII, 4.



roquet décide, que l'argent sera compté devant un miroir et que la femme sera payée avec l'image de l'argent. Sous cette forme, du reste, le motif[1] existe déjà chez PLUTARQUE (*Vie de Demetrius*, ed. Sintenis, Lpz. 1875, § 27). Combiné de la même façon avec le motif de la transplantation d'âme, le motif de la rétribution imaginaire se retrouve dans l'*Histoire des trois princes de Serendib*[2], qui, n'étant évidemment qu'un pastiche, est bâtie en grande partie sur des motifs orientaux, et, sous une forme un peu variée, dans la collection de contes composée en persan à Delhi par *'Ināyät-allāh Kanbū* (m. en 1671 de notre ère) et qui porte le nom de *Bähār-i-Dānäš*[3]: Un jeune homme baise l'image d'une jeune fille dans un miroir; le roi métamorphosé en *šāruk* (sanscrit *śārikā*) condamne l'ombre du jeune homme à la bastonnade.

Mais le motif de la jouissance imaginaire rétribuée par un payement imaginaire se trouve également dans des contes populaires européens, et même sous une forme qui est plus proche de l'aventure de Paramārtta que les contes turcs et persans que je viens de mentionner: l'odeur d'un rôti payée avec le son de l'argent. On le rencontre chez PAULI (*Schimpf u. Ernst*, hgb. v. Oesterley, nº 48: Ein nar vrteilt zu bezalen mit dem klang), dans le *Novellino* italien (texte de Gualtaruzzi nº 9, de Borghini nº 8; voir R. BASSET, Rev. des trad. pop. t. XVI, p. 636), dans l'histoire de *Till Ulespiègle* (Eulenspiegel, MARBACH's *Volksbücher* XII, p. 93), dans un *conte danois* (*Fortælninger*, Copenhague 1774, p. 24 sqq.; *Vade mecum*, Cop. 1781, nº 219) et dans un *conte populaire de l'île de Malte* (ILG, *Maltesische Märchen* 2, nº 87)[4], et on le retrouve sous cette forme à l'Extrême-Orient dans un *conte japonais* (W. E. GRIFFITH, *Japanese Fairy World*, Londres 1887, p. 205-7, cité par R. BASSET, Rev. des trad. pop. t. XVI, p. 636). D'autres parallèles sont énumérés par CHAUVIN (Bibliogr. des ouvrages arabes VIII, p. 158), et par WESSELSKI (Euphorion t. XV, p. 7).

On serait tenté d'abord de croire que le conte du Sayyid Mu'allim n'est qu'un fragment, et que nous avons l'histoire complète dans le sottisier du gourou Paramārtta. Il faut remarquer cependant, que l'authenticité des aventures de Paramārtta est trés contestée. Le P. Beschi (mort en 1746), missionnaire à Maduré et un des premiers Européens qui avaient étudiés à fond la langue tamoule, avait composé le livre des aventures du gourou à l'usage des Européens qui

[1] Version talougou: G. H. SUBRAMIAH PANTULU, *Folk-Lore of the Telugus*. (Madras), 7e conte; voir BASSET dans la Revue des trad. pop. t. XXII, p. 332.

[2] *Peregrinaggio di tre giovanni figliuoli del re de Serendippo*. Per opera de M. Christoforo Armeno dalla Persiana nell'Italiana lingua trapportato. Venezia 1557. Il existe plusieurs traductions françaises et allemandes de ce livre. Le conte en question se trouve p. 87 de la traduction française de 1719 (Le Voyage et les Aventures des trois Princes de Sarendip, trad. du persan. Paris 1719).

[3] Trad. anglaise de Jon. Scott (Shrewsbury 1799) t. III, p. 211.

[4] A comparer Pauli-Oesterley p. 478.



allèrent devant le cadi, mais jusqu'à ce moment, nous ne savons pas quel jugement a rendu le cadi.

Dans ce conte, le dénouement manque. On se demande, comment le cadi se tirera d'affaire. Or, on trouve la même histoire avec un dénouement tout à propos dans le sottisier tamoul du *gourou Paramārtta*, publié au 18e siècle par le missionnaire italien P. Beschi, traduit pour la première fois par J.-A. Dubois et ajouté à sa traduction du Pañcatantra (*Le Pantcha-Tantra*; *Aventures de Paramarta, et autres contes*, trad. p. J.-A. Dubois, Paris 1826); une traduction plus récente est due à M. G. Devèze (Les huit aventures du gourou Paramârtta. Louvain 1890). La troisième aventure du gourou est la suivante:[1] Pour entreprendre un voyage, il loua un vieux bœuf. On se mit en route. Les disciples, pour le protéger contre l'ardeur du soleil, l'étendirent sur les sables en le mettant à l'ombre du bœuf. Lorsque, le soir, ils arrivent à un village, le conducteur du bœuf demande le prix de sa journée et un salaire extra pour l'ombre du bœuf. Il s'ensuit une querelle, et enfin le chef du village, homme de la tribu Pally, s'offre pour leur servir d'arbitre, ce qu'ils acceptent. Après avoir entendu les rapports des deux partis, le chef du village raconte une épisode de sa propre vie: ayant une fois, pendant un voyage, passé la nuit dans une chauderie où l'on faisait cuire un excellent ragoût de mouton, il avait tenu, avec la permission du cuisinier, sa petite provision de riz, qui était enveloppée dans un linge, suspendue au-dessus du ragoût, afin que le riz s'imbibât du parfum de celui-ci; le lendemain le gardien de la chauderie lui avait demandé de l'argent pour la vapeur du ragoût de mouton, il avait refusé, on avait porté le litige devant le chef du village, qui avait rendu cet arrêt, que celui qui avait avalé les vapeurs du ragoût devait payer avec l'odeur de l'argent. En suivant l'analogie de cet arrêt, le chef du village de la tribu Pally décide, que pour s'être reposé à l'ombre du bœuf, le gourou doit payer avec l'ombre de l'argent; mais comme le soleil est déjà couché, on paiera avec le son de l'argent. Puis on fait tinter un petit sac d'argent en le frottant rudement contre l'oreille du conducteur du bœuf, jusqu'à ce que celui-ci se déclare content et s'en aille. Ce motif-ci: jugement rendu, d'après lequel une jouissance imaginaire doit être rétribuée par un payement imaginaire, se rencontre assez souvent dans des contes orientaux. Dans le livre turc des *»Quarante vézirs«* (trad. de Behrnauer p. 321, de Gibb p. 313), le motif en question est combiné avec celui du roi mettant son âme dans le corps d'un animal et contraint d'y rester par suite de la perfidie de son ministre (motif connu déjà d'une rédaction du Pañcatantra, voir Benfey I, 127 sq.): Un perroquet qui est en réalité un roi métamorphosé rend un jugement dans un cas trés difficile: une femme de mauvaise vie a rêvé, qu'un certain homme a passé la nuit avec elle, et exige de cet homme la rétribution ordinaire d'une nuit d'amour. Le faux per-

[1] Dubois p. 268 sqq.



nº 38, Mehemed Tewfik nº 21, Wesselski nº 7) et de *J̌uha* (éd. de Beyrout nº 11). Une autre version arabe existe dans MACHUEL, *Méthode pour l'étude de l'arabe parlé* p. 239, et une version kabyle dans BELKASSEM BEN SEDIRA, *Cours de langue Kabyle* nº XVII et HANOTEAU et LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes Kabyles* t. III, p. 233. — Voir l'introduction de M. RENÉ BASSET au livre des *Fourberies de Si Djeh'a, contes kabyles*, trad. p. A. MOULIÉRAS, p. 35 note 2, et les notes de BASSET, Rev. des trad. pop. t. XVII, t. 35, et de WESSELSKI, Der Hodscha Nasreddin I, p. 207 (versions persanes chez *ʿUbaïd Zākānī* et chez *Kuka*).

28.

Un homme entra dans un jardin. Il grimpa dans un abricotier et se mit à en manger les fruits. A cet instant le propriétaire du jardin arriva et dit: »Qu'as-tu à faire dans mon jardin?« Le voleur dit: »Pourquoi n'achètes-tu pas un pantalon rouge pour ta femme?« Le maître du jardin dit: »Il n'y a pas de relation entre ma demande et ta réponse.« L'autre dit: »N'as-tu pas entendu le proverbe: un propos fait naître un autre?«

L'anecdote se retrouve dans le livre *Riyāż-el-ḥikāyāt* chap. 8, nº 15, où il est question, non pas d'un pantalon rouge, mais seulement d'un vêtement, et le proverbe est cité en arabe.

29.

Un médecin prit un âne à loyer d'un ânier dans l'intention d'aller d'un village à un autre. Quand il était en route, il fut midi, et l'air fut très chaud. Comme il n'y avait pas d'ombre, le médecin fut contraint de faire halte quelque temps, jusqu'à ce que l'air fût plus frais. Il descendit et s'assit dans l'ombre de l'âne, en attendant l'arrivée de la fraîcheur. Puis ils continuèrent leur chemin. Quand ils furent arrivés à la station, le médecin paya le louage de l'âne. L'ânier dit: »Il faut que tu payes encore un tūmān.« Le médecin dit: »Un tūmān encore? et pourquoi?« L'autre répondit: »Parce que tu as été assis dans l'ombre de mon âne, et je t'avais bien loué l'âne, mais non pas l'ombre de l'âne.« A la fin, ils



étaient toutes fausses, car quand le cavalier arriva à lui, il cria: »Holà, homme, quelle est la profondeur de cette rivière?« L'autre répondit: »La paix soit avec toi, et la miséricorde de Dieu et ses bénédictions.« Le cavalier rit de cet réponse et dit: »Que ta barbe te soit coupée!« Le sourd répondit: »Jusqu'à ma nuque et à ma poitrine.« Le cavalier dit: »La poussière soit dans ta bouche!« Le sourd répondit: »Quatre vingts män.«

Dans cette forme l'anecdote ressemble beaucoup à l'histoire »Bonjour homme! — Manche de hache« (»Goddag Mand — Økseskaft«) devenue proverbiale chez les peuples scandinaves, et qui se trouve dans diverses collections de contes populaires danoises, suédoises et norvégiennes: Svend Grundtvig, *Danske Folkeæventyr*, Copenhague 1903, p. 32; A. Bondeson, *Halländska Sagor* p. 117; G. Djurklou, *Sagor och Äfventyr* p. 119; Asbjörnsen, *Norske Folkeeventyr*, ny Saml. nº 33; Olsen, *Norske Folkeeventyr* p. 204. A comparer aussi les autres histoires de sourds: Grundtvig p. 33 et Bondeson p. 118; O. Hackmann, *Märchen der finländ. Schweden* (F. F. Communications nº 6) p. 35. — Il est à remarquer que, dans toutes les versions de l'histoire du sourd et de son interlocuteur que je viens de mentionner, il y a une série de trois questions.

Voir en outre Tang Kristensen, Danske Skjæmtesagn I, nºs 52 sqq. et 630 sq. et les parallèles énumérés par Bolte dans son édition des œuvres de Wickram III, p. 366.

27.

Un homme entra dans un jardin, y prit beaucoup de carottes et les fourra dans le pan de sa robe. A ce moment le maître du jardin arriva et demanda: »Que fais-tu dans mon jardin?« L'homme répondit: »Je passais au dehors du jardin, quand un coup de vent violent me jeta dans le jardin.« »Fort bien«, dit le maître du jardin, »mais pourquoi as-tu arraché les carottes?« L'autre dit: »Comme le vent était violent, je saisis avec la main les feuilles des carottes afin que le vent ne m'emportât pas; alors les carottes furent arrachées.« »Bien«, dit le maître du jardin, »mais pourquoi les carottes sont-elles dans le pan de ta robe?« L'homme répondit: »Moi aussi, combien que je me creuse la tête, je ne parviens pas à le comprendre.«

Cette anecdote, qui se retrouve en persan dans les *Laṭāīf u ẓarāīf* p. 31, appartient aux sottisiers du Khodja *Naṣr-ed-dīn* (Decourdemanche



celle-là et où la mènes-tu?« Il répondit: »C'est ma mère qui est devenue malade, je la mène chez un médecin.« L'autre dit: »Donne-lui un mari, alors elle guérira.« La mère dit: »O mon fils, cette homme-là est peut-être le médecin ordinaire du roi, vu qu'il possède une telle expérience et une telle habileté.«

26.

Un homme était sourd. Il alla voir un malade. Chemin faisant il pensait ainsi en lui-même: »Je ne puis pas entendre, moi. Or, il est certain que, quand je demande au malade, comment il se porte, il répondra: »Grâce à Dieu, je me porte bien.« Si je demande: »Qui est votre médecin?« il dira le nom de quelque médecin. Si je demande: »Quelle médecine avez-vous prise aujourd'hui?« il dira par exemple: »J'ai pris telle ou telle médecine«.

Il alla trouver le malade et lui demanda: »Comment vous portez-vous?« Le malade répondit: »Très mal; je me meurs.« L'autre dit: »Dieu soit loué.« Puis il demanda: »Qui est votre médecin?» Le malade répondit: »L'ange de la mort.« »Voilà un très bon médecin«, dit l'autre; »ses pas sont bénis.« Et il demanda encore: »Quelle médecine avez-vous prise aujourd'hui?« »Du venin de serpent«, répondit le patient. Le second dit: »Qu'il soit du baume pour votre âme: c'est justement la médecine qui vous convient; il n'y a pas de meilleure médecine pour vous.«

Cette histoire est tirée du *Maṯnavī* de JALĀL-ED-DĪN RŪMĪ (Éd. Bombay 1310 a. H., I, p. 81). Elle se retrouve dans le livre persan *Maḥbūb-el-qulūb* (éd. Bombay 1298 a. H., p. 154—55), où la médecine du malade est »du chagrin et de la douleur«, et dans les *Laṭāïf u ẓarāïf* (éd. Téheran 1295 a. H. p. 37), où la question sur le médecin est placée après celle sur la médecine. CLOUSTON, dans son livre *Flowers from a Persian Garden* (London 1890, p. 75) donne une autre variation persane du thème: «Un Persan sourd retournait à sa maison portant une quantité de froment. Arrivant à une rivière qu'il lui fallait passer, il se dit à lui-même: »Quand ce cavalier arrive ici, il me saluera d'abord avec un «La paix soit avec toi«, puis il demandera: »Quelle est la profondeur de cette rivière?« après quoi il me demandera, combien de män de froment je porte.« Mais les suppositions de l'homme sourd



Ou trouve la même facétie dans le sottisier du Khodja *Naṣr-ed-dīn* (trad. de Decourdemanche nº 88, Wesselski nº 167). En Europe elle est très répandue: facéties de Pogge (Poggii Florent. Facet. libellus unicus, London 1798, I, p. 113; trad. allemande de H. Floerke, nº 109); Hans Sachs, Der artzet mit des esels sattel; Montanus, Gartengesellschaft chap. 34 (hgb. von J. Bolte p. 288); Straparole, 8e nuit, 5e conte (*Le piacevole notti* riprod. a cura di G. Rua II, p. 109); *Nouveaux contes à rire* (1702) p. 126: L'Apprenti médecin. L'anecdote existe aussi parmi les *contes siciliens* recueillis par M. Giuseppe Pitré (Fiabe, novelle e racconti pop. sicil., vol. III, p. 324: L'apprinnista di lu medicu), et M. Pitré dit dans une note, qu'il se souvient d'avoir lu la même nouvelle dans le *Utile col dolce* du P. Casalicchio. Un parallèle anglais, *the Silly Son*, a été donné par Clouston (*The Book of Noodles* p. 169—70). A comparer *Mery Tales* nº 50, Hazlitt, Shakespeare Jest-Books I, p. 65). D'autres versions ont été énumérées par J. Bolte dans les notes de son édition des facéties de Montanus (Montanus' Schwankbücher, Tüb. 1899, p. 600): Brant, *Mythologi Esopi* (1501): de medico indocto (en allemand par Adelphus, *Esopus leben u. fabeln*, 1535); *Conviv. sermon.* (1541) d'après Pogge; Pauli, Schimpf und Ernst (1545); *Scherz mit der Warheyt* (1550); Gerlach, *Eutrapeliae* I, nº 766 (1656); Bouchet, *Serées* nº 10 (2. 212, éd. Roybet); *Robert Bontemps en belle humeur* p. 29. D'autres parallèles se trouvent dans les notes de Wesselski, Der Hodscha Nasreddin I, p. 250. Selon R. Köhler (Kleinere Schriften I, p. 506) qui renvoie aux »Fables turques« de Decourdemanche, c'est à Pogge que remontent les versions orientales de l'histoire en question, les facéties de celui-ci ayant été lues et traduites au 16e siècle par des auteurs turcs.

25.

Un homme prit sa mère, qui avait quatre-vint-dix ans, sur son dos et la porta chez le médecin. Celui-ci, avec quel soin qu'il examinât le femme, ne trouvait en elle autre maladie que son extrême vieillesse. Il dit: »Trouve un mari pour cette femme malade, afin qu'elle recouvre la santé.« Le fils se mit en colère et dit: »Comment trouverais-je un mari pour une femme de quatre-vingt-dix ans?« La femme dit: «Tais-tois, mon fils! monsieur le médecin en chef a raison, et toi, tu n'y comprends rien.«

Une variation de cette anecdote existe dans la collection moderne *Riyāż-el-ḥikāyāt*, chap. 9, nº 1: Un jeune homme prit une vieille femme par la main et la guida. Un homme lui demanda: »qui est



demeure]?« L'autre répondit: »Je pense qu'il est le plus agréable de demeurer dans ce pavillon pendant l'hiver.« Tous furent étonnés et lui demandèrent: »Par quelle raison?« Il dit: »Par cette raison-ci: Moi, j'ai une chambre à une porte. L'hiver, quand je ferme la porte, ma chambre devient tellement chaude, que je n'ai pas besoin de feu. Or, ce pavillon a douze portes; quand on les ferme toutes les douze, on aura douze fois plus de chaleur.«

24.

Un médecin avait la coutume de se faire accompagner par son fils, quand il allait voir un malade. Un jour il alla ainsi avec son fils voir un malade. Il tâta le pouls du malade et dit: »Le malade a mangé de la grenade.« On dit: »Oui, hier soir nous lui en avons donné un peu.« Le médecin reprit: »Ce malade a aussi mangé du lait caillé.« On dit: »Oui, il en a mangé un peu.« Quand ils furent au dehors, le fils demanda au père: »Comment as-tu su, que le malade avait mangé du lait caillé et de la grenade?« Le médecin répondit: »J'ai vu un peu de pelure de grenade dans une coin de la maison, et j'ai vu un peu de lait caillé dans la moustache de l'homme. J'ai observé que chaque fois que l'on mange quelque chose dans une maison [où il y a un malade], on en donne aussi un peu au malade.«

Un autre jour, le fils du médecin alla chez un malade. Il tâta le pouls du malade et dit: »Ce patient a mangé de l'âne.« Tous les assistants dirent: «Non, il n'a pas mangé de l'âne.« Le fils du médecin sortit, alla trouver son père et lui raconta [ce qui était arrivé]. Le père demanda: »Comment as-tu eu l'idée que le malade avait mangé de l'âne?« Le fils répondit: »Parce qu'en entrant dans la maison, j'ai vu là un bât d'ane, mais l'âne lui-même n'y était pas; alors je compris pour sûr qu'on avait mangé de l'âne et qu'on en avait donné au malade.«



y avait de viande là-dedans. Chaque fois que les enfants criaient: »Donne-nous un peu à manger, nous avons faim«, la mère disait: »Notre hôte a l'estomac plein, il ne mangera rien; après, quand l'hôte aura vu que nous avons beaucoup de pilau, le pilau présenté à l'hôte retournera ici, et vous mangerez.« On agit de cette façon. L'homme apporta le dîner, et le plaça devant l'hôte et sortit pour chercher de l'eau. Quand il revint, il vit que l'hôte avalait la dernière bouchée, et l'entendit dire: »O grand imam! de toi vient le secours.«[1] Le pilau était fini, et les malheureux, lui, sa femme et ses enfants, allèrent se coucher à jeun.

Puis ils recommencèrent de nouveau, comme auparavant, à faire des épargnes, jusqu'à ce qu'ils avaient amassé l'argent nécessaire pour acheter du pilau. Le soir qu'ils voulaient préparer le pilau, les enfants dirent à leur père: »Papa! amène qui que tu veux, mais non pas le grand imam.«

C'est un trait réaliste qui se retrouve dans d'autres contes orientaux, que celui qui n'a que rarement les moyens de se procurer un bon repas, veut que ses voisins le sachent, quand le cas arrive. On peut comparer une anecdote racontée par Bar Hebraeus (*Laughable Stories*, ed. and transl. by Budge, nº 448), ou un homme, ayant eu un bon dîner, a jeté les os devant sa porte, afin que tout le monde les voient; son voisin prend les os et les jette devant sa propre porte, par suite de quoi une dispute s'engage entre les deux hommes.[2]

23.

Plusieurs personnes allèrent se promener dans un jardin. Ils arrivèrent à un pavillon[3] qui avait douze portes. Ils en parlaient beaucoup. Un d'eux demanda à un autre: »Ce pavillon à quelle saison est-il le plus agreable [comme

[1] Se sentant gêné par son estomac surchargé, il invoque l'imam Ḥusaïn, le grand saint des chiites.

[2] Cette anecdote existe en plusieurs versions arabes, voir R. Basset dans la Revue des trad. pop. t. XIII, p. 225.

[3] *kulāh-i-firängī*, «chapeau européen«; le pavillon est comparé à un chapeau rond.



22.

Il y avait un homme qui était très pauvre. Sa femme lui dit: »Depuis un an nous ne mangeons pas du pilau. Mes enfants désirent du pilau. Que ferons-nous?« Il dit: »Le mieux est que pendant un mois nous n'allumions pas de lampe le soir et ne fumions pas de *qaliān*[1] et que chaque jour nous mangions du pain sec, jusqu'à ce que nous ayons mis de côté tant d'argent, qu'un soir nous puissons cuire du pilau.« Ils firent ainsi, et pendant deux ou trois mois ils mirent chaque jour quatre ou cinq šāhīs de côté, jusqu'à ce que l'argent dont ils avaient besoin pour se procurer le pilau fût amassé. Alors ils achetèrent du riz, de la viande et de l'huile pour en faire du pilau le soir. La femme dit à son mari: »Va ce soir te placer au seuil de la maison, et si tes amis viennent à passer, dis-leurs poliment: »Faites-moi l'honneur d'entrer; nous avons ce soir du pilau dans la maison«; mais chaque fois que tu verras que quelqu'un d'entre eux a envie d'entrer, alors excuse-toi et dis: «Ce sera pour un autre soir, s'il plaît à Dieu.« Dis la même chose à tous les gens de ta connaissance, afin que tout le monde sache que nous avons du pilau ce soir. Mais si tu vois que quelqu'un est rassasié et n'a pas envie de manger, fais-le entrer.«

L'homme alla se placer au seuil de la porte de la maison et agit envers tous ses amis de la façon que la femme avait dit, jusqu'à ce qu'enfin un théologien arriva. L'homme lui dit: »Faites-nous l'honneur d'entrer. Nous avons ce soir du pilau, nous avons de la viande.« Le théologien répondit: »J'ai déjà mangé à deux ou trois endroits: un marchand est mort, et à midi j'ai déjeuné dans sa maison, et cet après-midi j'ai encore mangé autre part. A présent je n'ai pas d'appétit, tant mon estomac est rempli.« L'homme se dit: »Voilà mon affaire.« Il le fit entrer dans sa maison et le fit asseoir, et la femme mit tout le pilau dans un plat et tout ce qu'il

[1] Le narghileh persan.



autre personne vint et dit: »Moi, je vais aussi avec vous.« Le premier demanda: »De quel nom te nommerai-je?« Il répondit: »Dis: voilà *Qufaïli.*[1]« Comme ils marchaient, voilà un troisième qui vint et dit: »Moi aussi, je vais avec vous.« Ils lui demandèrent: »Quel nom te donnerons-nous?« Il dit: Le maître de la maison me connaît bien; il n'est pas nécessaire de dire mon nom.« Ils allèrent ainsi [au festin]. Le maître de la maison vit qu'au lieu d'une seule personne, qu'il avait invité, il en était venu quatre. Il dit à un des hommes: »Ce monsieur-là est mon hôte, mais qui êtes-vous?« L'homme dit: »Je suis Tufaïlī.« »Très bien«, reprit le maître de la maison, et s'adressant à l'autre: »Qui êtes-vous?« »Je suis Qufaïlī«, répondit-il. Le maître de la maison dit en s'adressant au quatrième: »Celui-là est mon hôte, celui-là est Tufaïlī, et celui-là est Qufaïlī, mais toi, qui est-tu, maudit fripon?« L'homme dit au trois autres: »Vouz voyez, que je n'ai pas menti: le maître de la maison me connaît bien!«

L'anecdote se trouve dans les *Laṭāīf u ẓarāīf* (éd. de 1295 a. H. p. 68—69). A comparer *Buadäm* nº 80 chez MEHEMED TEWFIK, Die Schwänke des Nassr-ed-din u. Buadem, übers. v. Müllendorff. Buadäm (»cet homme«) est en effet, le même que le Khodja Naṣr-ed-dīn. J'ai retrouvé la pointe dans un conte danois du 18e siècle: Hertugen af *** gik engang at spadsere med Hertugen af Vermandois, Kongens naturlige Søn, af en Hændelse kom de forbie Hospitalet, som kaldes de femten Snese.[2] Hertugen af *** sagde: Min Herre! Jeg vil vædde med Dem, at denne Blinde, der staaer, skal nævne Dem ved Deres rette Navn, uden at jeg siger et Ord til ham derom. Top! svarede Hertugen af Vermandois, det gielder 100 Pistoler, at han ikke skal kunde giøre det. Da Veddemaalet var giort sagdê Hertugen af ***: Gaae nu hen til ham og hold Deres Hænder for hans Øyne og knug ham ind til Dem. Hertugen af Vermandois giorde det, og den Blinde raabte: du Hoerunge! hvorfor knuger du mig? Hører De nu min Herre! sagde Hertugen af ***, har jeg nu ikke vundet? Hertugen af Vermandois svarede ikke et Ord; men betalte strax Væddemaalet, og beed sig i Lipperne af Forbitrelse. (Fortælninger. Kiøbenhavn 1773).

[1] Un mot de fantaisie, qui n'a pas de sens.
[2]) Les »Quinze-Vingts«, hospice des aveugles à Paris.



et moi infortuné qui ai amené comme un hôte à ma maison un maudit [glouton] comme toi!«

Dans la 83e nouvelle des *Cent nouvelles nouvelles*, il est raconté, comment un carme du couvent d'Arras fut invité à dîner chez une vieille veuve. Tout ce qu'elle fit mettre devant lui, fut dévoré en un instant. Le dîner fini, il remercia la dame et dit: »Je prie à celuy que repeut cinq mille hommes de troys pains et de deux poissons, dont après qu'ilz furent saoulez de menger, demoura de relief douze corbeilles qu'il le vous vueille rendre.« Puis la chambrière prend la parole: ... »Je croy se vous eussiez esté l'ung de ceulx qui là furent repeuz qu'on n'en eust point tant rapporté de relief, car vous eussiez bien tout mangé, et moy aussi se je y eusse esté.« »Vrayement, m'amye«, dist le moyne, qui estoit ung garin tout fait, »je ne vous eusse point mengée mais je vous eusse bien embrochée et mise en rost, ainsi que vous pensez qu'on fait«. — Une variation de la même histoire se trouve parmi les contes de *Bonaventure des Périers*. C'est la 75e nouvelle, »du prêtre qui mangea à déjeuner toute la pitance des religieux de Beaulieu.« Après avoir raconté l'histoire du déjeuner de Jean Melaine, prêtre de Mans, l'auteur fait des réflexions sur la gloutonnerie de cet homme: s'il eût été avocat, il eût mangé non seulement papiers et parchemins, mais aussi ses clients — combien que les autres les mangent aussi bien —, et s'il eût été marié, il eût mangé aussi sa pauvre femme comme fit Cambles, roi des Lydes.

Un motif congénère est celui du no 43, des facétiés arabes de *J̌uha*: J̌uha a un convive. Dix fois il va chercher des fèves, du pain etc., et chaque fois qu'il revient, le convive a mangé ce qu'il avait apporté la dernière fois. Ce jeu se continue, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus rien dans la maison. Puis le convive dit qu'il est en route pour Bagdad afin de consulter un médecin, parce qu'il a perdu l'appétit. J̌uha le prie de ne pas repasser par là, lorsqu'il aura recouvré son appétit. La même histoire est racontée par CARDONNE (Mél. de litt. orient. I, p. 117), d'après les *Aǰāīb-el-ma'aṯir*. A comparer BASSET dans la Revue des trad. pop. t. XII, p. 400.

21.

Un homme passait [par la rue]. Un autre vient à lui et lui demanda: »Ou allez-vous?« L'homme dit: »Je vais à un festin.« L'autre dit: »Je vais avec vous.« »Mais«, dit le premier, »si le maître de la maison me demande qui tu es, qu'est ce que je dois lui répondre?« L'autre répondit: »Dis: celui-là est mon *tufaïlī*.[1]« Ils continuèrent leur route. Une

[1] C.-à-d. parasite.



Le cadi rend la sentence qu'il doit se soumettre au pacte convenu, mais il fait appel au cadi d'Émèse connu pour ses connaisances profondes et sa justice. Le musulman et le juif se mettent alors en route pour Émèse. C'est pendant ce voyage qu'arrive l'aventure de l'animal fugitif (un mulet) frappé à l'œil par une pierre lancée, celle de l'homme tué par accident et celle de l'âne qui perd sa queue. Les deux autres aventures de notre version manquent. Le cadi d'Émèse rend les sentences qu'on connaît du »Marchand de Venise« et de notre histoire. Seulement pour l'affaire de la queue de l'âne, le dénouement est différent: le cadi fait amener son âne à lui et ordonne à l'ânier d'en arracher la queue; celui-ci y emploie en vain toutes ses forces, mais l'âne le régale de coups de pied et le force à le lâcher, et en fin de compte l'ânier déclare que son accusation a été fausse, et que son âne à lui n'a jamais eu de queue. Dans le livre persan *J̌āmī-el-ḥikāyāt* et le livre turc *Färäǰ ba'd šiddä* on retrouve l'histoire racontée par Clouston (voir *Decourdemanche*, Rev. des trad. pop. t. XIX, p. 449 sqq.).

Une version arabe se trouve parmi les quatre *contes arabes* en dialecte cairote donnés par Dulac dans les Mém. de la mission archéol. française au Caire t. I. (Paris 1889) (Hist. du chasseur, du boulanger etc. avec le cadi), une autre chez Yakoub Artin Pascha (*Contes pop. de la vallée du Nil* p. 231 sqq.) et chez Mardrus (1001 nuits t. 12, p. 241); voir Chauvin, *Bibliogr. des ouvrages arabes* VII, p. 172 sqq. et VIII, p. 200. On retrouve enfin notre conte parmi les facéties du Khodja *Naṣr-ed-dīn* d'après la tradition grecque, Wesselski nº 515. — Köhler, *Kl. Schr.* I, p. 578; notes de Clouston au »Cadi d'Émèse« l. c. p. 120 sqq.; *Pasquil's Jests and Mother Bunches Merriments* p. 16 (Hazlitt, Shakespeare Jest-Books III).

Il y a encore une certaine ressemblance entre notre conte et celui du cheikh aveugle dans le roman arabe des *Sept vézirs* (Les Mille et une Nuits, éd. de Breslau t. 12, p. 365, trad. angl. de Burton VI, p. 202; Chauvin VIII, p. 60 sqq.), dont le motif se retrouve—selon une notice de P. O. Bäckström (*Svenska folkböcker* I, Stockh. 1845, p. 127) dans un vieux roman français, *La Description, Forme et Hist. du noble Chevalier Berinus.*

20.

Un homme amena un hôte à sa maison. Il apporta et lui servit le dîner et sortit pour chercher de l'eau. Quand il entra, il vit que l'hôte avait mangé tout ce qu'il y avait de mangeable. Il dit: »Seigneur, mangez!« »Manger quoi?« demanda l'autre; »il n'y a rien que je puisse manger.« »Quoi?« dit le maître de la maison, »n'y a-t-il rien? N'y a-t-il pas la cuillère, le plat, l'assiette, la table et la chaise



Au deuxième il demanda: »Qu'as-tu a dire?« Celui-ci repondit: »Il a jeté une pierre à l'œil de mon cheval, de sorte que le cheval est devenu borgne. J'exige une indemnité pour l'œil de mon cheval.« Le cadi demanda: »Ton cheval combien vaut-il?« »Dix tūmāns«, dit l'autre. »Alors«, reprit le cadi, »coupe le cheval en deux et vends-lui pour cinq tūmāns la moitié dont l'œil est aveugle. Va-t-en! C'est ainsi la volonté de Dieu.«

Il demanda à l'autre: »Qu'as-tu à dire?« Celui-ci répondit: »Cette homme sauta par dessus le mur et tomba à la tête de mon frère, qui mourut. Maintenant j'exige de lui le prix du sang de mon frère.« Le cadi dit: »Que cette homme aille se coucher de la même manière au pied d'un mur; tu sauteras par dessus le mur et tomberas sur lui.«

A l'autre il demanda: »Et toi, qu'as-tu à dire?« »Seigneur«, dit celui-ci, »ma femme était assise derrière la porte de la maison. Cet homme-là se jeta avec la porte, qui était pourrie, à la tête de ma femme, et l'enfant qu'elle portait dans son sein mourut. A présent j'exige de lui l'indemnité pour le sang de mon enfant.« »Le cadi dit: »Donne lui ta femme pour une nuit, qu'il te fasse un autre enfant.«

En ce moment, l'ânier, qui était témoin de ces jugements, s'enfuit à la hâte. Le cadi lui demanda: »Où vas-tu?« L'ânier répondit: »Je vais trouver des gens qui puissent attester que mon âne, depuis l'âge tendre, n'a pas eu de queue.«

L'homme pauvre fut mis en liberté et fit des bénédictions au cadi.

Ce conte est une variation de celui communiqué par W. A. Clouston dans son livre *Some Persian Tales from various sources* (Glasg. 1892) p. 36 sqq. sous le titre du »Cadi d'Emèse«, dont la première partie, qui n'a pas d'équivalent dans notre version, renferme le motif fameux du »Marchand de Venise« de Shakespeare: Un musulman emprunte cent dinars à un juif, et il est stipulé que celui-ci aura le droit, si le musulman ne peut pas payer la dette au terme fixé, de prendre un sīr de chair de son corps. Par suite d'un série de circonstances malheureuses, le musulman ne peut pas payer sa dette.



pensait par lui-même qu'il vaudrait mieux chercher un asile dans cette maison. Subitement il se jeta dans la maison. La porte de cette maison, étant pourrie, tomba à terre. Mais derrière la porte une femme, qui portait un enfant dans son sein, était couchée. L'homme pauvre tomba avec la porte sur cette femme enceinte, et l'enfant qu'elle portait dans son sein mourut. Le mari de la femme se joignit aux trois autres personnes, et tous les quatre allèrent porter plainte contre l'homme pauvre et le menèrent vers la maison du cadi.

Dans leur route se trouvait un homme avec un âne, dont le fardeau était trop lourd. Cet âne était couché à terre. L'ânier s'adressa à ces cinq personnes en disant: »Venez à mon aide que mon âne se relève.« Un d'eux saisit l'âne aux oreilles, un autre le prit par la tête, les deux autres en dégagèrent le fardeau, et l'homme pauvre saisit la queue de l'âne. A un même moment tous firent un effort pour relever l'âne, et la queue de l'animal fut arrachée. L'ânier ajouta sa plainte à celles des autres, et les plaignants, devenus cinq en nombre, allèrent à la maison du cadi.

L'homme pauvre dit: »O cadi! pour l'amour de Dieu, délivre moi des mains de ces gens-ci, que Dieu te fasse du bien.« Le cadi voyait bien que cette homme était pauvre et voulut le tirer des mains des plaignants. Il demanda au premier: »Qu'as-tu à dire?« Celui-ci répondit: »Je suis un muletier; j'étais monté sur mon mulet; cet homme-là était couché; soudainement il se leva et fit peur à mon mulet, qui me jeta à terre, de sorte que je me cassai le bras. Maintenant je lui demande une indemnité pour mon bras.« Le cadi dit: »Va chercher un mulet. Nous y ferons monter cet homme pauvre, puis tu te coucheras comme lui, et subitement tu te lèveras de sorte que son mulet s'enfuie effrayé et le jette à terre et que lui aussi, comme toi, se casse le bras.« L'autre dit: »A quoi cela me servira-t-il?« Le cadi répondit: »La sentence de Dieu est celle-là. Va-t-en!«



nous achetions du pain à manger, car peu s'en faut que nous ne mourions de faim.« L'homme sortit, mais il avait beau se creuser la tête pour savoir où aller et que faire: ses spéculations n'aboutissaient à rien. Enfin il alla au cimetière et s'endormit derrière un tombeau. A ce moment, un muletier vint à passer, monté sur son mulet. L'homme endormi fit un mouvement, le mulet s'enfuit effrayé, et le muletier tomba à terre et se cassa le bras. Il saisit l'homme pauvre au collet et lui dit: »Allons chez le cadi, car mon mulet a été effrayé en te voyant et m'a jeté à terre, de sorte que je me suis cassé le bras. Il faut que tu me payes une indemnité pour mon bras.« Il mena ainsi l'homme vers la maison du cadi.

A mi-chemin ils rencontrèrent un cheval qui s'était enfui de son maître. Celui-ci criait: »Saisissez mon cheval! ne le laissez pas enfuir!« L'homme pauvre prit une pierre et la lança contre le cheval. Par hazard la pierre frappa le cheval à l'œil, et le cheval devint borgne. Le maître du cheval, à son tour, saisit l'homme pauvre au collet et dit: »Allons chez le cadi, que je puisse obtenir de toi une indemnité pour l'œil de mon cheval!«

Ces deux hommes menaient ainsi l'homme pauvre avec eux. Cependant l'homme pauvre s'aperçut que la muraille d'une certaine maison était basse, et qu'il pouvait fuir par là. Tout d'un coup il fit un bond au haut du mur et s'élança dans la maison. Mais au pied du mur, à l'intérieur de la maison, un homme malade était couché. L'homme pauvre tomba à la tête de ce malade qui en mourut. Le frère de celui-ci, à l'instar des deux autres personnes, prit l'homme pauvre au collet et dit: »Tu a tué mon frère, il faut que tu paies une indemnité.« Tous les trois l'emmenèrent vers la maison du cadi.

Comme ils marchaient ainsi dans la rue, l'homme pauvre observa que la porte d'une maison était entr'ouverte. Il



Facéties et mots subtils 17; *Scherz mit der Warheyt* (Frankf. 1563) 57; S. GERLACH, *Eutrapeliarum* libri tres (Lpz. 1656) I, 587; ABRAHAM a S. CLARA, Judas 2, 110; *Roomsche Uylen-Spiegel* (Amst. 1671), 396. — On peut y ajouter: *Vade Mecum für lustige Leute* II (Berlin 1776) nº 27 et un *conte russe*, qui existe en deux variantes; dans une c'est un chien, dans l'autre un bouc qu'on enterre (*Κρυπτάδια*, Rec. de doc. p. servir à l'étude des trad. pop. t. I, p. 151. — Le motif a été utilisé par LE SAGE (*Gil Blas* livre V, chap. 1, dans l'histoire de Don Raphaël) et par GUEULETTE (*Les Mille et un quart-d'heure*, contes tartares, 21e-22e quart d'heure: Hist. du Chien de Sahed et du Cady de Candahar) qui l'ont emprunté tous les deux, sans doute à la version turque de Lamāi traduite par d'Herbelot. On trouve l'histoire chez SEDAINE (*Poésies et Contes*) et chez E. T. KRISTENSEN (*Jyske Folkeminder* IX, p. 195). Enfin le motif a été utilisé par HOLBERG dans »*Det lykkelige Skibbrud*« acte III, scène 8:

Rosifleng. Nei, hils Jer Frue, lille Barn! og siig: at jeg giør ikke Vers over Hunde.

Henrich. Havde det været en Hund som andre Hunde, saa havde min Frue ikke begiert saadant, men han havde Forstand, som et Menneske, og har testamenteret ti Rixdaler paa sit Yderste til en Poet, som skulde giøre hans Gravskrift.

Rosifleng. Ja det er andet, efterdi Sagen er af den Beskaffenhed, saa vil jeg gierne tiene Fruen; der døer hundrede Mennesker, og aldrig har den Eftertanke.

A comparer un *conte de la Haute-Bretagne*, communiqué par M. P. SÉBILLOT (*Revue des trad. pop.* t. XI, p. 392). Voir aussi WESSELSKI, *Euphorion* t. XV, p. 17.

Quant au rapport entre les versions orientales et occidentales de ce conte, il est à remarquer d'abord, que l'idée de la sépulture en terre sainte est bien occidentale, et l'idée de faire d'un chien le héros de l'histoire est bien peu orientale: le chien, qui est pour les musulmans un animal impur, n'est tenu comme un animal domestique que chez les nomades; mais l'histoire du testament du chien n'appartient pas au milieu des nomades. A cela s'ajoute une autre considération: dans la plus ancienne version européenne que nous connaissons, le fabliau de Rutebeuf, il s'agit d'un âne, tandis que les versions postérieures européennes — sauf quelques rares exceptions — et celles de l'Orient ont un chien. J'y vois encore un argument en faveur de l'origine européenne du conte: c'est dans la traduction turque de Pogge du 16e siècle (KÖHLER, *Kl. Schr.* I, p. 506; voir ci-dessous les notes du conte 24) qu'il faut chercher l'origine des versions orientales.

19.

Il y avait un homme qui n'avait pas d'argent et était très pauvre. Sa femme lui dit: »O homme! lève-toi et sors de la maison, travaille et va trouver de l'argent, afin que

Je souffre, et je pleure continuellement; car quoy que mon envieux soit noyé, il ne laisse pas de me tourmenter.

Et il n'y a rien de plus vray, que ce qui se dit par proverbe: L'eau dort, mais l'ennemi ne dort jamais.

Le Cadhi parut fort scandalisé de cette action, et envoya aussitôt prendre l'accusé par ses Sergens. Il lui fit d'abord de grands reproches, et lui demanda s'il étoit de ces infideles qui adoroient les chiens, puisqu'il avoit fait plus d'honneur au sien, que l'on n'en avoit fait à celuy des sept Dormans, ni à l'asne d'Ozair qui est Esdras. Le maître du chien lui répondit: L'histoire de mon chien seroit trop longue à vous raconter: mais ce que l'on ne vous a pas peut-être dit, c'est qu'il a fait testament, et entr'autres choses dont il a disposé, il vous a fait un legs de deux cens aspres que je vous apporte de sa part. Le Cadhi entendant parler d'argent, se tourna aussi-tôt vers ses Sergens, et leur dit: Voyez comme les gens de bien sont exposez à l'envie, et quels discours on faisoit de cet honnête homme; puis s'adressant au maître du chien, il lui dit: Puisque vous n'avez pas fait de prieres pour l'ame du défunt, je suis d'avis que nous les commencions ensemble. — D'Herbelot ajoute: Ce mot en Turc est équivoque: car il signifie commencer des prieres, et ouvrir un sac d'argent.

En Europe, le motif est connu dès le 13e siècle. Voici d'abord un *fabliau* de Rutebeuf, »C'est li Testament de l'Ane« (Œuvres compl. de Rutebeuf, publ. p. A. Jubinal, nouv. éd., Paris 1874, t. II, p. 78; Montaiglon et Raynaud, Rec. de Fabliaux III, p. 213): le curé fait enterrer son âne au cimetière, monsieur l'évêque en ayant eu connaissance, fait citer le curé et lui fait des remontrances, mais le curé lui dit, que l'âne a légué à monsieur l'évêque 20 livres, après quoi l'évêque prie Dieu de pardonner au défunt ses péchés et de lui accorder son saint paradis. L'histoire du testament de l'âne se retrouve dans le *Emplastrum Cornelianum* de J. Sommer (no 87) d'après la *Mensa philosophica* 4. 28. — Dans les autres versions européennes l'animal dont il est question est ordinairement un chien comme dans les versions orientales, ainsi dans les »*Cent nouvelles nouvelles* «(nouv. 96), dans les *Fables* d'Abstémius (où le prêtre apporte à l'évêque une somme en écus dont l'empreinte représente un roi qui a des armes en main, et l'évêque répond qu'il ne peut résister à tant d'hommes armés), dans les *Facéties* de Pogge (»De sacerdote qui caniculum sepelivit«, Poggii Florent. facet., Lond. 1798, I, p. 45, trad. de Floerke no 36) et dans celles de Frischlin. Chez Hans Sachs (*Fabeln u. Schwänke*, éd. Goetze, III, p. 89) il s'agit d'un porc. Voir encore Malespini 200 novelle II, nov. 59; *Arcadia in Brenta* p. 325; Pauli, *Schimpf und Ernst* (éd. Oesterley, Stuttg. 1866, no 72: Man vergrub ein hund an das geweiht), *Ésope* de Steinhöwel (éd. Oesterley, Stuttg. 1873, p. 349). Oesterley, dans ses notes de l'édition de Pauli, énumère une série d'autres parallèles: Bromyard, *Summa predicantium* 4. 13; Pelbartus, *Pomerium sermon. de sanctis*, quadrages. 2 de vitiis 46; *Aesopus Dorpii* (Argent. 1519) 163; *Conviv. sermon.* I, p. 254; *La fleur de toutes nouvelles*, nouv. 4;



l'enterra au cimetière des musulmans. Les gens allèrent au cadi et racontèrent avec indignation, qu'une personne avait enterré son chien au cimetière des musulmans. Le cadi cita l'homme et lui demanda avec une sévérité extrême: «Pourquoi as-tu fait cette action-là? A l'instant j'ordonnerai qu'on te mette à mort.« L'homme dit: »Seigneur cadi! j'expliquerai la chose, et après mon explication faites ce que vous voulez.« Il poursuivit: »Le chien avait été bien des années dans ma maison et m'avait servi nuit et jour, et il recevait chaque mois ses gages de moi. Ainsi je lui donnais chaque mois cinq män de pain, un män d'huile, cinquante œufs et quatre män de viande. En mourant il fit son testament de cette façon-ci: 'Donne mes gages au seigneur cadi'.« Le juge saisit vite son mouchoir et se mit à pleurer en disant: »Dieu lui pardonne. ... Qu'a-t-il décidé de plus dans son testament?«

Ce badinage se retrouve dans le *Riyāż-el-ḥikāyāt* (chap. 15, nº 16). Il est raconté aussi par d'Herbelot (*Bibl. orient.*, article »Cadhi«) d'après *Lamāī*, poète turc mort en 1551 de notre ère: Un certain homme avoit un excellent chien qui chassoit le jour, et faisoit bonne garde la nuit, il ne quittoit jamais son maître, aussi en étoit-il fort aimé et preferé à quoy que ce fût, et il merita qu'un Poëte fist les vers suivants à son occasion.

Ne vous étonnez pas si on fait souvent plus de conte d'un chien que d'un homme, qui est un animal ordinairement beaucoup plus avide.
Le chien de tous les biens de ce monde, ne prétend qu'un seul os.
Et tout ce qui est dans le monde n'est pas capable de remplir les yeux d'un seul homme, c'est-à-dire, de le contenter.
Donnez des coups à un chien, il ne vous quittera pas pour cela: cessez de faire du bien à un homme, il vous abandonnera aussi-tôt.

Ce chien venant à mourir, son maître en fut inconsolable: néanmoins pour soulager un peu sa douleur, il l'enterra fort proprement dans son jardin, et convia le soir ses amis à un banquet, pendant lequel il les entretient fort des loüanges de cet animal, et ainsi finirent les obséques. Le lendemain de ce festin, quelques gens mal intentionnez allerent faire leur rapport au Cadhi de tout ce qui s'étoit passé le soir, et ajoûterent à la verité du fait un détail de toutes les ceremonies funebres des Turcs qu'ils disoient avoir été pratiquées dans l'enterrement du chien. Un Poëte dit à ce propos:



Le marchand dut forcément dépenser beaucoup d'argent à faire porter la neige des maisons du cadi au dehors de la ville.

Cependant l'été arriva. Alors le cadi cita de nouveau le marchand et lui demanda: »La neige que l'hiver passé tu as achetée de moi et emportée, combien de *χarvār*[1] y en avait-il?« L'autre dit: »Seigneur, je crois qu'il y en avait cinquante mille χarvārs.« »Et quel est aujourd'hui au bazar le prix d'un χarvār de neige?« demanda le cadi. Le marchand dit: »Le χarvār vaut dix tūmāns.« — »Alors j'ai été volé«, reprit le cadi; »tu m'as trompé. Est-il possible que tu aies pu emporter cinquante mille χarvārs de neige pour cent tūmāns? Tes cent tūmāns étaient la valeur de dix χarvārs de neige. Paie-moi à l'instant ce qui manque dans le prix de la neige ou rends-moi la neige.«

Le malheureux marchand donna au cadi tout ce qu'il possédait d'argent, et pourtant le cadi fut son créditeur. Le marchand dit: »Maintenant je comprends que j'ai trouvé le pire et le plus injuste des hommes.«

C'est un trait bien connu de beaucoup de contes bleus orientaux et occidentaux, qu'un homme fait un vœu solennel pour le cas où Dieu (ou une divinité quelconque) lui donnera un enfant.

Le motif de ce conte a été utilisé par SAMUEL S. COX. Dans la première édition de A. WERNER et A. BRAHDE, *Lærebog i Engelsk*, on trouvera une histoire: The worst Man and the stupidest Man in the World, adapted from Sam. S. Cox. Je n'ai pu savoir à quel ouvrage de cet auteur Werner a emprunté l'histoire, qui remonte évidemment à une source orientale. La première partie de cette histoire est une variation de notre conte, mais le trait principal qui fait voir la méchanceté du juge (il exige de celui qui a acheté la neige pendant l'hiver le prix qu'a cette marchandise en été) manque, ce qui diminue considérablement l'effet de l'histoire.

18.

Un homme avait un chien qui, pendant bien des années, faisait la garde dans sa maison. Le chien veillit et mourut. L'homme emporta le cadavre du chien dans une bière et

[1] Un χarvār (charge d'âne) équivaut à 294 kilos environ.



»J'ai demandé quelque chose à Dieu, et Dieu me l'a accordé; maintenant j'ai fait vœu de vous donner ces cent tūmāns.« Les chef des bourreaux dit: »Pourquoi faut-il que tu me les donnes à moi?« L'autre dit: »Parce que mon vœu était de donner cent tūmāns au pire des hommes, et je m'imagine que, comme toujours vous tuez des hommes, en coupez les oreilles, les mains et les pieds et donnez la bastonnade aux gens, vous devez être le pire des hommes.« Le chef des bourreaux dit: »Tu t'es trompé. Si nous tuons des hommes, nous le faisons d'après l'ordre du gouverneur; porte ton argent à lui et le lui donne; car nous ne tuons pas des hommes selon notre propre désir.«

Le marchand emporta ses cent tūmāns et alla chez le gouverneur de la ville et lui tint le même discours qu'au chef des bourreaux. Le gouverneur dit: »Tu t'es trompé. Si je fais tuer des gens, je le fais selon une sentence rendue par le cadi; quand le juge rend la sentence, qu'il faut mettre à mort une personne, nous obéissons. Porte l'argent au cadi.« Le marchand alla chez le cadi et répéta son histoire devant lui. Le cadi, après l'avoir entendu, dit: »De cette façon que tu as fait vœu, ton vœu n'est pas juste selon la loi sainte.« Le marchand demanda: »Que ferai-je?« Le cadi répondit: »Comme maintenant c'est l'hiver, tu voit qu'il est tombé de la neige, et que mes maisons sont pleines de neige. Achète de moi pour ces cent tūmāns cette neige qui se trouve dans mes maisons.« Le marchand dit: »J'achète pour ces cent tūmāns la neige qui se trouve dans tes maisons.« Le cadi prit l'argent, et le marchand s'en alla.

Le lendemain, le domestique du cadi vint trouver le marchand et lui dit: »Le cadi vous cite devant lui.« Le marchand y alla. Le cadi dit: »Pourquoi n'emportes-tu pas cette neige que tu a achetée de moi? Dans ma maison il n'y a pas de place pour ta neige.« Le pauvre marchand dit: »Où faut-il que je la porte?« »Je ne sais pas«, répondit le cadi.



fant de putain vous a dit cela?« — Dans l'édition de Beyrout, où cette anecdote porte également le nº 1, la réponse de J̌uha est donnée dans une forme moins grossière. A comparer R. BASSET, Rev. des trad. pop. XVI, p. 459.

Voici le nº 37 de l'édition de Beyrout: Il y avait un homme qui portait vingt œufs dans sa manche. Il dit: »Voyons, J̌uha, si tu peux me dire ce que j'ai dans ma manche, je t'en donnerai dix, avec lesquels tu peut te faire une crêpe.« Puis J̌uha dit: »Mais explique m'en les qualités.« L'autre dit: »C'est blanc au dehors et jaune au dedans.« Ayant réfléchi quelque temps, J̌uha dit: »Je crois que c'est un navet rond farci avec de la carotte.« — Cette dernière anecdote est le nº 48 des facéties du Khodja *Naṣr-ed-dīn* d'après l'édition de MEHEMED TEWFIK (Die Schwänke des Nassr-ed-din und Buadem von Mehemed Tewfik, übers. v. E. Müllendorff, Reclam's Universal-Bibl. nº 2735); Wesselski nº 15. A comparer R. BASSET, Rev. des trad. pop. XVII, p. 483, et les notes de Wesselski I, p. 209. TANG KRISTENSEN, *Molbo- og Aggerbohistorier* II, nº 541.

16.

Un homme raconta dans une assemblée: »Dans mon pays le climat est tellement froid, qu'à cheval nous franchissons à sec les fleuves gelés.« Un autre des assistants, qui pensait que c'était un mensonge, dit: »Une fois, dans ma ville, la température fut tellement froide, qu'un chat, qui sautait d'un côté d'une rue à l'autre, gela à mi-chemin et resta pendant ainsi presqu'un mois, jusqu'à ce que la température s'adoucit. Alors le chat dégela, tomba à terre et s'enfuit.«

17.

Un marchand, qui était très riche, n'avait pas d'enfants. Il avait beau donner de l'argent aux hommes de bien et aux pauvres, Dieu ne lui donnait pas d'enfants. Enfin il dit: »O Dieu! si tu me donnes un fils, je fais vœu de donner cent tūmāns au pire et au plus injuste des hommes.« Dieu lui donna un fils. Le marchand pris cent tūmāns et, en pensant dans son cœur, que les pires des hommes devaient être les bourreaux, il alla au chef des bourreaux et lui dit:

où elle a la forme suivante: On raconte qu'un cadi voulant plaisanter avec un homme d'esprit lui dit: »J'ai une question à te poser, mais il faut que tu y répondes correctement.« L'autre dit: »Je répondrai ce que je sais, et quant à ce que je ne sais pas, je profiterai du savoir de Monsieur le cadi.« Le cadi dit: »Un chien saute d'un toit à un autre; il lâche un vent. A qui des deux propriétaires ce vent appartient-il?« L'autre dit: »A celui dont le toit est le plus proche.« Le cadi reprit: »Mais si la distance à l'un et à l'autre est égale, comment alors?« L'autre repondit: »Alors la moitié en appartient à l'un, la moitié à l'autre.« »Mais«, continua le cadi, »si les deux propriétaires sont morts?« L'autre dit: »En ce cas, le vent, étant une chose dont le possesseur est inconnu, appartient à celui qui exerce la jurisdiction, c'est-à-dire qu'il appartient à Monsieur le cadi.« Le cadi, confus, se repentit de sa plaisanterie. — L'anecdote figure, à peu près dans les mêmes termes, dans le *Riyāż-el-ḥikāyāt*, chap. 15, nº 22. — A comparer Wesselski, Der Hodscha Nasreddin nº 107.

15.

Un homme portait dans le pan de sa robe sept œufs. Dans la rue il rencontra un homme et lui dit: »Si tu sais dire ce qu'il y a dans le pan de ma robe, je te donnerai ces œufs, et si tu sais dire combien il y en a, je te donnerai tous les sept.« L'autre réflechit quelque temps, puis il dit: »Je ne comprends pas, donnez-moi une autre indication, afin que je comprenne.« L'homme dit: »C'est quelque chose de blanc au milieu duquel il y a quelque chose de jaune.« »Maintenant je comprends ce que c'est«, dit l'autre, »c'est un radis (blanc) au milieu duquel on a fait un trou, puis on y a fourré une carotte.«

Un homme raconta cette historiette dans une assemblée. Quand il avait fini, un des assistants demanda: »Enfin, qu'est-ce qu'il y avait dans le pan de la robe de cet homme?«

Cette historiette est une combinaison de deux anecdotes qui se trouvent dans le *Qiṣṣatu-J̌uha.* Voici d'abord le nº 1 de cette collection arabe d'après l'éd. de Boulaq; Wesselski, Der Hodsha Nasreddin II, Nr. 340: J̌uha passa devant quelques gens, ayant dans sa manche des pêches. Il leur dit: »Celui d'entre vous qui puisse me dire ce qu'il y a dans ma manche, à lui je donnerai la pêche la plus grande.« Puis ils dirent: »Tu y a des pêches.« Il s'écria: »Quel en-



13.

Une fois le roi voulut requérir des troupes de Kachan. Il ordonna d'envoyer une troupe de Kachan à Téhéran. Lorsque cette troupe avec un canon s'était avancé d'une station, quelques-uns des soldats retournèrent à Kachan et se rendirent chez le gouverneur, à qui ils parlèrent ainsi: »Dix voleurs nous ont attaqué pour nous dépouiller. Donnez nous une escorte qui puisse délivrer la troupe.«

Cette anecdote est une variation de celle donnée par MALCOLM dans ses *Sketches of Persia* (London 1861, p. 146—47): When Nadir Shah retourned from India he published a proclamation, permitting the followers of his army to return to their homes. It is narrated that thirty thousand of those who belonged to Cashan and Isfahan applied to this monarch for a guard of a hundred musketeers to escort them safe to their wives and children. »Cowards!« exclaimed he, in a fury; »Would I were a robber again for the sake of waylaying and plundering you all. Is not my success a miracle«, said he to those around him, »with such a set of dastards in my camp!« — BROWNE (*A Year amongst the Persians*, London 1893, p. 173—74) raconte la même histoire de la manière suivante: It is currently asserted that there formerly existed a Káshán regiment, but that, in consideration of the cowardice of its men, and their obvious inefficiency, it was disbanded, and those composing it were hold to return to their homes. On the following day a deputation of the men waited on the Sháh, asserting that they were afraid of being attacked on the road, and begging for an escort. »We are a hundred poor fellows all alone«, they said; »send some horsemen with us to protect us!«

La même histoire est racontée avec des variations diverses chez les *peuples balcaniques* et en *Slavonie*, voir Mélusine t. X, p. 14 et p. 47.

14.

Question sans réponse.

Une personne demanda à un homme: »Si un chien s'élance d'un saut du haut du mur de la maison d'un tel au mur de la maison d'un autre à l'autre côté de la rue, et qu'à mi-chemin il lâche un vent, à qui des deux voisins appartient ce vent?«

Cette satire contre les questions subtiles des jurisconsultes se trouve dans les *Laṭāïf u ẓarāïf* (éd. de Téhéran 1295 a. H. p. 22—23),



Enfin un jour un Turc distingué arriva à leur boutique et voulut acheter d'eux quelque étoffe. Il désigna de la main une étoffe et demanda: »*Bu niče?*«, c'est-à-dire »combien coûte cela?« Le marchand de Kachan répondit: »*Puχ jeme!*« Le Turc se mit en colère, tira son épée et voulut le tuer. Son ami se leva et saisit la main du Turc en répétant toujours: »*Gel otur! gel otur!*« Le Turc fut apaisé.

Jusqu'aujourd'hui le proverbe est resté dans toute la Perse que si »Viens et prends place« n'avait été, le Turc aurait tué »Mange des ordures.«

Tabriz est la capitale de la province Azerbeïdjan, qui a une grande population turque. — Les Turcs ont la réputation d'avoir la tête près du bonnet. Les Kachaniens d'autre part sont peureux, comme on le verra de l'anecdote suivante.

Notre historiette rappelle un conte assez répandu en Europe. C'est la 22e nouvelle des *Contes ou nouvelles récréations et joyeux devis* de *Bonaventure des Periers* (éd. Paul Jacob, bibliophile, Paris 1843, p. 106). Trois frères de maison s'étaient amusés à Paris au lieu d'étudier le latin. Enfin ils apprirent chacun un mot latin, l'aîné apprit la formule: *nos tres clerici*, le second sut dire: *pro bursa et pecunia*, et le cadet: *dignum et justum est.* Puis ils quittèrent Paris pour retourner à leur père, et il fut convenu entre eux qu'en présence d'étrangers ils ne parleraient que le latin. Ils passèrent par un bois, où se trouvait le cadavre d'un homme assassiné et dévalisé. Le prévôt des maréchaux les trouva auprès du cadavre et leur demanda: »Qui a tué cet homme?« L'aîné répondit: »Nos tres clerici.« »Et pourquoi l'avez-vous fait?« dit le prévôt. »Pro bursa et pecunia«, répondit le second. »Eh bien«, reprit le prévôt, »vous en serez pendus.« »Dignum et justum est«, fit le cadet. Cependant, en voyant que l'affaire tournait mal, ils commencèrent à parler le latin de leur mère et à dire qui ils étaient, et enfin le prévôt les laissa aller.

Dans une version hongroise, où il s'agit de trois frères qui partent de leur maison paternelle du pays des Slaves pour la Hongrie afin d'apprendre le hongrois, le diable s'y mêle, et l'histoire prend une fin plus tragique (G. Stier, *Ungarische Sagen und Märchen*, Berlin 1850, p. 25 sqq.). Une variation de cette histoire se trouve chez les frères Grimm (*Kinder- und Hausmärchen* no 120), mais dans cette version le trait qui nous intéresse ici, la langue étrangère mal apprise, est disparu. Une série de variations *finnoises* ont été énumérées par Anti Aarne (F. F. Communications no 5, Hamina 1911, p. 148).



les couleurs sont étalées dans la boutique, et le vendeur de confiseries est assis là qui garde [la boutique]. Le paysan s'imagina que le confiseur était aveugle. Il s'approcha et étendit deux doigts vers les yeux du confiseur en disant: »Hou!« Le confiseur demanda: »Pourquoi fais-tu comme ça?« L'autre dit: »Je croyais que tu étais aveugle et ne voyais pas.« Le confiseur dit: »Je ne suis pas aveugle; je vois.« »Alors«, dit le paysan, »si tu peux voir, pourquoi ne manges-tu pas de tes sucreries?«

11.

Un Kurde vint dans la boutique d'un cuisinier. On lui apporta toutes sortes de mets. Il mangea et sortit. Le cuisinier dit: »Paie le repas.« Il dit: »Tu dis vrai.« »Très bien«, reprit le cuisinier, »je dis vrai; paie alors.« L'autre dit: »Tu dis vrai.« Le cuisinier demanda: »Es-tu fou?« »Tu dis vrai«, répondit l'autre. Bref, à quiconque adressait la parole à ce paysan, celui-ci répondit: »Tu dis vrai.« Enfin quelqu'un dit: »Peut-être qu'il a pas d'argent.« »Cet homme dit vrai«, dit le Kurde.

12.

Les habitants de Kachan envoyèrent deux Kachaniens à Tabriz afin qu'ils apprissent la langue des Turcs et puis retournassent à Kachan; alors, si une fois un Turc venait à cette ville, ils pourraient servir d'interprètes. Ces deux personnes allèrent à Tabriz et y restèrent deux ans, et chacun d'eux apprit un mot [turc]: l'un apprit à dire »*gel otur*«, cet-à-dire »viens et prends place!«, et l'autre à dire »*puχ jeme*«, c'est-à-dire »mange des ordures!«[1] Après une absence de deux ans ils retournèrent à Kachan et allèrent s'asseoir dans leur boutique et s'occuper de leur commerce.

[1] L'expression turque n'est pas correctement rendue; *puχ jeme* signifie: »ne mange pas des ordures«.« La forme correcte serait *puχ je.*



emporta ses habits. Le paysan avait beau crier, personne n'était là pour répondre à ses cris. Avec beaucoup de peine il réussit à sortir du puits, et vit que ses habits n'y étaient pas, et cet homme-là n'y était pas non plus et n'avait laissé que son bâton. Le paysan saisit le bâton, et n'ayant pas d'habits [pour couvrir sa nudité], il s'en alla vers le bazar, et quand il apercevait des gens, il les attaquait avec son bâton en criant: »Ne m'approchez pas, ou je frappe!« Enfin quelqu'un lui demanda: »Pourquoi agis-tu ainsi? es-tu devenu fou?« Le paysan répondit: »Non, je ne suis pas devenu fou, mais je crains que vous ne finissiez par me voler moi-même!«

Ce conte se trouve, avec des variations insignifiantes, dans le livre *Laṭāif u ẓarāif* (p. 34—35 de l'édition de Téhéran 1295 a. H.), dans le *Riyāż-el-ḥikāyāt* (chap. 20, n° 37), et dans les *Mélanges de littérature orientale* de Cardonne (Paris 1770, t. II, p. 58 sqq.), qui l'a tiré d'une collection nommée *Maǰmūʿ-i-ḥikāyāt*. Dans cette dernière version la conclusion badine manque; le pauvre paysan, ayant perdu sa chèvre, son âne et ses habits, »regagna avec bien de la peine un l'eu où l'on voulut couvrir sa nudité.« Un conte de la Haute-Bretagne, communiqué par M. P. Sébillot dans la Revue des trad. pop. t. XI, p. 445, est en parfait accord avec la version de Cardonne, qui en est peut-être la source. L'aventure du paysan avec le troisième larron se trouve d'ailleurs parmi les fables qui portent le nom d'*Ésope*. Voici la 101e fable d'Ésope d'après la traduction de Bellegarde (Copenhague 1784): Un enfant pleurait auprès d'un puits et donnait des marques d'une grande douleur. Un avare, qui passait par là, s'approcha de lui et lui demanda le sujet de ses larmes et pourquoi il s'affligeait de la sorte. »Que je suis malheureux«, répondit cet enfant en pleurant toujours de plus en plus. »J'avais une cruche d'or qui vient maintenant de tomber dans le puits, parce que la corde s'est rompue. L'avare, aveuglé par sa convoitise, ne s'avisa point de demander à l'enfant d'où il avait apporté cette cruche d'or, ni comment elle lu était tombée entre les mains. Sans balancer davantage, il quitta ses habits et descendit dans le puits, où il ne trouva point la cruche d'or dont l'enfant lui avait parlé; mais il fut bien plus surpris, lorsqu'étant sorti du puits il ne trouva point ses habits que l'enfant avait emportés et qu'il avait cachés dans la forêt voisine, où il s'était sauvé.

10.

Un paysan se rendit à la ville. En passant par le bazar il arriva à la boutique d'un confiseur. Des sucreries de toutes



Le premier voleur s'approcha. Avec précaution il détacha la clochette du cou de la chèvre et la noua à la queue de l'âne, après quoi il saisit la chèvre et s'enfuit par une autre rue. Mais le paysan, en entendant le son de la clochette, était assuré que la chèvre le suivait, et ne regardait pas derrière lui. Le deuxième voleur s'avança et dit: »O homme! es-tu devenu fou? On attache une clochette au cou d'un âne, pourquoi l'as-tu attachée à la queue de l'âne?« Quand le paysan regarda derrière lui, il vit qu'on avait volé la chèvre. Il dit: »J'avais attaché la clochette au cou de ma chèvre, mais on m'a volé la chèvre.« Le voleur dit: »Tu dis la vérité. Moi, j'ai vu qu'une personne emportait ta chèvre par cette rue-là. Si tu cours vite, tu peux encore l'atteindre et reprendre ta chèvre.« Le paysan dit: »Alors, ô homme, pour l'amour de Dieu, garde-moi cet âne, tandis que je vais retrouver ma chèvre.« Le voleur y consentit et saisit l'âne. L'homme courut par la rue qu'on lui avait désignée. Le voleur emporta l'âne par une autre rue. Le paysan eut beau courir par ci par là, il ne trouva pas sa chèvre, et en revenant, il vit que l'âne avait disparu. Tout troublé il erra dans la rue, jusqu'à ce qu'il vint au troisième larron qui était assis au bord d'un puits et pleurait. Le paysan demanda: »O homme, pourquoi pleures-tu?« L'autre dit: »J'avais une boîte remplis de bijoux qui valait dix mille tūmāns; elle est tombée dans ce puits.« Le paysan en fut très joyeux et se dit à lui-même: »En comparaison de cette homme-là je suis très heureux, car l'âne et la chèvre que j'avais ne valaient que cinq tūmāns, mais cette homme-là a perdu dix mille tūmāns.« Le voleur dit: »Si tu veux descendre dans le puits et en tirer ma boîte, je te donnerai cinquante tūmāns.« Le paysan accepta, ôta ses habits et les confia à la garde du voleur, et il descendit dans le puits. Quand il fut arrivé au fond du puits, tant qu'il cherchait, il ne trouvait que des cailloux et de la terre. Le voleur



»Je ne l'achète pas, il est trop cher.« Le maître du perroquet, voyant qu'il y avait là une dinde, demanda: »A quel prix vendes-tu cette dinde?« Le marchand d'oiseaux dit: »Cent tūmāns.« »Pourquoi cent tūmāns?« demanda l'homme. Le marchand d'oiseaux répondit: »Si ton oiseau parle toujours, le mien pense toujours.«

Une variation de ce motif se trouve dans un conte anglais du 16e siècle: Un Français achète un choucas qui parle, dit le vendeur, le français, l'italien, l'espagnol, le hollandais et le latin. Mais le choucas ne produisant jamais d'autres mots que »kaw, kaw«, le Français se console en se disant: »Si mon choucas ne parle pas, j'ai lieu de croire qu'il pense d'autant plus.« (Taylor's Wit and Mirth no 8, Hazlitt, Shakespeare Jest-Books III). — Le motif a été utilisé d'une façon spirituelle dans une fable de LA MOTTE HOUDART (*Fables nouvelles*, Paris 1719, livre I, fable 3): Un homme qui a perdu sa femme et en regrette le caquet, veut acheter une perroquet pour se distraire par son babil. Il va dans la boutique du marchand d'oiseaux et y voit une quantité de perroquets qui savent dire toutes sortes de mots absurdes. Un des perroquets est tout silencieux. L'homme lui demanda pourquoi il ne dit pas mot. Le perroquet répond: »Je pense tout de même.« L'homme, ravi de cette réponse, achète ce perroquet et le porte chez lui, mais s'apercevant enfin que l'oiseau ne sait pas dire autre chose que cette seule phrase: »Je pense tout de même«, il se fache:

Que maudite soit la pécore,
Dit le maître; tu n'es qu'un sot;
et moy cent fois plus sot encore,
de t'avoir jugé sur un mot.

— A comparer: Revue des Trad. pop. V, p. 568 et *Löyer*, Odense 1781, p. 94 sqq.

9.

Un paysan allait à la ville, monté sur un âne. Il menait par une corde, dont il tenait le bout à la main, une chèvre, qui portait une clochette au cou, et ainsi il poursuivait son chemin. Tant qu'il entendit le son de la clochette, il se sentait tranquille, étant assuré que la chèvre était derrière lui.

Il y avait trois voleurs. Lorsqu'ils aperçurent ce paysan, un d'entre eux dit: »Je vais lui voler sa chèvre.« L'autre dit: »Moi, je vais lui voler encore son âne.« Le troisième voleur dit: »Moi, je lui déroberai les habits qu'il porte.«

des perroquets. Un jour que le maître était allé chez lui, et le perroquet était dans la boutique, qu'il gardait, un chat sauta subitement dans la boutique en poursuivant une souris. Le perroquet eut peur, vola çà et là dans la boutique et renversa quelques flacons d'huile de rose. Son maître retourna et s'assit tranquillement dans la boutique. Il vit que la boutique était pleine de l'huile et toute graisseuse, et il frappa le perroquet à la tête de sorte qu'il devint chauve par suite du coup. Pendant quelques jours, il ne prononça un seul mot, et l'épicier poussait des soupirs de regret, se tirait la barbe et dit: »Hélas! le soleil de mon bonheur s'est caché derrière un nuage. Que ma main fût brisée au moment où je frappai à la tête cet animal à la parole douce!« Il donna des présents à tous les derviches, afin que l'oiseau retrouvât la parole. Après trois jours et trois nuits passés en chagrin et en plaintes, il était assis dans la boutique tout désespéré. Il montra à l'oiseau cent choses merveilleuses, afin qu'il recommençât à parler. Un homme habillé du froc des derviches passa tout à coup, la tête chauve comme une tasse ou une coupe. Le perroquet retrouva alors la parole et lui cria: »O homme! Comment, ô homme chauve, es-tu devenu chauve? est-ce que tu as renversé des flacons d'huile?« Les gens se mirent à rire de cette analogie qu'avait imaginé le perroquet entre lui-même et l'homme en froc.

CLOUSTON, dans son livre *Flowers from a Persian Garden* (p. 115—16 note) cite plusieurs versions occidentales de cet anecdote. Il y a d'abord l'histoire du perroquet du comte Fiesco, racontée par »les anciens nouvellistes italiens«, puis un conte anglais qui se trouve dans les *Fairy Tales from the North Country* du docteur FRYER[1], et enfin un conte de »nigger« reproduit par un journal américain. Une version danoise a été donnée par E. TANG KRISTENSEN (*Danske Skjæmtesagn* I, nº 299). En allemand j'ai trouvé l'histoire dans une collection d'anecdotes du 17ᵉ siècle: *Wie der Wirth also auch die Gäste*, nº 283.

8.

Une personne avait un perroquet. Il le porta à la boutique d'un marchand d'oiseaux pour le vendre. Le marchand d'oiseaux demanda: »Quel est le prix de ce perroquet?« L'autre dit: »Cent tūmāns.« Le marchand d'oiseaux demanda: »Pourquoi un oiseau tellement petit coûte-t-il cent tūmāns?« Le maître du perroquet répondit: »Parce que mon oiseau est habile et sait parler.« Le marchand d'oiseaux dit:

[1] Le conte a été donné aussi dans W. HENDERSON, *Notes on the Folk Lore of the Northern Counties of England*, Appendix by S. BARING-GOULD, p. 331.



répondit: »Ce que je fais? Eh bien, j'ai mangé et bu, et après cela je fais une promenade.« Version kaïrote du même conte: A. H. Sayge, Folk-Lore (Quarterly Review) vol. XVII, p. 193.

Le Sayyid avait entendu ce conte d'un natif d'Ispahan, dans quelle ville il y a beaucoup de Kurdes.

7.

Un épicier avait un perroquet, et quand l'épicier s'en allait à la maison, ce perroquet faisait la garde dans la boutique. Un jour l'épicier s'en alla, et le perroquet, comme toujours, fit la garde dans la boutique. Tout à coup un chat sauta là-dedans; le perroquet eut peur et vola deçà et delà. Une quantité de flacons qui contenaient de l'huile, tombèrent à terre et se cassèrent. Quand l'épicier vint et vit les flacons cassés, il se mit en colère, et d'un bâton il frappa le perroquet à la tête. La tête du perroquet en reçut une blessure, par suite de quoi elle devint chauve. Dès ce moment, le perroquet ne proférait plus un mot. Tant que son maître le caressait et lui parlait, il ne donnait aucune réponse, et le maître regrettait beaucoup, qu'il avait fait du mal à cet oiseau à la langue douce, de sorte qu'il ne parlait plus.

Un jour un derviche, dont la tête nue[1] était chauve, passa devant la porte de la boutique de cette épicier pour demander l'aumone. Tout d'un coup le perroquet dit: »O homme, as-tu aussi cassé des flacons d'huile, que tu es devenu chauve comme moi?« Tous rirent, et l'épicier fut très content de ce que le perroquet avait recommencé à parler.

Cette histoire est tirée du premier livre du *Maṯnavī* de *J̌alāl-ed-dīn Rūmī* (Éd. Bombay 1310 a. H. I, p. 7—8). C'est une parabole à l'adresse des gens d'un esprit borné qui mesurent Dieu de leur propre mesure:

Il y avait un épicier, qui possédait un perroquet, un perroquet au chant harmonieux et au parler frais. Ce perroquet se tenait dans la boutique, qu'il gardait, et proférait des paroles pleines d'esprit à tous les marchands. Il parlait le langage des hommes et savait le chant

[1] Les Persans tiennent toujours la tête couverte du *kulah*; les derviches seuls vont tête nue.



devant l'âne sur lequel le Kurde était assis; et beaucoup des gens se rassemblèrent autour de lui en battant des mains et en riant, et ainsi on le menait à travers les bazars. Un autre Kurde, compatriote du premier, arriva en ce moment. Très étonné il se demanda pourquoi l'on traitait son camarade de cette façon déshonorante. Il s'approcha de son camarade et dit: »Mon frère, qu'as-tu fait pour être traité d'une telle manière?« Le premier Kurde répondit: »Tais-toi, rien ne peut être mieux que cela; car j'ai mangé du bon pilau gratuitement, et j'en porte dans le pan de ma robe pour mon fils, et en outre je monte gratuitement cet âne, j'entends encore gratuitement la musique en me promenant. Qu'est-ce qui est mieux que cela?« L'autre dit: »Ceci au moins est mauvais, que l'on t'a placé à l'inverse sur l'âne.« Le premier Kurde répondit: »Cela ne fait rien. Ces gens-là ne veulent pas que je voie les musiciens et les danseurs qui sont au devant, mais chaque fois que l'envie me prend, je regarde sous mon bras et vois [tout ce que je veux]. Ce n'ai rien.«

Ce conte se retrouve sous une forme plus sommaire dans le *Qiṣṣatu-J̌uha.*[1] Les facéties de J̌uha, répandues sur tout le monde arabe et connues aussi chez les Berbères, ont été savamment étudiées par M. RENÉ BASSET dans son introduction aux *Fourberies de Si Djeh'a, contes kabyles*, trad. p. A. MOULIÉRAS (Paris 1892). M. Basset a démontré que la rédaction arabe des contes de J̌uha a été traduite du turc, et que le livre turc des facéties de Naṣr-ed-dīn est à son tour une traduction d'un ancien recueil arabe, dont le héros est ce même J̌uha, et qui a été mentionné déjà à la fin du quatrième siècle de l'hégire par Muḥammad ibn Isḥāq el-Warrāq, auteur du *Kitāb-el-Fihrist.* L'anecdote du *Qıṣṣatu-J̌uha* qui nous intéresse ici est le nº 117 de l'édition de Beyrout: »Il (J̌uha) entra chez un traiteur et mangea de tous les plats, puis il voulait s'en aller. Le traiteur lui dit: »Paie-moi!« Il répondit: »Je n'ai pas d'argent.« Le traiteur l'accusa devant l'émir, et celui-ci ordonna de placer J̌uha à l'inverse sur un âne et de le mener à travers la ville. Tandis qu'il était transporté dans ce cortège, un de ses amis le vit, et on dit: »Que fait-tu là, J̌uha?« Il

[1] Voir Introduction p. 8. A comparer A. WESSELSKI, Der Hodscha Nasreddin (Weimar 1911) 2 voll.



J'ai lu quelque part, je ne sais plus où, une anecdote européenne qui contenait le même motif: à un restaurant, un consommateur appelle le garçon et lui dit d'un ton irrité, qu'il vient de trouver, dans la soupe, un morceau d'un peigne en corne. Le garçon lui demande ironiquement, s'il avait espéré trouver un peigne en écaille neuf dans un potage à quatre sous.

6.

Un Kurde alla au bazar et arriva devant la boutique d'un cuisinier. Il vit que des pilaus, des ragoûts, des poules, des poissons et d'autres mets appétissants y étaient étalés. Comme le Kurde avait bien faim, l'odeur des mets lui était très agréable. Il se tenait debout à la porte de la boutique en regardant [les vivres]. Le maître-cuisinier dit: »Monsieur, entrez, s'il vous plaît.« Le Kurde s'imaginait qu'il était considéré comme un hôte, il entra et s'assit. On lui apporta des mets, et le Kurde mangea son soûl, et, tout en mangeant, il fourrait du pilau dans le pan de sa robe pour le porter à son fils. Le repas fini, il s'en allait, comme le maître-cuisinier lui dit: »Paie-moi! Je t'ai apporté des mets pour un tūmān [1] à peu près.« L'autre dit: »Je n'ai pas d'argent. J'ai cru que j'étais votre hôte.« On lui dit: »C'est ici la boutique d'un vendeur de pilau; personne n'est ici un hôte; il faut que tu paies.« Le Kurde dit: »Mais je n'ai pas d'argent.« Le maître-cuisinier comprit qu'il disait la vérité, et qu'il ne pouvait tirer de l'argent de lui, parce qu'il n'en avait pas, et il dit: »Maintenant je te traiterai d'une telle façon qu'une autre fois tu n'ailles pas manger du pilau gratuitement.« Il donna des ordres à ses garçons qui allèrent chercher un âne, puis il fit placer le Kurde sur l'âne sans selle et la tête tournée vers la queue de l'animal. On amena en outre deux ou trois musiciens qui marchèrent en faisant la musique [2]

[1] Environ cinq francs.

[2] موسقه ou موسقى (tiré du grec: μουσική) est l'ancienne musique orientale, tandis que la musique européenne est désignée par le mot موزيك, emprunté au français.



va en haut du toit de sa maison et crie: »Feu! ma maison a pris feu! Venez à mon aide!« Tous les hommes accourent, et lorsqu'ils se sont rassemblés, il dit: »Ô hommes! votre propriété n'est pas brûlée, ce sont mes marchandises à moi qui sont brûlées. Venez demain prendre chez moi toutes vos marchandises.« Puis il s'en va et dort tranquillement. Il y a maintenant 500 ans que cette famille porte le nom *Ātäšī*.

Légende étiologique pour expliquer le nom d'une famille notable de Chiraz (*Ātäšī* dérivé d'*ātäš*, »feu«).

4.

Une vieille femme avait une poule. Une nuit un chacal prit la poule entre ses dents et s'enfuit. La vieille se mit à crier: »Le chacal m'a volé une poule qui pèse un *män*[1].« Un renard s'approcha du chacal, qui lui dit: »Ô renard! as-tu entendu, comment cette vieille femme ment? sa poule n'a pas dix *sīr*[2] de chair, et elle dit: »ma poule a un *män* de chair.«« Le renard dit: »Confie-moi la poule, que je la pèse pour voir si peut-être la vieille a raison.« Le chacal lui donna la poule. Le renard la prit entre ses dents et s'enfuit en disant: »Je l'accepte comme ayant le poids d'un *män*.«

5.

Un homme alla dans un café et commanda du café. Quand on lui apporta la tasse de café et qu'il saisit la cuillère qui était dans la tasse de café, il vit que c'était la queue d'une souris, qui ressemblait au manche d'une cuillère, et il tira une souris de la tasse de café. Il dit au cafetier: »Pourquoi y a-t-il une souris dans la tasse de café?« Le cafetier répondit: »Vous avez payé deux *šāhīs*[3]; voulez-vous qu'[à ce prix] un chameau sorte [du café]?«

[1] Un *män* de Tabriz équivant à peu près à trois kilos.
[2] Un *sīr* est 1/40 d'un *män* de Tabriz.
[3] Environ cinq centimes.



répondit: »Que dirai-je, Monsieur? Ce n'est pas ma faute. Ces neuf personnes ont été adroites, et ont pris chacune un mouton, mais celui-là a été paresseux et n'a pas réussi à en saisir un. Est-ce ma faute à moi?«

Ce conte a été donné en dialecte yaġnōbī par M. Heinrich Junker (*Drei Erzählungen auf Yaγnābī*, herausg. v. H. F. Junker, Sitzungsber. d. Heidelb. Akad. d. Wiss., philos.-hist. Klasse, Heidelb. 1914, p. 11 sqq.). Le motif se retrouve dans le sottisier du Khodja Naṣr-ed-dīn, Wesselski, Der Hodscha Nasreddin, Weimar 1911, Bd. 1, nº 143.

2.

Notre prophète plaisantait souvent. Un jour une femme se présenta au prophète. Son mari étant allé en voyage, elle demanda: »Mon mari est-il en bonne santé, oui ou non?« Le prophète dit: »Le blanc des yeux de votre mari est devenu plus grand que le noir.« La malheureuse femme croyait que son mari était devenu aveugle, et elle pleurait toujours de ce que les yeux de son mari étaient devenus malades. Enfin son mari retourna de son voyage. La femme dit: »J'avais entendu que tes yeux étaient devenus malades: le prophète a dit que le blanc de tes yeux était devenu plus grand que le noir.« Le mari répondit: »Le prophète a dit la vérité: le blanc des yeux de tous les hommes est plus grand que le noir.«

3.

Il y avait un marchand à Chiraz. Dans sa maison se trouvaient beaucoup de marchandises appartenant aux autres marchands. Une nuit son magasin prend feu. Il en est averti, les hommes accourent et éteignent le feu, et le marchand va se mettre au lit. En réflechissant il se dit à lui-même: »Le mieux est, que demain je dise que toute la propriété et toutes les marchandises des gens sont brûlées; alors personne ne peut tirer de l'argent de moi.« Puis il se dit: »Non, cette pensée n'est pas bonne.« Vite il se met debout,



TRADUCTION ET NOTES

1.

Un Européen, qui habitait la Perse, livra dix moutons à son domestique persan avec l'ordre d'aller les présenter [comme un don] à l'ami de l'Européen. Le domestique prit un mouton pour lui-même et mena les neuf autres à l'ami de son maître avec la lettre dans laquelle le maître avait écrit : »Je vous envoie dix moutons. Prenez-les de la main de mon domestique.« — L'autre Européen lut la lettre et remarqua qu'on y avait écrit »dix moutons«. Il compta les moutons et constata qu'il n'y en avait que neuf. Il dit au domestique: »Il devrait y avoir dix moutons, pourquoi n'y en a-t-il que neuf? Où est le dixième?« Le domestique répondit: »Que dirai-je? en voilà tout ce qu'il y a.« L'homme dit: »Mais enfin, on a écrit dans la lettre »dix moutons«, et tu n'en as amené que neuf.« »Que dirais-je, Monsieur?« reprit le domestique, »ce n'est pas ma faute qu'on a écrit »dix« dans la lettre, et que je n'ai amené que neuf.« Le maître pensa, que ce domestique ne savait peut-être pas combien est dix et combien neuf. Il appela dix de ses domestiques à lui et dit au domestique qui avait amené les moutons: »Compte-moi ces domestiques-là.« Le domestique compta et dit: »En voilà dix personnes.« Puis le maître dit à ces domestiques: »Que chacun de vous saisisse un mouton!« Chacun saisit un mouton, mais pour le dixième il n'y avait pas de mouton. Le maître dit au domestique: »A présent tu vois que ces neuf hommes tiennent chacun un mouton, mais que le dixième n'a pas de mouton.« Le domestique



بست وریسمان کدو بپائی خودش بست که علامت باشد که عوض نشود درویش نصف شب بیدار شد وآن کدو از پای آسیابان باز کرد وپای خودش بست صبح شد آسیابان بیدار شد دید کدو بپای درویش است گفت عجب اگر من خودم هستم پس چرا کدو بپای درویش است واگر من درویش هستم .....



با خود خیال کرد که البتّه باید دو نفر با هم دزد بشوند تا بتوانند یك چیز گران قیمترا بدزدند بعد از رمل کشیدن گفت من فهمیدم دزد دو نفر هستند امّا حالا نمیگویم فردا میایم وباید هرچه جاندار هست در این خانه ببینم آن وقت میگویم که آن دزد که است ورفت بخانهٔ خودش آن دو کنیز که جواهر دزدیده بودند با خودشان گفتند که یقین این مرد فردا مارا نشان خواهد داد بهتر این است که امشب برویم وصد تومان پول باو بدهیم که دزدئ مارا نگوید صد تومان بردند پیش رمّال رمّال گفت خیلی خوب صد تومان گرفت و گفت دیروز در اندرون شاه یك مرغابی دیدم که پای او شکسته بود جواهر قیمتیرا بدهید که آن مرغابی بخورد شما آسوده باشید فردا رمّال رفت در اندرون کنیزها یکی یکی از جلو رمّال گذشتند غلامها همچنین یکی یکی گذشتند تا این که مرغها و مرغابیهارا از جلو او گذرانیدند تا آن مرغابئ که پای او شکسته بود دید رمّال گفت این مرغابی بکُشید وجواهر در شکم این مرغابی هست وقتی که مرغابی کشتند جواهر پیدا شد رفتند بشاه گفتند شاه آن مردرا رمّالباشئ خودش کرد وهزار تومان باو داد

53.

یك درویش بسفر رفت رسید ببك آسیاب شب در آسیا خوابید در حالتی که آسیابان همچنین نزدیك او خوابید آسیابان خیال کرد که شاید من با این درویش عوض میشوم یك کدوی خشك آنجا بود آن کدورا سوراخ کرد وببك ریسمان



وتخت رمل در جلو خود گذاشت پس از دو روز سه روز از اندرون
شاه یك زن بحمّام آمد و در وقتی که برهنه میشد که برود در
حمّام انگشتر الماس خودشرا داد بیك کنیز که نگاه دارد تا وقت
بیرون آمدن خانم کنیز همچنین چون میل داشت که توی آب
برود آن انگشتر را در یك سوراخ که در دیوار حمّام بود گذاشت
و قدری از موی سر گذاشت درآن سوراخ ورفت در توی حمّام
وقتی که خانم از حمّام بیرون آمد از کنیز انگشتر خواست کنیز
فراموش کرده بود که انگشتررا چه کردهاست گفت انگشتر گم
شده است هرچه جستجو کردند نیافتند آخر آن کنیز بخاطرش آمد
که در درِ حمّام یك رمّال نشسته است گفت میروم واز رمّال میپرسم
که انگشتر کجاست کنیز همان طور که برهنه بود یك چادر بروی
سر انداخت و آمد جلو رمّال سر پا نشست و برمّال گفت که ترا
بخدا یك انگشتر گم شده است زود رمل بکش ببین که کجاست
رمّال نگاه کرد دید کنیز این طور که نشسته است سوراخ
مخصوص پیدا هست و خیلی پر مو هست رمل کشید و فکر کرد
و نگاه بکنیز کرد آخر گفت ای کنیز هر قدر فکر میکنم در رمل
من بغیر از یك سوراخ پر مو چیز دیگر نمیبینم کنیز گفت آفرین
خوب گفتی حالا یادم آمد ویك تومان برمّال داد ورفت از سوراخ
دیوار حمّام انگشتر بر داشت وبخانم داد چند روز بعد در اندرون
شاه یك جواهر گم شد هرقدر دقّت کردند نتوانستند که پیدا
بکنند آخر همان کنیز گفت یك رمّال هست در درِ حمّام وخوب
راست میگوید رفتند و رمّال را بردند در اندرون شاه رمل کشید

بودند یك سوراخ خیلی بزرگ بود یکی کمتر بزرگ بود یکی خیلی تنگ وکوچك بود از یکی پرسید که این سوراخها برای چه هستند گفت این سوراخهای روزی وخوراکهای تمام مردم است گفت که سوراخ روزیٔ من کدام است آن مرد یك سوراخ خیلی کوچك وخیلی تنگ باو نشان داد که اینست سوراخ روزیٔ تو مرد دید که سوراخ روزیش خیلی تنگست انگشت خودرا در سوراخ روزیش کرد وقوّت میکرد که سوراخ بزرگتر بشود یك وقت زن او فریاد کرد که این چه کار است میکنی وقتی که بیدار شد دید انگشت خود بکون زنش کرد

52.

یك مرد که خیلی فقیر بود زن او یك روز رفت بحمّام در حمّام نشسته بود یك وقت آن حمّامچیها بآن زن فقیر گفتند که زود از اینجا بر خیز و برو در طرف دیگر زن فقیر گفت مگر چه خبراست گفتند در این جا باید زن رمّالباشیٔ شاه بنشیند در این وقت خدمتکارهای زن رمّالباشی آمدند وآن زن‌را بیرون کردند وجا برای زن رمّالباشی حاضر کردند آن زن فقیر از حمّام بیرون آمد ورفت در خانه وبا شوهر خود جنگ کرد گفت یا باید که تو رمّال بشوی یا مرا طلاق بدهی آن مرد گفت ای زن من علم رمل نمیدانم چگونه میتوانم که رمّال باشم زن گفت حرف یك کلمه‌است یا باید رمّال بشوی یا مرا طلاق بدهی بجهت این که زن رمّالباشیٔ شاه مرا از حمّام بیرون کرد مجبوراً مرد رفت ویك تخت رمل خرید ورفت در درِ همان حمّام نشست

دزدست چوبها بسر وصورت من زدند من باز مجبورًا سر زیر آب کردم تا مدّتی اینطور بود که هر قدر قوّت داشتم در زیر آب میماندم وچون سر از آب بیرون میکردم بچها سر وصورت من چوب میزدند وهرقدر من میگفتم که من معلّم شما هستم دزد نیستم بچها قبول نمیکردند تا آخر زن من آمد ومرا از دست بچها خلاص کرد آخر معلوم نشد که آن مرد سواره بکدام یك از این سه نفر سلام کرده بود

50.

یك عرب بود که همیشه در خانهٔ او مهمان داشته است و بیمهمان هیچ وقت نهار وشام نمیخورده است ورسم آن آقا این بوده است که بجای نوکر خود دست مهمانها میشسته است تا آن که یك شب جمع مهمان داشت و خود آن آقا خواست که دست مهمانها بشورد یکی از مهمانها راضی نمیشد هر قدر صاحب خانه التماس کرد که آب بریزد آن مهمان میگفت آفتابه بدهید بمن تا خودم دست بشورم زیرا که مثل شما شخص بزرگ دست من بشوید بی ادبیست آخر صاحب خانه در خشم شد وآفتابه ولگن بر سر او زد و مهمانها از خانه بیرون کرد و دیگر مهمان بخانهٔ خود راه نداد

51.

یك مرد با زن خود در یك رخت خواب خوابیده بود مرد خواب دید که بآسمان رفته است و در آسمانها گردش میکرد تا رسید بیك جا که سوراخهای زیاد دید آن سوراخها مختلف

من يقين کردم که ناخوش هستم برخاستم وبچهارا مرخّص کردم رفتم در خانه بزن خود گفتم که برود ویك طبیب بیاورد زن رفت برای طبیب آوردن من چون گرسنه بودم بر خاستم ودرِ دولابچه باز کردم دیدم که قدری کوفته از خوراك دیشب حاضر بود شروع کردم بخوردن یك کوفته در دهن گذاشتم هنوز نجاویده بودم که طبیب از در داخل شد وکوفته در دهن من ماند فرو نبردم وقتی که این طبیب بروی من نگاه کرد خیال کرد که صورت من ورم کرده است گفت باید نیشتر زد وزود نیشتر بیرون کرد وصورت من پاره کرد یك برنج پخته با سر نیشتر بیرون آورد و گفت بزن من که این کرم است ببین که چه خوب بیرون آوردم واگر نه شوهر تو میمرد طبیب پول گرفت و رفت ومن چند روز خوابیدم تا خوب شدم وبچها مرخّص بودند وبازی میکردند ومن خیال میکنم که هیچ احمقی بالاتر از این نمیشود معلّم سیّمی گفت که این چیزی نیست من خیال میکنم که احمقتر هستم بجهت این که یك روز صبح رفتم پیش حوض که وضو بگیرم صورت خود در آب دیدم خیال کردم که در میان حوض یك دزدست بشاگردها گفتم بیایید همه آمدند بدست هریك یك چوب دادم و گفتم که در این حوض دزدست من میروم در میان حوض شما همه منتظر باشید که هر کس که از زیر آب سر بیرون آورد او دزد است و با چوب بزنید وخود رفتم در میان حوض و سر در زیر آب کردم هر قدر جستجو کردم هیچ کس نبود مجبورًا سر از آب بیرون کردم بچها خیال کدند که

این سواره بمن سلام کرد آخر گفتند میرویم واز خودِ آن سوار میپرسیم که او بکدام یکی سلام کرد از عقب سوار دویدند وفریاد کردند تا این که آن مرد ایستاد وقتی که باو رسیدند ازو پرسیدند که تو بکدام یك از ما سلام کردی آن مرد گفت بهر کدام که احمقتر هستید هریکی از این سه معلّم گفت که من احمقتر هستم بهتر این است که ما هر کدام حکایتی از احمقیٔ خود بگوییم و ببینیم که کی احمقتر است اوّلی گفت من یك روز در مکتبخانهٔ خود نشسته بودم و بچّها در دَور من مشغول درس خواندن بودند ناگاه یك مرغ بچاه افتاد من یك ریسمان بکمر خود بستم ودر چاه رفتم وسر ریسمان بدست بچّها بود در وسط چاه که رسیدم یك بچّه عطسه کرد و بچّها دست نزدند من از وسط چاه خشمناك شدم وگفتم چرا دست نزدید یك مرتبه بچّها دست از ریسمان برداشتند ودست زدند من افتادم بته چاه وپای من شکست که هنوز لنگ هستم کدام احمقی بالاتر ازاین میباشد دویمی گفت این چیزی نیست من یك روز شنبه درِ مکتبخانه باز کردم و نشستم بچّها در روز پیش که جمعه بود و مرخّص بودند باهم قرار داده بودند که فردا هریکی از ما که میرود پیش معلّم یك چیزی بگوید از برای ناخوش بودن معلّم شاگرد اوّل داخل شد سلام کرد نشست گفت جناب معلّم چرا رنگ شما این طور زرد است مگر ناخوش هستید دویم آمد گفت چشم شما چرا گود رفته است سیّم گفت بینیٔ شما چرا اینطور دراز شده است شما چه ناخوشی دارید

که چه میکنی چرا میدوی قاضی گفت بجشید یك خیال من کردم حالا میفهمم که خیال من راست نبوده است بجشید زود بر گشت بخانهٔ نجّار زن همچنین زودتر از راه نقب رفت وقتی که قاضی رسید زن ومرد نجّار گفتند ای جناب قاضی اگر پول میل دارید این یك تومان پیشکش شما زودتر صیغهٔ عقد جاری کنید قاضی باز نگاه کرد دید که زن خودش است ناچار صیغه خواند وقتی که صیغه تمام شد زن آمد که دست قاضی ببوسد قاضی یك تَلَنْگُل بر بینیش زد که از بینی او خون آمد وزود بر خاست ورفت بخانه همین که بخانه رسید دید که زن او موی خود میکند و بناخن صورت خود میخراشد و فریاد میزند که قاضیٔ پدر سوخته میرود بجنده بازی و فحشهای دیگر قاضی شروع کرد بالتماس کردن و خواهش کردن که اورا ببخشد ورفت بمسجد روز دیگر هر سه زن رفتند در حمّام بجهت این که هر کدام مکر خودرا از برای پیر زن بگویند وببینند که پیر زن مکر کدام یكرا خواهد پسندید که بهتر است که انگشتر را باو بدهد وقتی که جستجو کردند دیدند که پیر زن انگشتررا بر داشته است و از آن شهر بشهر دیگر فرار کرده است

49.

یك مرد سواره از راهی میگذشت سه نفر آخوند که معلّم بچه بودند اورا ملاقات کردند آن مرد براین سه معلّم سلام کرد وگذشت هر یکی از آن آخوندها بدیگری گفت که این مرد بمن سلام کرد آخر جنگشها شد زیراکه هر کدام مدّعی بودند

دید در میان تکیهٔ درویشها هست با لباس درویشی خیلی تعجّب کرد وبرخاست بطرف خانهٔ خودش روانه شد امّا وقتی که دمِ درِ خانهٔ خودش رسید خواست داخل بشود غلامها ونوکرها باو فریاد زدند که اُی درویش کجا میروی اینجا اندرون داروغه هست درویش گفت من داروغه هستم زن از توی اندرون فرمان داد بغلامها که این درویشرا بزنید وبرانید همچنین کردند داروغه مجبور شد و بر گشت بهمان تکیه ودریك اوطاق رفت و خوابید تا شب شد زن داروغه شام درست کرد و بغلامهای خودش داد و گفت ببرید در آن تکیه وبهر یکی از درویشها یك قسمت از شام بدهید بردند ودادند همچنین بداروغه که لباس درویشی داشت شام دادند امّا در شام داروغه باز قدری روغن بنگ داخل بود همین که خورد بیهوش شد زن بغلامها گفته بود که در نزدیکیٔ داروغه باشید هر وقت که داروغه بیهوش شد اورا بپشت گرفته بخانه بیاورید غلامها همین کار کردند داروغهرا آوردند بخانه زن زود لباس درویشی از تن داروغه بیرون کرد ولباسهای اوّل باو پوشانید وهمان مجلس دیشب را از نو چید یعنی همان طور که دیشب مشغول پختن حلوا بودند وهمان طور که خوراکها دیشب در جای معیّن بودند امشب همچنین گذاشتند آنوقت قدری سرکه در بینیٔ داروغه ریخت وبهوش آمد همین که چشم باز کرد خودشرا در خانهٔ خود دید بزن گفت خیلی تعجّب است ایا من خیلی خوابیدم زن گفت نه خیلی وقت نخوابیدی خیال میکنم نیم ساعت بیشتر



بفرمایید بنشینید تا من بشما بگویم وزیر نشست زن گفت صبح وقتی که شما بیرون رفتید من رفتم در بازار یك جوان تاجر که خیلی قشنگ بود اورا آوردم در خانه وبا او مشغول شراب خوردن ونهار خوردن بودیم که شما آمدید وزیر در نهایت خشم گفت آن جوان حالا کجا هست زن گفت آن جوان در این صندوق است واین هم کلید صندوق و کلیدرا داد بدست وزیر همین که وزیر کلید گرفت زن گفت مرا یادست وترا فراموش وزیر کلید بر زمین زد و خیلی خندید وخیال کرد که زن این کارها کرده‌است که جناغ را ازاو بَبَرَد واز اوطاق بیرون رفت آن وقت زن درِ صندوق را باز کرد وآن جوان بیچاره که نزدیك بمردن بود از صندوق بیرون آورد واورا از یك در بیرون کرد بطوری که کسی اورا ندید ، امّا مکر زن داروغه چون داروغه نصف شب بخانه آمد نشستند وشراب خوردند زن گفت خوب است که حالا خودمان یك حلوا بپزیم در همین اوطاق ظرف آوردند منقل آتش شکر وآرد برنج مغز پسته بادام گلاب میخك زن ومرد هر دو مشغول شدند بپختن حلوا همین که پختن حلوا بنصف رسید زن قدری روغن بنگ در شراب ریخت وداد بداروغه داروغه بیهوش شد زود زن اورا دریك پارچه پیچید ودر آن نزدیکی یك تکیه بود که منزل درویشان بود وداروغه‌را بپشت دو غلام گذاشت و گفت ببرید در آن تکیه در یك اوطاق بگذارید بردند وگذاشتند صبح داروغه بیدار شد کنیزان خودرا فریاد کرد هیچ کس جواب نداد وقتی که خوب چشم خودش باز کرد

48.

سه نفر زن یکی زن وزیر بود ویکی زن قاضی بود ویکی زن داروغه هر سه یك روز رفتند در حمّام در میان حمّام یك انگشتر الماس پیدا کردند که خیلی قیمتی بود وهر یك میل داشتند که آن انگشتر بگیرند یك پیر زن که صاحب حمّام بود به او گفتند که ما هر سه این انگشتر پیدا کردیم کدام یك بهتراست که این انگشتر ببَرَد پیر زن گفت که هر کدام که با شوهر خودش یك مکر بکند وبعد بیاید بمن بگوید هرکدام که بهتر مکر کردید این انگشتر مال او باشد پس انگشتررا بآن پیر زن سپردند ورفتند زن وزیر با شوهر خودش جناغ بست فردا وقتی که وزیر بیرون رفت زن آمد در بازار ودر یك دکّان جوان تاجر که جوان قشنگی بود نشست وقدری ازو جنس خرید وبجوان گفت که من بتو عاشق هستم اگر میل داری بیا در خانهٔ ما تا یك دو ساعت باهم صحبت بداریم جوان تاجر قبول کرد با زن آمد واز درِ دیگر که کسی نمیدید جوان‌را برد در اندرون واورا برد در اوطاق وزیر وحکم کرد تا نهار و شراب وشیرینی حاضر کردند ومشغولِ صحبت شدند دراین وقت وزیر داخل خانه شد جوان خیلی ترسید بزن گفت چه بکنم کجا فرار کنم زن گفت نترس برو در این صندوق جوان رفت در صندوق وزن درِ صندوق قُفل کرد وزیر داخل اوطاق شد دید شراب است نهاراست کفش وکلاهِ یك مرد دیگر هست از زن پرسید این چه حالت است که هست اینجا وخیلی خشمناك شد زن خندید گفت

حاکم مردمرا اذیّت میکند یکی از دزدها بدزد دیگر که رفیق او بود گفت خوبست بروم واین بیچاره مردمرا خلاص کنم گفت برو آن دزد آمد جلوِ حاکم و گفت که چرا این مردمرا اذیّت میکنید حاکم گفت بجهت این که بقدر یك کرور تومان از این کاروانسرا مال دزدیده اند دزد گفت اینهارا مرخّص کنید مالهای آن تاجرها پیس من است حاکم گفت کجا گفت در همین کاروانسرا هست با من بیایید تا نشان بدهم دزد حاکم و تمام تاجرها و مردمها آورد بر سر چاه گفت مالها در این است یك نفر در چاه پاین بکنید تا مالهارا بالا بدهد چون آن چاه خیلی گود بود هیچ کس جرأت نکرد که در چاه پاین برود گفتند خوب است که خودت بروی دزد گفت من میروم در چاه امّا اگر یك راه پیدا بشود در ته چاه که من مالهارا بر دارم وفرار کنم شما چه میکنید همه مردم خندیدند بدزد گفتند که اگر در ته چاه راهی پیدا شود هر چه مال در چاه است مال تو بردار و برو دزد یك ریسمان بکمر خودش بست وسر ریسمانرا مردم دیگر گرفتند ودزد داخل چاه شد در ته چاه که رسید ریسمانرا بست بیك سنگ و از راه خندق بیرون رفت مردم هر قدر منتظر شدند دیدند که بیرون نیامد یکی دیگررا در چاه کردند بعد از یك ساعت دیدند که آن مرد از در کاروانسرا داخل شد ومردم فهمیدند که مال ایشانرا از راه چاه بردند ودیگر آن دزد پیدا نمیشود نه مال



برادر شما در آنجا محبوس است واز من خواهش میکنید بشما میگویم در فلان نقطه بیرون شهر یك چاهی هست که حالا آن چاه خراب است وخاك در روی او ریختند که هیچ کس نمیداند که آنجا یك وقت چاه بوده است و اگر آن چاه‌را پیدا بکنید وخاك او بیرون بکنید از ته چاه یك راه دارد تا چاهی که میان کاروانسرا هست آن دزدها خیلی دعا کردند وخدا حافظی نمودند و رفتند در میان خندق وآن چاهرا پیدا کردند وخاك او بیرون کردند امّا در میان آن کاروانسرا یك سگ خیلی بزرگ بود که وقتی که در شب درِ کاروانسرا میبستند آن سگ‌را باز میکردند وروز در گوشهٔ آن کاروانسرا آن سگ بسته بودند دزدها چند روز میرفتند در آن کاروانسرا و نان و گوشت بآن سگ میدادند تا این که سگ هم با آنها دوست شد و عادت کرد یك شب دزدها از چاهِ خندق رفتند تا چاهِ کاروانسرا وبیرون آمدند ودرِ آن اوطاقهای تاجرهای را که میدانستند که در آن اوطاقها جواهرها و پولها زیادتر هست باز کردند وداخل شدند آنچه که میتوانستند از جواهر وپول بر داشتند ودر همان چاه رفتند واز میان خندق بیرون آمدند فردا صبح وقتی که درِ کاروانسرا باز کردند و تاجرها آمدند دیدند که از تمام اوطاقها دزدی کرده اند رفتند بحاکم عرض کردند حاکم خودش آمد در کاروانسرا با چوب و فلق هر بیچاره‌را که خیال میکردند که او دزداست بچوب میبستند و حبس میکردند خیلی مردم جمع شده بودند دزدها هم در میان مردم بودند و میدیدند که



46.

یك تاجر در دکّان خودش یك شاگرد داشت یك قدری عسل خرید ودر کاسه در دکّان گذاست وخودش چون میخواست که از برای کاری برود بشاگرد گفت که در این کاسه زهراست اگر میخوری میمیری وخود او رفت شاگرد یك پارچهٔ اطلس فروخت ونان خرید وبا عسلها خورد وخوابید تاجر آمد دید که عسلها نیست پرسید که کو عسل شاگرد گفت آقا یك دزد آمد ویك پارچهٔ اطلس دزدید من از شما ترسیدم و زهر خوردم که بمیرم اما خیلی بدبخت هستم که هنوز نمرده ام

47.

آن وقت که نیشاپور خیلی آباد بود یك کاروانسرا بود در وسط شهر که خیلی سخت و محکم ساخته بودند و تمام تاجرهای که خیلی دولتمند بودند در آن کاروانسرا حُجره داشتند چند نفر دزد که در دزدی اُستاد بودند هر قدر میخواستند که از آن کاروانسرا چیزی بدزدند نمیتوانستند وبهیچ وجه سوراخ در دیوارهای آن کاروانسرا کردن ممکن نبود آخر رفتند پیش یك مرد که در مغاره منزل داشت ودر آنجا مثل زاهد وعابد تنها زندگانی میکرد ازاو خواهش کردند که ما یك برادر داریم در آن کاروانسرا محبوس است ومیل داریم که اورا بیرون بیاریم امّا چون دیوارهای کاروانسرا محکم است نمیتوانیم اگر راهی بما نشان بدهید زیاد ممنون از شما میشویم آن مرد گفت که من در جوانی دزد بودم امّا حالا توبه کردم که دیگر دزدی نکنم چون

43.

ناصر الدین شاه یك روز رفت در بازار آن روز همه تاجرها جنسهای خودشانرا در جلو دکّانها منظّم چیده بودند شاه رسید در یك دکّان دید که در یك سینی عینك زیاد است چند عینكرا بچشم خودش گذاشت وامتحان کرد تا آنکه یك عینك نمره‌اش موافق چشم شاه بود گفت این خوب است قیمت این چند تاجر گفت صد تومان شاه فرمود یك عینك صد تومان عرض کرد بلی عینك که برای چشم شاه خوب است قممت او هزار تومان من خجالت کشیدم و کم گفتم

44.

یك وقت خلیفه رفت بخانهٔ وزیر بزرگ بمهمانی وزیر پسر کوچك میداشت که تقریبًا چهار پنج سال داشت وقتی که آمد بحضور خلیفه ازاو پرسید که آیا خانهٔ پدر تو بهتر است یا خانهٔ خلیفه پسر جواب داد که خانهٔ پدر من بهتر است تا وقتی که خلیفه آنجا است

45.

یك خانم یك بچه داشت ویك خدمتکار سیاه خانم بخدمتکار گفت بچه‌را ببر بگردش بچه شروع کرد بگریه کردن خدمتکار سیاه گفت چرا گریه میکنی اگر میترسی من همراه تو هستم بچه گفت من از تو میترسم

ایا از برای من ممکن است که یك کم از گُه شاه پیدا کنم وبخورم گفت هرگز ممکن نیست بجهت اینکه وزیرها وسپهسالار آنها خودشان میخورند بمن وتو هیچ وقت نخواهند داد

41.

یکی از علمای بزرگ که اسم او سکّاکی بود در وقت که عمر او پنجاه سال بود هیچ نخوانده بود رفت پیش یك آخوند وازو خواهش کرد که باو درس بدهد آخوند از برای او این درس نوشت که قَالَ ٱلشَّيْخُ جِلْدُ ٱلْكَلْبِ يَطْهَرُ بِدِباغِهِ یعنی گفت شیخ که پوست سگ پاك میشود بدباغی کردن او تا سه ماه هر روز چندین هزار مرتبه سکّاکی این عبارت‌را تکرار کرد وپس از سه ماه وقتی که خواست بمعلّم خودش امتحان بدهد گفت قَالَ ٱلْكَلْبُ جِلْدُ ٱلشَّيْخِ يَطّهَرُ بِدِباغِهِ یعنی گفت سگ پوست شیخ پاك میشود بدباغی کردن او

42.

یك کاروان در یك راه میرفتند دزدها بآن کاروان حمله کردند وهمه‌را برهنه نمودند یك تاجر در زیر یك خر پنهان شده بود دزد باو گفت بیرون بیا لباس خودت بده گفت ای مرد برو لباس آدمهارا بگیر از من که حیوان هستم چه میخواهی بگیری گفت مگر تو که هستی گفت من کرّهٔ این خر هستم گفت این خر نر هست تو چطور بچهٔ او هستی گفت که من با مادر خودم جنگ کردم حالا مدّتی هست در خدمت پدرم هستم

38.

یك دزد رفت در یك خانه هر قدر گردش وجستجو کرد هیچ چیز پیدا نکرد صاحب خانه در این وقت بیدار شد گفت ای مرد من روز روشن در این خانه هیچ چیز نمیتوانم پیدا بکنم تو در شب تاریك میخواهی پیدا بکنی

39.

یك روباه یك شب آمد نزدیك یك ده که در بیرون آن ده یك درخت بود ودر بالای درخت چند مرغ با یك خروس بودند روباه با خروس سلام کرد گفت آقا خروس بفرمایید پایین تا نماز بجماعت بخوانیم خروس گفت که آن پیشنماز آنجا خوابیده است اورا بیدار کن تا من هم پایین بیایم ونماز بجماعت بخوانیم همین که روباه نگاه کرد دید یك سگ بزرگ خوابیده است از ترس او روباه گوزید وفرار کرد خروس گفت آقا روباه کجا میروید صبر کن تا پایین بیایم و نماز بخوانیم روباه گفت وضوء من باطل شد میروم که وضوء بگیرم وباز بیایم وفرار کرد

40.

یك دهاتی با پسر خودش زمینرا شیار میکرد با گاوها پسر دهاتی از پدرش میپرسید که بابا ایا خوراك شاه چهاست پدرش که پیر مردی بود با ریش سفید گفت شاه دوشاب میخورد کشمش میخورد انجیر میخورد گفت بابا سر شاهرا با چه میتراشند گفت سر وریش شاهرا با دوشاب نم میکنند با تیغ طلا میتراشند گفت بابا ایا گه شاهرا با چه پاك میکنند گفت با بیل طلا گفت بابا

داشت که یك سیگار بکشد بخدمتگار که در آن اوطاق بود بجهت این که نفهمد گفت برو وبرای من آب بیار خدمتگار رفت واقا شروع کرد بسیگار کشیدن در آن وقت که دود سیگار از دهن خود بیرون میکرد ناگهان خدمتگار وارد اوطاق شد دید که از دهن آقایش دود بیرون میاید خیال کرد که او آتش گرفته است ظرف آب که آورده بود ریخت در روی آقا و بیرون دوید وفریاد کرد که بیایید که آقای من آتش گرفته است

37.

یك مرد رفت پیش حاکم گفت دیشب در باغ من هزار نفر دزد آمدند حاکم گفت هیچ ممکن نیست هزار نفر دزد بیك باغ نمیروند آن مرد گفت اگر هزار نبودند البته پانصد نفر بودند حاکم باز گفت هیچ وقت پانصد نفر دزد در یك باغ نمیروند گفت اگر پانصد نبودند یقین صد نفر بودند حاکم همچنین گفت هیچ وقت صد نفر دزد یك شب در یك باغ نمیروند آن مرد گفت اگر صد نفر نبودند یقینًا از ده کمتر نبودند حاکم گفت ای مرد ده نفر در یك باغ بدزدی نمیروند گفت اگر ده نفر نبود یقینًا یك نفر بوده است حاکم گفت ایا تو آن یك نفر دیدی گفت نخیر من هیچ کس ندیدم حاکم گفت پس بچه دلیل میگوئی که دزد در باغ تو آمده‌است وقتی که هیچ کس ندیدهٔ گفت چون گاهی صدای شاخهای درخت میشنیدم که خشوش صدا میکردند من خیال کردم که شاید دزد آمده است



بدزدها داد برهنه بر گشت مردم ده منتظر بودند وقتی که آخوند رسید از او پرسیدند کو الاغ کو کتاب کو لباست گفت دزدها گرفتند گفتند ایا دزدها دلیل داشتند گفت یك دلیل کلفت وبزرك داشتند که من در عمر خود ندیده بودم

34.

یك مازندرانی پولش افتاده بود در توی حوض عصای خودرا در آب فرو میکرد که پول باو بچسپد و بیرون بیاورد مازندرانئ دیگر باو گفت که عجب احمق هستی یك چیز خشك بچیز خشك دیگر هیچ وقت نمیچسپد سر چوبرا با آب دهن تر بکن که آن وقت پول باو بچسپد و بیرون بیاید

35.

یك وقت یك مرد مقدّس و مُلا مریض شد و طبیبهای ایرانی نتوانستند که علاج بکنند آخر یك طبیب فرنگی برای آن مریض بردند طبیب فرنگی بعد از فهمیدن مرض گفت که شما باید شراب بخورید غیر از شراب شما دوای دیکر ندارید آن مرد ملا گفت من هرگز شراب نخواهم خورد بجهت این که شراب در دین ما حرام است واگر بخورم بجهنّم میروم طبیب گفت که آقا اگر نخورید زودتر بجهنّم میروید

36.

در آن وقت که در انکلستان مردم عادت نکرده بودند بسیگار کشیدن اگر کسی سیگار مینمید اورا بسختی منع میکردند یك آقا یك روز در اوطاق خودش نشسته بود میل

بکنید که وقتی که شمارا میبینم بشناسم آن مرد انگشتر که خیلی قیمت داشت در دست کرد ورفت و دیگر هیچ وقت آن شاگرد اورا ندید

32.

یك مرد با یك زن خیلی دوست بود بآن زن گفت چون من ترا خیلی دوست دارم و میخواهم بسفر بروم انگشترت را بمن بده که هر وقت آن انگشتر میبینم یاد از تو میکنم گفت انگشتر نمیدهم هر وقت که بانگشت خودت نگاه میکنی و میبینی که انگشتر من در انگشت تو نیست یاد از من بکن که تو انگشتر خواستی ومن ندادم

33.

یك مازندرانی رفت بمشهد چند سال در آنجا ماند بدرس خواندن بعد که اجازه گرفت یك الاغ خرید وکتابهای خود بار الاغ کرد ورفت بطرف ولایت خودش در میان راه رسید بیك ده خواست از آن ده بده دیگر برود مردم باو گفتند که آقا نروید که در راه دزد است گفت دزد چه میکنند گفتند لباسهای شما الاغ شما کتابهای شما میگیرند گفت ایا با دلیل میگیرند یا بی دلیل دهاتیان نفهمیدند که او چه میگوید گفتند برو وقتی که میل داری رفت در میان درهٔ کوه که رسید دزدها آمدند و گفتند آخوند پیاده شو ولباس بیرون کن آخوند گفت بچه دلیل دزد با آن چوب کلفت که در دست داشت زد بگردن آخوند آخوند زود پیاده شد ولباس بیرون کرد وبا کتابها والاغ

الاغدار گفت یك تومان دیگر هم باید بدهید حکیم گفت یك تومان دیگر چرا گفت بجهست این که در سایهٔ الاغ نشستهٔ ومن بشما الاغ کرایه داده ام سایهٔ الاغ کرایه نداده بودم آخر رفتند پیش قاضی هنوز نفهمیده ایم که آن قاضی چه حکم کرد

30.

یك معلّم که سر کوچك داشت وریش بلند یك شب در یك کتاب دید که نوشته است که ریش بلند و سر کوچك و معلّمی کردن بچّهها دلیل احمقی هستند این معلّم فکر کرد دید که هر سه علامه باو هست معلّم اطفال هست سر کوچك و ریش بلند هم دارد گفت خوب حالا میتوانم ریشرا کوتاه کنم اگر سر خودمرا نمیتوانم بزرگ بکنم هر قدر جستجو کرد مقراض نیافت آخر ریش خود بدست گرفت وسر ریش روی شعلهٔ یك چراغ بخیال این که آن قدر که از دست او بیرون هست بسوزد وآن مقدار که در دست هست بماند وقتی که ریش او آتش گرفت دست او سوخت ریش رها کرد تمام ریش و سبیل وابرو و صورت او سوخت در آن کتاب نوشت که این حرف صحیح است و امتحان شد

31.

یك تاجر وقتی که از دکان خود رفت برای یك کار بشاگرد خود گفت بهیچ کس نسیه ندهی یك طرّار آمد و بقدر هزار تومان جنس ازاو خرید و گفت پول فردا میدهم شاگرد گفت چون شمارا نمیشناسم این انگشتر تاجررا در انگشت خود

27.

یك مرد در یك باغ رفت خیلی زردك گرفت ودر دامن خود
کرد در این وقت صاحب باغ آمد پرسید که در باغ من چه
میکنی گفت من از بیرون باغ میگذشتم یك باد سخت آمد ومرا
در میان باغ تو انداخت صاحب باغ گفت خیلی خوب چرا
زردکهارا کندهٔ گفت چون باد سخت بود من بدست این علفهای
زردکها میگرفته ام که مرا باد نبرد زردکها کنده میشده اند
صاحب باغ گفت خوب چرا زردکها در دامن توست گفت من
خودم هرچه خیال میکنم نمیفهمم

28.

یك مرد در یك باغ رفت ورفت در بالای درخت زردالو
مشغول خوردن بود در این وقت صاحب باغ آمد گفت در باغ
من چه میکنی دزد گفت تو چرا برای زن خودت یك شلوار
سرخ نمیخری صاحب باغ گفت سوال من با جواب تو هیچ
مناسبت ندارد گفت مگر این مثل نشنیدهٔ که حرف از حرف
بیرون میاید

29.

یك حکیم یك الاغ از یك الاغدار کرایه کرد که از یك ده
بده دیگر برود در میان راه وقت ظهر بود و هوا خیلی گرم چون
هیچ سایه نبود آن حکیم مجبور شد که قدری بماند تا هوا
سردتر شود پیاده شد ودر سایهٔ الاغ نشست تا این که هوا سرد
شد رفتند بعد از آن که بمنزل رسیدند حکیم کرایهٔ الاغرا داد

فهمیدی که مریض خر خورده است گفت بجهت این که وقتی که
داخل خانه شدم دیدم که یك پالان خر هست امّا خود خر
نیست یقین دانستم که خررا خورده اند و بمریض دادهٔ اند

25.

یك شخص مادر خودش که نود سال داشت بپشت گرفت
وبرد پیش طبیب طبیب هر قدر دقّت کرد ناخوشیٔ او نفهمید
بغیر از زیادیٔ پیری گفت که این مریضه‌را بشوهر بده تا خوب
شود پسر در خشم شد و گفت چگونه یك زن نود ساله بشوهر
بدهم زن گفت پسر خاموش باش جناب حکیم باشی صحیح
میفرمایند تو هیچ نمیفهمی

26.

شخصی کر بود رفت بدیدن یك مریض در راه با خود
خیال کرد که من که هیچ نمیشنوم یقین است وقتی که از
مریض میپرسم که احوال شما چطوراست میگوید الحمد للّه
خوبست اگر میپرسم طبیب شما کیست اسم یك طبیب خواهد
گفت اگر میپرسم امروز چه دوا خوردید مثلاً میگوید فلان دوا
رفت پیش مریض از مریض پرسید احوال شما چطور است مریض
گفت خیلی بداست من میمیرم آن مرد کر گفت الحمد للّه
پرسید که طبیب شما کیست گفت عزرایل گفت این خیلی خوب
طبیب است و قدم او مبارك است پرسید امروز چه دوا خوردید
گفت زهر مار گفت نوش جان شما دوای شما همین است بهتر
از یان دوا از برای شما نمیشود

کلاه فرنگی که دوازده در داشت خیلی گفتگو میکردند یکی
پرسید از دیگری که این کلاه فرنگی برای کدام فصل بهتر
است آن دیگر گفت خیال میکنم که این کلاه فرنگی برای منزل
کردن زمستان بهتر باشد همه تعجب نمودند پرسیدند از او
بچه دلیل گفت بدلیل این که من یك اوطاق دارم که یك در
دارد ودر وقت زمستان در حالتی که دررا میبندم اوطاق آن قدر
گرم میشود که هیچ احتیاج بآتش ندارم حالا این کلاه فرنگی
دوازده در دارد وقتی که تمام دوازده در ببندیم انگاه دوازده
مرتبه بیشتر گرم میشود

24.

یك مرد حکیم وقتی که میرفت بدیدن یك مریض پسر
خودش همچنین میبرد یك روز با پسرش رفت بدیدن یك مریض
نبض مریض گرفت و گفت مریض انار خورده است گفتند بلی
دیشب یك کم باو دادیم گفت همچنین این مریض ماست
خورده‌است گفتند بلی یك کم خورد وقتی که بیرون آمدند پسر
پرسید از پدرش که از کجا فهمیدید که مریض ماست وانار
خورده‌است حکیم گفت که دیدم قدری پوست انار درگوشهٔ خانه
وهمچنین یك کم ماست بسبیل او دیدم دانستم که وقتی که
در یك خانه یك چیز میخورند یك کم همچنین بمریض میدهند
روز دیگر پسر حکیم رفت پیش یك مریض نبض مریض گرفت
گفت این مریض خر خورده است همه گفتند نخیر خر نخورده است
بیرون آمد پیش پدرش رفت وحکایت کرد پدر پرسید که از کجا

اگر دیدی یك نفر سیراست ومیل بخوراك ندارد اورا بیار مرد آمد دم در خانه ایستاد با تمام دوستان خودش آن طور که زن گفته بود کرد تا آنکه آخر یك آخوند آمد مرد گفت بفرمایید ما امشب پلو داریم گوشت داریم آخوند گفت من امروز دو سه جا خوراك خورده ام بجهت این که یك تاجر مُرده بود من ظهر در خانهٔ او نهار خورده ام و عصر جای دیگر حالا هیچ اشتها ندارم بطوریکه شکم من پراست مرد گفت این همان است که من میل دارم اورا برد درخانه نشانید وزن تمام پلوهارا در یك سینی کشید و تمام گوشتها گذاشت هر قدر بچهای او گریه کردند که یك کم بما بدهی که بخوریم که گرسنه هستیم مادر گفت این مهمان سیراست هیچ نخواهد خورد بعد از آن که مهمان میبیند که ما خیلی پلو داریم آن وقت از پیش مهمان بر می گردد شما بخورید این طور کرد مرد شامرا برد در پیش مهمان گذاشت وبیرون آمد که آب ببرد وقتی که بر گشت دید که مهمان لقمهٔ آخر در دهن گذاشت و گفت یا امام اعظم از تو کمك وپلو تمام شده‌است بیچاره خود او زن او بچهای او شب گرسنه خوابیدند باز از نو مثل این‌دفعهٔ پیش شروع کردند بپول جمع کردن تا آنکه بقدر پول پلو جمع شد آن شب که میل داشتند که پلو بپزند بچها گفتند بپدر خودشان که بابا هرکس امشب میل داری بیار امّا امام اعظم نیار

23.

جمعی رفتند در باغی گردش میکردند تا رسیدند بیك



بگویم گفت بگو قُفَیلی است رفتند شخص سیّم رسید گفت من
هم با شما میایم گفتند که اسم تو چه بگذاریم گفت مرا صاحب
خانه خودش میشناسد لازم باسم نیست رفتند صاحب خانه
دید که یك نفر وعده خواسته است حالا چهار شده‌اند پرسید
از یکی که این آقا مهمان من‌است شما که هستید گفت من
طفیلی گفت خیلی خوب بدیگر گفت شما که هستید گفت من
تفیلی بچهارم گفت خوب این مهمان این هم طفیلی این هم
تفیلی تو پدر سوخته کی هستی آن مرد بآن سه نفر گفت دیدید
که من دروغ نگفته ام صاحب خانه مرا خوب میشناسد

22.

یك مرد که خیلی فقیر بود زن باو گفت که ما حالا یك
سال است که پلو نخورده ایم بچهای من پلو میخواهند چه
بکنیم گفت بهترین است که یك ماه شبها چراغ روشن نکنیم
و قلیان نکشیم و روزها نان تنها بخوریم تا وقتی که پول اینهارا
جمع بکنیم ویك شب پلو بپزیم همین طور کردند تا مدّت دو
ماه سه ماه هر روز پنج شاهی چهار شاهی جمع کردند تا بقدر
خرج پلو جمع شد آن وقت برنج گوشت روغن خریدند که برای
شب پلو بپزند زن گفت بمرد که برو امشب دم در بایست اگر
دوستهای تو میگذرند بآنها با احترام بگو بفرمایید در خانهٔ
ما امشب پلو داریم اگر دیدی که هرکدام میل دراد که بیاید
آن وقت عُذر بگو انشا اللّه شب دیگر باز همین طور بتمام
آشناهای تو بکو که هرکس بداند که ما امشب پلو داریم امّا

روی دیوار بروی او جستن کن از دیگری پرسید تو چه میگوئی گفت آقا زن من در پشت در خانه نشسته بود این مرد خودشرا با آن در که خراب بوده است برروی زن من انداخته است وبچه که در شکم او بود مرده است حالا من دیت خون بچهٔ خودمرا ازو میخواهم قاضی گفت که زنترا یك شب بده باو تا یك بچهٔ دیگر دُرُست بکند دراین وقت خردار این حکمهارا که دید زود فرار کرد قاضی گفت بکجا میروی خردار جواب داد من میروم که شاهد بیارم که خر من از بچگی دم نداشت آن مرد فقیر خلاص شد وبقاضی دعا کرد

20.

یك شخص یك مهمان بخانه برد وشام از برای او آورد در پیش او گذاشت رفت بیرون که آب بیاورد وقتی که آمد دید مهمان هرچه خوراك بوده‌است تمام خورده است گفت آقا بخورید گفت چه بخورم چیزی نیست که بخورم صاحب خانه گفت چرا چیزی نیست قاشق دَوری بشقاب میز صندلی من خانه‌خراب که تو پدرسوخته را بخانهٔ خود مهمان کرده ام

21.

یك شخص میرفت شخص دیگر باو رسید پرسید کجا میروید آن شخص گفت که میروم بمهمانی گفت من هم با شما میایم آن مرد گفت اگر صاحب خانه از من بپرسد که تو کیستی من چه جواب گویم گفت بگو این طُفَیلی من است رفتند شخص دیگر رسید همچنین گفت من هم میایم مرد اوّل گفت که اسم تو چه

گوشهای خر گرفت دیگر سر خر گرفت دودیگر بار او گرفتند آن مرد فقیر دُم خر گرفت همه یك دفعه قوّت کردند که خر بر خیزد دُم خر کنده شد خردار مدّعی دیگر شد که همه پنج شدند رفتند در خانهٔ قاضی این مرد فقیر گفت ای قاضی از برای خدا مرا از دست این مردم خلاص کن تا خدا بتو خوبی بکند قاضی دید که آن مرد فقیر بود وخواست که اورا از دست آن مدّعیها خلاص بکند از اوّلی پرسید چه میگوئی گفت من قاطرچی هستم سوار قاطر خودم بودم ومیرفتم این مرد خوابیده بود یك دفعه برخاست وقاطر من رم کرد مرا بر زمین زد ودست من شکست حالا دیت دست خودم ازو میخواهم قاضی گفت برو یك قاطر پیدا بکن تا این مرد فقیررا برآن قاطر سوار کنیم وتو نیز مثل او بخواب ویك دفعه برخیز تا آن قاطر رم کند واورا مثل تو بر زمین بزند که دست او هم بشکند آن مرد گفت از برای من چه فایده است قاضی گفت حکم خدا همین است برو از دوّم پرسید تو چه میگوئی گفت یك سنگ بچشم اسب من زده است که چشم او کور شده است دیت چشم اسب خود ازو میخواهم قاضی گفت اسبت چند میارزد گفت ده تومان گفت اسب را نیم بکن آن نصف که چشم آن کوراست باو بده و پنج تومان ازو بگیر برو حکم خدا همین است از دیگر پرسید تو چه میگوئی گفت آن مرد ازروی دیوار جستن کرد برروی برادر من برادر من مُرد حالا پول خون برادرم ازو میخواهم قاضی گفت که این مرد همچنین میرود در پای یك دیوار میخوابد وتو برو از



مرد فرار کرده بود صاحب اسب فریاد میزد که اسب من بگیرید نگذارید که برود آن مرد فقیر یك سنگ گرفت وبطرف اسب انداخت اتفاقاً سنگ بچشم اسب خورد و چشم اسب کور شد صاحب اسب همچنین گریبان آن مرد فقیر گرفت و گفت که برویم پیش قاضی تا دیت چشم اسب من از تو بگیرم این دو نفر آن مرد فقیررا میبردند دراین وقت مرد فقیر دید که دیوار یك خانه کوتاه است و میتواند اینجا فرار بکند یك دفعه جستن کرد روی دیوار وخودش را انداخت در خانه در پای آن دیوار توی این خانه یك مرد بیمار خوابیده بود این مرد در روی آن بیمار افتاد وآن بیمار مُرد برادر بیمار مثل آن دو نفر گریبان آن مرد فقیر گرفت که برادر من کُشتی باید که دیت بدهی هر سه اورا کشیدند بطرف خانهٔ قاضی در میان کوچه همین طور که میرفتند آن مرد فقیر دید که یك در خانهٔ نیم باز است با خود خیال کرد که بهتر این است که در این خانه فرار کنم یك دفعه خودشرا انداخت در میان آن خانه چون آن در خانه خراب بود افتاد ودر عقب آن یك زن که بچه در شکم داشت خوابیده بود این مرد فقیر با آن در بر روی آن زن آبستنه افتادند وبچهٔ او در شکم مُرد شوهر آن زن با آن سه نفر دیگر چهار مدّعی شدند از برای این مرد فقیر و آن مرد فقیررا کشیدند بطرف خانهٔ قاضی در میان راه یك مرد یك خر داشت که بار او سنگین بود وآن خر خوابیده بود آن خردار خواهش کرد از این پنج نفر که کمك بدهید که خر من بر خیزد یکی



ودر قبرستان مسلمانها دفن‌کرد مردم رفتند پیش قاضی وفریاد زدند که یك شخص سگ خودشرا در قبرستان مسلمانها دفن کرده است قاضی آن مردرا خواست در نهایت سختی وشدّت ازو پرسید که چرا این کار کردی حالا حکم میدهم که ترا بُکشند آن مرد گفت جناب قاضی من عرض میکنم بعد از عرض کردن من هرچه میل دارید بکنید گفت سگ چند سال در خانهٔ من بود وشب وروز بمن خدمت میکرد وازمن در هر ماه مواجب داشت مثلا در هر ماه باو میدادم پنج من نان یك من روغن پنجاه تخم مرغ چهار من گوشت وقتی که میمرد وصیت کرد که مواجب مرا بدهید بجناب قاضی قاضی زود دستمال گرفت وشروع کرد بگریه کردن وگفت خدا اورا بیامرزد دیگر چه وصیت کرد

19.

یك مرد هیچ پول نداشت وخیلی فقیر بود زن او گفت که ای مرد بر خیز از خانه بیرون برو وکاری بکن پول پیدا کن نان بخریم و بخوریم که نزدیکست از گرسنگی بمیریم مرد بیرون شد هر قدر فکر کرد که کجا برود چه بکند فکر او بجای نرسید آخر رفت در قبرستان و خوابید در پشت یك قبر در این وقت یك قاطرچی سوار قاطر بود آمد که بگذرد این مرد حرکت کرد قاطر رم کرد وقاطرچی روی زمین افتاد ودست او شکست گرفت گریبان آن مرد فقیررا که برویم پیش قاضی که قاطر من از تو ترسید ومرا بر زمین انداخت ودست من شکست دیت دست مرا باید بدهی برد بطرف خانهٔ قاضی در بین راه اسب یك

بکنم قاضی گفت چون حالا زمستان است میبینی که برف آمده است و خانهای من پر از برف است این برفهای که در خانهای من هست از من بخر باین صد تومان تاجر گفت برفهای که در خانهای تو هست باین صد تومان خریدم قاضی پول گرفت وتاجر رفت روز بعد نوکر قاضی آمد پیش تاجر که قاضی شمارا میطلبد تاجر رفت قاضی گفت که چرا شما این برفها که از من خریدید نمیبرید در خانهٔ من جا برای برفهای تو نیست تاجر بیچاره گفت کجا ببرم قاضی گفت من نمیدانم تاجر مجبور شد و پول زیاد داد تا برفهای خانهای قاضی را بردند در بیرون شهر تا آنکه وقت تابستان شد باز قاضی تاجررا خواست پرسید از تاجر که ایا آن برفها که در زمستان از من خریدی و بردی چند خروار بود گفت آقا خیال میکنم پنجاه هزار خروار بود قاضی گفت امروز در بازار برف خروار چند قیمت دارد تاجر گفت خروار ده تومان قاضی گفت پس من مغبونم تو مرا گول زدهٔ ایا ممکن است که بصد تومان پنجاه هزار خروار برف ببری صد تومان تو قیمت ده خروار برف است الآن باقی قیمت برفهای مرا بده یا برفهای مرا بده تاجر بیچاره هرچه پول داشت داد بقاضی ودر آخر هنوز قاضی از تاجر طلبکار بود تاجر گفت حالا فهمیدم که بدترین وظالمترین مردم پیدا کردم

18.

یك شخص یك سگ داشت که آن سگ چند سال در خانهٔ او پاسبانی میکرد سگ پیر شد ومُرد آن شخص نعش سگرا برد

17.

یك مرد تاجر که خیلی دولتمند بود هیچ اولاد نداشت هر قدر پول بآدمهای خوب وبفقیرها نذر کرد خدا باو هیچ اولاد نداد آخر گفت خدایا اگر بمن یك پسر میدهی من صد تومان نذر کردم که بدهم ببدترین وظالمترین مردم خدا باو یك پسر داد آن تاجر صد تومان گرفت وباخود خیال کرد که بدترین مردم میر غضبها هستند ورفت پیش میر غضب باشی وگفت که من چیزی از خدا خواستم و خدا بمن داد حالا این صد تومان نذر کردم بشما بدهم میر غضب باشی گفت چرا باید بمن بدهی گفت بجهت این که نذر من این بوده است که صد تومان ببدترین مردم بدهم وخیال میکنم که چون شما همیشه آدم میکُشید گوش میبُرید دست میبرید پا میبرید بمردم چوب میزنید پس شما بدترین مردم هستید میر غضب باشی گفت تو اشتباه کردی ما اگر مردم میکشیم بُحکم حاکم میکشیم این پول پیش حاکم ببر وباو بده بجهت آنکه ما بمیل خود آدم نمیکشیم تاجر صد تومان برداشت ورفت پیش حاکم شهر و همان طور که بمیر غضب باشی گفته بود بحاکم گفت حاکم گفت تو اشتباه کردی من اگر آدم میکشم بحکم قاضی میکشم که وقتی که قاضی حکم میدهد که یك آدم بکشید ما اطاعت میکنیم پول ببر پیش قاضی تاجر رفت پیش قاضی و همان طور حکایت خودشرا گفت قاضی بعد از شنیدن گفت این طور که تو نذر کردی نذر تو موافق شرع صحیح نیست تاجر گفت چه



خانهٔ یك شخص جَستن بکند از روی کوچه بسر دیوار خانهٔ طرف دیگر ودر وسط جستن یك باد ازو جدا بشود این باد مال کدام یك از این دو همسایه است

15.

یك مرد در دامن خود هفت تخم مرغ داشت در کوچه مردیرا ملاقات کرد باو گفت که اگر گفتی که در دامن من چه هست من این تخم مرغها بتو میدهم واگر گفتی که چند دانه هست هر هفت تا بتو میدهم آن شخص یك قدر فکر کرد گفت نفهمیدم یك علامت دیگر بگو شاید که بفهمم گفت که یك چیز سفیداست که در میان او یك چیز زرد است گفت حالا فهمیدم چه هست این تُرب است که میان او سوراخ کردند ویك زردك گذاشته اند ، این حکایترا شخص در جمعیتی حکایت کرد آخر که تمام کرد یکی از آن مردم گفت آخر چه بود در دامن او

16.

یك آدم در یك مجلس حکایت کرد که در ولایت من اینقدر هوا سرد میشود که سوار اسب از روی رودخانه که یخ بسته است میگذریم دیگری از اهل آن مجلس خیال میکرد که این دروغ است گفت یك وقت در شهر من آن طور هوا سرد شد که یك گربه از دیوار یك طرف کوچه جَستن کرد برای طرف دیگر در میان هوا یخ بست وتقریبًا یك ماه این طور بود تا این که هوا گرم شد ویخ گربه باز شد وافتاد بزمین وفرار کرد

زبان ترکیان بیاموزند و بر گردند بکاشان که اگر یك وقت ترك
بیاید باین شهر مترجم داشته باشند این دو نفر رفتند بتبریز
ودو سال ماندند و هر کدام یك کلام یاد گرفت یکی یاد گرفت
(گل اوتور) یعنی بیا بنشین دیگری یاد گرفت (پوخ یمه) یعنی
گوه بخور بعد از دو سال بر گشتند بکاشان ودر دکان مشغول
بتجارتشان بودند تا این که یك روز یك ترك متشخّص آمد
بدکان آنها وخواست که از آنها یك جنس بخرد با دست بیك
چیز اشارت کرد و گفت (بو نیجه) یعنی این چند تاجر کاشانی
گفت پوخ یمه ترك در خشم شد شمشیر خود کشید خواست اورا
بکُشد رفیق او بر خاست ودست ترك گرفت و مکرّر میگفت گل
اوتور گل اوتور ترك از خشم بیرون رفت این مثل تا حالا در
همه ایران مانده است که اگر گل اوتور نبود آن ترك پوخ یمه‌را
کُشته بود

13.

یك وقت شاه خواست که از کاشان سرباز بگیرد فوج‌را از
کاشان خواست که بطهران بفرستند وقتی که این فوج با توپ یك
منزل آمدند چند نفر آنها بر گشتند بکاشان پیش حاکم گفتند
که ده نفر دزد آمده‌اند که مارا بدزدند شما کمك بدهید که
فوج‌را خلاص بکنیم

14.

مسئلهٔ لا جواب

یك شخص از یك آدم پرسید که اگر یك سگ از سر دیوار

و وقتی که مردم میدید با چوب خود حمله میکرد و میگفت نزدیك نیایید که میزنم آخر یکی باو گفت که چرا این کار میکنی مگر دیوانه شدهٔ دهاتی جواب داد نخیر دیوانه نشده ام امّا میترسم که خودمرا همچنین بدزدید

10.

یك نفر دهاتی آمد در شهر در بازار میگذشت رسید بدکان قنّادی شیرینیهای رنگارنگ در دکان چیده اند این شیرینی فروش نشسته است ونگاه میکند این مرد دهاتی خیال کرد که قنّاد کور است جلو رفت ودو انگشت خود برابر چشم قنّاد اشاره کرد و گفت هو قنّاد گفت چرا این کار کردی گفت من خیال کردم که تو کور هستی نمیبینی گفت من کور نیستم میبینم دهاتی گفت اگر میبینی چرا از شیرینیها نمیخوری

11.

یك کُرد رفت بدکان آشپزی و برای او همه طور خوراکها آوردند خورد وبیرون آمد آشپز گفت که پول خوراك بده گفت راست میگوئی آشپز گفت خیلی خوب راست میگویم پول بده گفت راست میگوئی آشپز گفت مگر تو دیوانه هستی گفت راست میگوئی مختصرًا هرکس هرچه بآن دهاتی میگفت آن دهاتی جواب میگفت راست میگوئی آخر یکی گفت شاید پول ندارد گفت این راست میگوید

12.

اهل کاشان دو نفر کاشی فرستادند در تبریز برای این که

نگاه کرد دید بزرا دزدیده اند گفت من زنگرا بگردن بز خودم بسته بودم بزمرا دزدیده اند دزد گفت راست میگوئی من دیدم که یکی بزترا در آن کوچه میبرد اگر زود میروی میتوانی باو برسی وبزترا بگیری دهاتی گفت پس ای مرد از برای خدا این خرمرا نگاه دار تا من بروم وبزرا پیدا کنم دزد قبول کرد خررا گرفت مرد دوید بآن کوچه که نشان داده بود دزد خررا از کوچهٔ دیگر برد و دهاتی هر چند گردش کرد بز خودش نیافت وقتی که بر گشت دید که خر نیست متحیّر شد ودر کوچه میرفت تا رسید بدزد سیّم که آن دزد در کنار یك چاه نشسته بود وگریه میکرد دهاتی پرسید ای مرد چرا گریه میکنی گفت من یك جعبهٔ جواهر داشتم که ده هزار تومان قیمت داشت و در این چاه افتاد دهاتی خیلی خوشحال شد که من نسبت باین مرد خیلی خوشبخت هستم بجهت آنکه خر و بز من پنج تومان میارزد امّا این مرد ده هزار تومان گم کرده‌است دزد گفت که اگر تو در چاه میروی وجعبهٔ من بالا میاوری من پنجاه تومان بتو میدهم دهاتی قبول کرد لباس بیرون کرد و بدزد سپرد و خود در چاه رفت وقتی که بته چاه رسید هرچه جُست وجو کرد دید که بجز سنگ و خاك هیچ چیز دیگر نیست و دزد لباسهایش برد دهاتی هرقدر فریاد زد هیچ کس نبود که جواب بدهد با خیلی زحمت از چاه بیرون آمد دید که لباس او نیست وآن مرد نیست فقط چوب او مانده است آن دهاتی چوب گرفت در حالتی که هیچ لباس نداشت و در بازار میرفت

8.

یك شخص یك طوطی داشت اورا برد بدكان یك مرغ فروش كه آن طوطی را بفروشد مرغفروش گفت قیمت آن طوطی چند است گفت صد تومان مرغفروش گفت چرا مرغ باین كوچكی صد تومان صاحب طوطی گفت بجهت این كه مرغ من هنر دارد وحرف میزند مرغفروش گفت نمیخرم گران است صاحب طوطی دید كه آنجا یك بوقلمون بود گفت این بوقلمون چند میفروشی مرغفروش گفت صد تومان آن مرد گفت چرا صد تومان مرغفروش گفت اگر مرغ تو همیشه حرف میزند مرغ من همیشه خیال میكند

9.

یك دهاتی آمد در شهر در حالتی كه سوار یك الاغ بود و یك بُز داشت كه یك زنگ بگردن او بسته بود و ریسمانش در دست داشت و میرفت چون صدای زنگ میشنید خاطر جمع بود كه بز از عقب او میاید سه نفر دزد بوده‌اند وقتی كه این دهاتی دیدند یكی گفت بزرا من میدزدم دیگری گفت كه خرش را هم من میدزدم دزد سیّم گفت لباسشرا هم خواهم دزدید دزد اوّل آمد آهسته زنگرا از گردن بز باز كرد وبدُم خر بست وبزرا گرفت واز كوچهٔ دیگر فرار كرد امّا دهاتی چون صدای زنگ میشنید خاطر جمع بود كه بز بااو هست وعقب سر نگاه نمیكرد دزد دویم جلو آمد گفت ای مرد مگر دیوانه شدی زنگرا مردم بگردن خر میبندند تو چرا بدم خر بستهٔ دهاتی وقتی كه عقب

کار نمیشود بجهت این که یك پلوی خوب مفت خورده ام و در دامنم برای پسر خودم میبرم وبر الاغ همچنین بی پول سوار هستم و موسقه مفت همچنین میشنوم وگردش میکنم چه بهتر از این است آن مرد گفت که این بداست که معکوس ترا سوار الاغ کردهاند کُرد گفت عیب ندارد این مردم میل ندارند که من موسقچیها ورقّاصها که در جلو هستند ببینم امّا من هر وقت که میل دارم از زیر بغل خود نگاه میکنم و میبینم هیچ چیزی نیست

7.

یك نفر بقّال طوطیِ داشت که وقتی که بقّال بخانه میرفت آن طوطیِ دکانرا پاسبانی میکرد یك روز بقّال رفت و طوطی در دکان مثل همیشه نگاه میکرد یك وقت گربهٔ جَستن کرد وطوطی ترسید وپرید وچند شیشه که روغن داشت افتاد وشکست وقتی که بقّال آمد شیشها را شکسته دید در خشم شد زد با چوب بسر طوطی سر طوطی زخم و مثل سر کچل شد دیگر حرف نمیزد هر قدر که صاحب او باو مهربانی کرد و باو حرف زد هیچ جواب نمیداد صاحب او خیلی پشیمان شد که چرا این شیرین زبان را رنجانیدم که دیگر سخن نمیگوید یك روز یك درویش که سر او برهنه و کچل بود بدر دکان این بقّال آمد که گدای کند یك مرتبه طوطی گفت ای مرد ایا تو هم شیشهای روغن شکستی که مثل من کچل هستی تمام مردم خندیدند و بقّال خیلی خوشحال شد که طوطی او سخن گفت

6.

يك نفر كُرد رفت در بازار بدُكان آشپزی رسيد ديد در دكان آشپزی پلوها خورشها ومرغ وماهی وديگر خوراكهای خوب چيده بودند چون كُرد خيلی گرسنه بود بوهای خوراك اورا خيلی خوش آمد در دكان ايستاد بتماشا كردن استاد آشپز گفت آقا بفرماييد داخل شويد كُرد خيال كرد كه مثل مهمان است وداخل شد و نشست از برای او خوراكها آوردند وآن كُرد خورد تا سير شد در اين وقت كه ميخورد ازان پلوها در دامن خود كرد كه برای پسرش ببَرَد خوراك تمام شد آمد بيرون استاد آشپز باو گفت كه پول بده تقريبًا يك تومان خوراك برای تو آورده ام گفت من پول ندارم من خيال كردم كه مهمان شما هستم گفتند اينجا دكان پلوفروشی است كسی مهمان نميشود بايد پول بدهی كُرد گفت من كه پول ندارم استاد آشپز فهميد كه راست ميگويد هيچ پول ندارد كه ازاو بگيرد گفت من هم با تو حالا يك كار ميكنم كه ديگر پلو مُفت نخوری بشاگردها گفت يك خر آوردند وآن كُردرا بر خرِ برهنه معكوس سوار كرد و دو سه موسقچی اوردند و در جلو آن خر كه آن كُرد سوار شده بود موسقه ميزدند و خيلی مردم در دَور او دست ميزدند ميخنديدند ودر بازارها ميگشتند يك كُرد كه هموطن اين كُرد بود در اين وقت رسيد وخيلی تعجب كرد كه چرا با رفيق او اين طور رسوای ميكنند رفت نزديك رفيق خود گفت برادر چه كردهٔ كه اين طور شدهٔ كُرد گفت هيچ نگو كه بهتر از اين

پشت بام خانه میگوید که آتش گرفت خانهٔ من آتش گرفت بیایید مردم همه جمع شدند وقتی که مردم جمع شدند گفت که ای مردم مال شما هیچ نسوخته است مال خودم سوخته است فردا بیایید همه مالتان ازمن بگیرید میرود آسوده میخوابد حالا پانصد سال است که اسم آن خانواده آتشی است

4.

یك پیر زن یك مرغ داشت یك شب یك شغال مرغ اوگرفت بدندان و فرار کرد پیر زن فریاد میکرد که شغال یك مرغ که وزن او یك من بود از من برد یك روباه رسید بشغال شغال گفت ای روباه ایا میشنوی که این پیر زن چطور دروغ میگوید مرغ او ده سیر گوشت ندارد میگوید مرغ من یك من گوشت دارد روباه گفت مرغ بده بمن که من وزن بکنم شاید پیرزن راست میگوید سغال مرغ باو داد روباه مرغ گرفت بدندان و گفت یك من قبول دارم وفرار کرد

5.

یك آدم رفت در یك قهوهخانه قهوه خواست وقتی که فنجان قهوه باو دادند قاشق که در قهوه بود وقتی که آن قاشق گرفت دید که این دُم موش است که مثل دُم قاشق میماند و یك موش از فنجان بیرون آورد بان قهوهچی گفت در فنجان قهوه چرا موش است قهوهچی گفت شما دو شاهی دادید میل دارید که یك شتر بیرون بیاید

یك گوسفند دارند امّا آدم دم هیچ گوسفند ندارد نوکر گفت چه عرض کنم آقا این تقصیر من نیست آن نُه نفر زرنگ بودند هریك یك گوسفند گرفتند این یك تنبل بود نتوانست بگیرد تقصیر من چه هست

2.

پیغمبر ما خیلی شوخی میکرد یك روز یك زن آمد پیش پیغمبر چون شوهر او بسفر بود پرسید که ایا شوهر من بسلامت است یا نه پیغمبر گفت که سفیدی چشم شوهر شما بیشتر شده‌است از سیاهیش این زن بیچاره خیال کرد که چشم شوهر او کور شده است همیشه گریه میکرد که چشم شوهر من ناخوش شده‌است تا وقتی که شوهر او از سفر آمد زن گفت که من شنیده ام که چشم تو ناخوش شده‌است پیغمبر گفت که سفیدی چشم تو بیشتر شده است از سیاهیش مرد گفت که پیغمبر راست گفت سفیدیٔ چشم هر کس بیشتر است که سیاهیش

3.

یك تاجر بوده است در شیراز از تاجرهای دیگر مال تجارت پیش او خیلی بوده است یك شب مغازهٔ او آتش میگیرد آنوقت خبردار میشود مردم جمع میشوند وآتش خاموش میکنند تاجر میرود میخوابد در تخت خواب خیال میکند با خودش که بهتر این است که فردا من بگویم که تمام مالها و تجارتهای مردم سوخته است آنوقت هیچ کس نتواند از من پول بگیرد آنوقت میگوید که این خیال خوب نیست زود بر میخیزد میرود در

TEXTES

1.

یك نفر فرنگی در ایران ده گوسفند بنوکر ایرانیِ خودش داد که از برای دوستش ببرد نوکر یك گوسفند برای خودش گرفت ونُه دیگر پیش دوست آقای خود برد با آن کاغذ که در او نوشته بود که ده گوسفند برای شما فرستادم از نوکر من بگیر آن شخص فرنگی کاغذ را خواند دید ده گوسفند نوشته است گوسفند شمرد دید نُه گوسفند است گفت بنوکر که گوسفندها باید که ده تا باشند چرا نُه هستند یکی دیگر کو گفت چه عرض کنم هرچه هست همین است گفت آخر در کاغذ ده گوسفند نوشته است و تو نُه گوسفند آوردهٔ گفت چه عرض کنم آقا این تقصیر من نیست که در کاغذ ده نوشته است ومن نُه آورده‌ام آقا خیال کرد که این نوکر شاید نمیداند که نُه چند تاست ده چند تاست ده نفر از نوکرهای خود صدا کرد گفت بان نوکر که گوسفند آورده بود این نوکرهای من بشمار شمرد و گفت اینها ده نفر هستند بعد بنوکرها کفت هر کدام یك گوسفند بگیرید آنها هر کدام یك گوسفند گرفتند امّا از برای دهم گوسفند نبود آقا بآن نوکر گفت که حالا میبینی که این نُه نفر هر کدام

trouvent pas, ou rarement, dans la langue classique, tels خیلی, »beaucoup, très«, مُفت, »gratuitement«, نخیر (نه‌خیر), »non«, شروع کردن, »commencer«, جَستن کردن, »sauter« (au lieu de جَستن), et les adverbes et conjonctions formés à l'aide du mot وقت : آن‌وقت, »puis, ensuite«, وقتی‌که, 1. »lorsque, au moment que«, 2. »comme, vu que«, هروقت که, 1. »chaque fois que«, 2. »aussitôt que«.[1]

Comme exemple des constructions plus décousues qui appartiennent à la langue parlée, on pourra citer la phrase : وقتی که فنجان قهوه باو دادند قاشق که در قهوه بود وقتی که آن قاشق گرفت دید که ..., »quand on lui avait apporté une tasse de café, la petite cuillère qui était dans le café, lorsqu'il prit cette cuillère, il vit que ...« (nº 5, l. 1—3). On trouve le verbe mis au singulier après un sujet au pluriel dans ces phrases-ci: چون دیوارهای کاروانسرا محکم است, »comme les murs du caravanserail sont solides« (nº 47, l. 9—10); این برفهای که در خانهای من هست, »ces masses de neige qui sont dans mes maisons« (nº 17, l. 17, cf. l. 23—24). Le pluriel arabe جواهر est employé comme un singulier (nº 52, l. 32).

[1] La plupart de ces mots et locutions sont employés dans les journaux de voyage du chah, dans les comédies de Mīrza Muḥammäd J̌a'far et dans les journaux, où, du reste, on trouvera également des exemples de l'une ou de l'autre des particularités susnommées.



آبسته افتادند, »cet homme pauvre tomba avec la porte à la tête de la femme enceinte« (nº 19, l. 27).

Comme présent du verbe »être«, *hästäm* est généralement employé, même là où »je suis« etc. est tout simplement la copule: مهمان شما هستم, »je suis votre hôte« (nº 6, l. 10), خیلی خوشبخت هستم, »je suis très heureux« (nº 9, l. 24); مگر تو دیوانه هستی, »est-tu fou?« (nº 11, l. 4); ou fait partie d'un verbe composé: بر الاغ سوار هستم, »je monte un âne« (nº 6, l. 23—24). On emploie de la même manière *nīstām*: من کور نیستم, »je ne suis pas aveugle« (nº 10, l. 6).

Le verbe, qui, dans la langue classique, a normalement sa place à la fin de la phrase, est souvent placé plus près du sujet. Il est placé presque régulièrement devant une préposition avec son régime: یك زن آمد پیش پیغمبر, »une femme vint au prophète« (nº 2, l. 1); رفت نزدیك رفیق خود, »il s'approcha de son ami« (nº 6, l. 20); اورا برد بدكان یك مرغ فروش, »il le porta a un marchand d'oiseaux« (nº 8. l. 1); مرغ بده بمن, »donne-moi la poule« (nº 4, l. 6); devant un adverbe: آمد بیرون, »il sortit« (nº 6, l. 8); devant le régime direct: گرفت گریبان آن مرد, »il saisit le collet de cet homme« (nº 19, l. 7—8); ... در هر ماه باو میدادم پنج من نان, »chaque mois je lui donnais cinq *män* de pain ....« (nº 18, l. 10); devant le second terme de comparaison: سفیدی چشم شوهر شما بیشتر شده است از سیاهیش, »le blanc de l'œil de votre mari est devenu plus grand que le noir« (nº 2, l. 3—4).

Après un verbe de sensation, on trouve parfois une proposition complétive sans la conjonction *kih*: دید در دکان آشپزی پلوها خورشها . . . چیده بودند, »il vit, que dans la boutique du cuisinier des pilaus, des ragoûts ... étaient étalés« (nº 6, l. 1—3); دید بزرا دزدیده اند, »il s'aperçut, qu'on avait volé la chèvre« (nº 9, l. 12).

Une certaine quantité de mots et de locations qu'on rencontre constamment dans les contes du Sayyid Muʿallim, ne se



de néologismes et de mots d'emprunt tirés des langues européennes, surtout du français.

Tout compris, le nombre des textes dont dispose celui qui désire se familiariser avec la langue persane vulgaire n'est pas grand. Aussi je me flatte de l'espoir, que les anecdotes et les historiettes du Sayyid Muʿallim, racontées dans une langue vulgaire assez pure, pourront avoir une mission toute pratique.

Les particularités les plus saillantes des textes du Sayyid, en comparaison avec la langue classique sont les suivantes [1]:

L'emploi pléonastique du pronom personnel: من پول ندارم من خیال کردم که ..., »je n'ai pas d'argent, j'ai cru que...« (nº 6, l. 10); من خیال کردم که تو کور هستی, »je croyais que tu étais aveugle« (nº 10, l. 5—6).

Le pronom personnel suffixe est employé parfois là où la langue classique exigerait le pronom réfléchi خود: یك روز با پسرش رفت. »un jour il alla avec son fils« (nº 24, l. 2); پسر پرسید از پدرش, »le fils demanda à son père« (ibid. l. 5—6).

L'emploi de که, alterne avec celui de از devant le second terme de comparaison après un comparatif: سفیدیٔ چشم هر کس بیشتر است که سیاهیش, »le blanc de l'œil de tout le monde est plus grand que le noir« (nº 2, l. 9).

Le démonstratif *ān* (à prononcer *un*) est employé parfois presque comme un article défini: در جلو آن خر که آن کُرد سوار شده بود..., »devant l'âne sur lequel ce kurde était assis« (nº 6, l. 16); این مرد فقیر با آن در بر روی آن زن

[1] Je ne mentionne qu'en passant les particuliarités déjà enregistrées dans les grammaires modernes de Rosen et de St. Clair-Tisdall et dans les observations grammaticales des éditeurs des trois comédies du Mirzā Muḥammäd J̌aʿfar, tels le pluriel en *-hā* employé pour des êtres vivants, l'emploi du nombre *yäk* comme article indéfini, celui de *nä* au lieu de *mä* devant un impératif prohibitif, l'usage de désigner le lieu de l'action sans aide de prépositions (*där-i dukkān īstād*, »il était debout à la porte de la boutique«) et les formes *bä-ō*, *bä-īn*, *bä-un*, au lieu de *bäd-ō*, *bäd-īn*, *bäd-ān*.



naux de voyage comme matériaux d'instruction pour l'étudiant. Outre les journaux de voyage du chah, et à part les dialogues donnés par NICOLAS, GUYARD, WAHRMUND, ROSEN et CLAIR-TISDALL [1], on ne trouve guère d'autres textes persans vulgaires que les comédies de Mīrzā Muḥammäd J̌aʿfar Qarāǰadāghī qui sont traduites de l'original āzärbaïǰānī de Mīrzā Fetḥ ʿAlī Āχūndzādä. [2] M. CLAIR TISDALL, dans son Modern Persian Conversation Grammar, a publié une partie des *Ṣad Ḥikāyāt*, collection d'historiettes persanes, qu'il a fait revoir et adapter à la langue vulgaire par un Mīrzā Asadullāh; mais si le Mīrzā a remplacé des mots obsolètes par des vocables plus modernes, la structure de la langue est restée essentiellement classique.

La langue des journeaux est un mélange curieux de langue littéraire et de langue populaire. Dans les »faits divers« et les notices écrites sans prétentions littéraires, on trouve le pluriel en *-hā* pour les mots désignant des êtres vivants, le nombre *yäk* employé comme un article indéfini; on trouve des prépositions qui appartiennent à la langue parlée etc. Mais les articles de fond, qui n'échappent pas non plus à l'influence de la lange vulgaire, imitent pourtant jusqu'à un certain point le style littéraire, par les longues périodes, par un emploi abondant de mots abstraits de provenance arabe, par la citation de vers, etc. Du reste, les journaux jouent un rôle important en enrichissant la langue d'une quantité

[1] NICOLAS, Dialogues persans-français, 2e éd., Paris 1869. — GUYARD, Manuel de la langue persane vulgaire, Paris 1880. — WAHRMUND, Persiche Grammatik, Giessen 1889. — F. ROSEN, Sprechen Sie Persisch? Lpz. 1890; Modern Persian Colloquial Grammar, London 1898. — ST. CLAIR TISDALL, Modern Persian Conversation Grammar, London 1902.

[2] The Vazír of Lankurán, by HAGGARD and LE STRANGE, London 1882. — BARBIER DE MEYNARD et S. GUYARD, Trois comédies. trad. du dialecte turc azéri en persan par Mirza Djaʿfar et publiées avec glossaire et des notes. Paris 1886.



dans le *Kathāsaritsagara.* [1] De l'Inde, des histoires de sots ont passé en Chine avec les collections de contes et de fables bouddhiques. [2] Je ne fais que rappeler les contes allemands des »Schildbürger« et les sottises des Molbos au Danemark et des habitants de Sainte Dode en Gascogne. Les Grecs de l'antiquité savaient déjà racontes de la sottise des Abdérites. Pour les Persans, les représentants de la sottise pour ainsi dire épique sont les habitants du Māzändärān et de la ville de Ḥomṣ en Syrie (Émèse).

Les contes du Sayyid Muʿallim ont en outre un intérêt linguistique. Ils sont racontés, je l'ai déjà remarqué, dans la langue de tous les jours sans finesses artistiques et littéraires. Or, il existe assez peu de matériaux pour l'étude de la langue persane vulgaire. La vraie littérature moderne, celle qui compte dans l'opinion des littérateurs et des critiques persans, suit toujours les modèles classiques, tant pour la forme que pour les sujets, qui, généralement, sont très éloignés de la vie réelle et des phénomènes de tous les jours. Les livres populaires, qui se vendent dans les bazars en des éditions lithographiées souvent mal lisibles et pleines de fautes, traitent quelquefois, il est vrai, des sujets qui, pour fantastiques qu'ils soient, permettent aux auteurs de peindre des scènes de la vie quotidienne, mais le style, malgré quelques concessions à la langue vulgaire, est toujours à demi littéraire. C'est le chah Naṣir-ed-dīn (1848—96) qui, dans ses journaux de voyage, à créé, le premier, une œuvre littéraire en langue vulgaire; mais une certaine monotonie dans ses descriptions et le fait qu'il a vécu dans des cercles sociaux exclusifs diminue en quelque mesure la valeur de ses jour-

[1] Sören Sörensen en a donné des extraits en danois dans son mémoire »Indiske Eventyr og Molbohistorier«, Indbydelsesskrift til Herlufsholms lærde Skole 1878.

[2] Voir Stan. Julien, Les Avadânas, I—III (Paris 1859) passim; Chavannes, Cinq cent contes et apologues tirés du Tripiṭaka chinois, II, p. 153 sqq.



contes européens du moyen âge, des fabliaux et des romans picaresques. Comme ceux-ci, nos historiettes sont quelquefois d'une obscénité assez grossière.

D'après les sujets, on pourra classifier ainsi les contes du Sayyid:

Propos ou réponses spirituels ou facétieux, nos 2, 5, 7, 8, 10, 11, 18, 20, 21, 22, 25, 26, 28, 32, 35, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 52.

Sottises, nos 12, 15, 23, 24, 30, 31, 33, 34, 36, 37, 41, 49, 50, 54.

Histoires de fourbes et de trompeurs, nos 1, 6, 9, 11, 17, 19, 27, 29, 46, 47, 53.

Fables d'animaux, nos 4, 39.

Mensonges extravagants (à la façon de Münchhausen), no 16.

Ruses de femme, no 48.

Songes, no 51.

Legendes étiologiques, no 3.

Satires contre les habitants de certaines contrées, nos 6, 11, 12, 13, 33, 34.

Esprit, sottise, fourberie, voilà les sujets principaux des contes populaires orientaux. Dans le personnage populaire que les Arabes nomment *J̌uḥa*, les Persans *J̌ūḥī* [1], et que les Turcs ont identifié avec le Khodja *Naṣr-ed-dīn*, toutes les trois qualités sont réunies. En Perse, ce J̌ūḥī, le héros de plusieurs anecdotes racontées dans le fameaux *Maṯnavī* de J̌alāl-ed-dīn Rūmī, est une figure qui s'efface, mais beaucoup des réparties pleines de sel, des fourberies et des sottises que les Arabes et les Turcs attribuent à J̌uḥa et au Khodja Naṣr-ed-dīn, sont racontées par les conteurs persans. On en trouvera quelques-unes dans la collection présente.

La sottise est un thème favori dans presque toutes les littératures populaires. Dans l'Inde les sottises sont très en vogue; on trouve par exemple une collection de sottises

[1] Écrit fautivement J̌ūǰi.



milieu historique quelconque, que, dans la plupart des cas, il serait inutile d'en rechercher l'origine. Pour Bédier, l'intérêt des contes populaires est dans la localisation spéciale de chaque version, dans les tableaux de la vie populaire d'une époque de l'histoire humaine qu'elle donne. »Les mêmes contes à rire indifférents sous leur forme organique, immuable, commune à Rutebeuf, aux Mille et une Nuits, à Chaucer, à Boccace, deviennent des témoins précieux, chez Rutebeuf, des mœurs du XIIIe siècle français; dans les Mille et une Nuits, de l'imagination arabe; chez Chaucer, du XIVe siècle anglais; chez Boccace, de la première renaissance italienne.«

Cela est vrai pour les contes tout faits. Mais les motifs qui forment la substance des contes, les motifs nus, détachés de tous les accessoires qui font leur intérêt historique, ont leur intérêt à eux, un intérêt psychologique: ils nous fournissent les matériaux pour étudier les voies et les limites de l'imagination poétique, la genèse de l'épopée.

Les contes du Sayyid Mu'allim sont intéressants comme de petits tableaux de la vie et des mœurs persanes. Les situations et le milieu sont bien persans, et l'esprit des historiettes ne l'est pas moins. Voilà les cadis tantôt vénaux et méchants, tantôt sagaces et justes, les médecins ingénieux et quelque peu charlatans, les maîtres d'école sots, les Kurdes fourbes et rustres, les parasites impudents. Voilà des scènes de la vie des pauvres, qui se soumettent à toutes sortes de privations pour faire fête une fois de l'année et manger du pilau, en prenant soin que tout le monde sache, qu'ils ont, ce soir-là, de la viande sur la table. Voilà le pauvre diable qui, pour n'avoir pu payer le repas pris chez un traiteur, est mené par les rues du bazar, placé à l'inverse sur un âne, dans un cortège ridicule et suivi des badauds. Les historiettes sont empreintes d'un esprit bouffon et moqueur qui, tout en gardant son caractère oriental particulier, rappelle celui des



de fables, de contes et de nouvelles. Il a maintenu, que cette théorie est fausse quand elle attribue à l'Inde un rôle prépondérant, quand elle l'appelle »le réservoir, la source, la matrice, le foyer, la patrie des contes.«[1] Les peuples de l'Inde, auraient-ils parmi tous les peuples du monde le privilège de l'imagination? Sinon, si d'autres peuples sont également capables de créer des motifs de contes et de fables, pourquoi ces motifs-ci ne se propageraient-ils pas au dehors des frontières de la nation créatrice? Les Indiens ont commencé de bonne heure de fixer par écrit leur contes de toutes espèces. Il en existe de nos jours de nombreuses collections dans les langues de l'Inde, et nous pouvons suivre leurs routes et constater, comment beaucoup des ces collections ont été traduites de langue en langue et se sont propagées ainsi par voie littéraire, dans les pays de l'occident, dans le nord et l'est de l'Asie etc., tandis que les matériaux dont nous disposons quant à la migration des motifs de provenance non-indienne sont assez pauvres. Voilà ce qui explique la vogue de la théorie »indienne«. Cependant M. ØSTRUP a démontré[2] que les Ottomans ont emprunté beaucoup de leurs contes populaires à leurs voisins magyars et slaves, et que ces contes-ci passent des Turcs aux Arabes. Parmi les contes du Sayyid Muʿallim qui renferment des motifs ambulants, on en trouvera aussi quelques-uns qui ont, selon toute probabilité, une origine européenne.[3]

Bref, un motif de conte peut naître n'importe où, et s'il possède les qualités qui rendent un motif populaire, il se propage de peuple en peuple en suivant les routes ordinaires de communication. BÉDIER appuye avec raison sur le fait, que les motifs ambulants sont, en général, tellement universels, tellement libres, en leur substance, de toute dépendance d'un

[1] Introd. p. XVI.
[2] Dania, IX, p. 82.
[3] Voir les notes des nos 18 et 19.

ma mémoire; alors une situation ou un mot lui rappelait une des histoires qu'il connaissait, et il se mettait à raconter.

Il avait, me dit-il, recueilli ses histoires par voie orale. Pendant ses longs voyages en caravane, il les avait entendu raconter par ces compagnons. Quelques-unes, cependant, se retrouvent dans des collections d'anecdotes modernes comme le *Riyāż-el-ḥikāyāt*, les *Laṭāīf u ẓarāīf* ou les *Ḥikāyāt u lāṭāīf*. Souvent, le Sayyid Muʿallim recommendait lui-même une de ses histoires en disant: »Ce conte-ci ne se trouve dans aucun livre imprimé.« J'aurais désiré entendre aussi des contes de fée de la bouche du Sayyid Muʿallim. Il me disait qu'il en savait beaucoup, mais de tels produits de l'imagination populaire ne l'intéressaient évidemment pas beaucoup — il avait en aversion tout ce qui sentait la superstition —, et il continua à ajourner les contes de fée jusqu'à ce que notre commerce prit fin: le Sayyid Muʿallim s'établit dans la caserne des cosaques au dehors de la ville pour se vouer entièrement à l'enseignement des officiers russes.

En lisant les historiettes du Sayyid Muʿallim on reconnaîtra bien des motifs connus, de ces motifs ambulants qui existent dans les livres d'histoires et dans les contes populaires de maint peuple d'orient et d'occident D'où viennent ces motifs? La question de l'origine et de la propagation des motifs de contes est très difficile à aborder. Il n'est pas possible de séparer la tradition orale de la tradition littéraire: La plupart des motifs ambulants se trouvent dans telle ou telle collection d'histoires, et si nous mettons par écrits quelque conte que nous avons recuelli par voie orale, nous ignorons, dans la plupart des cas, si, en remontant la chaîne de la tradition orale, nous ne rencontrerions pas quelque part la tradition littéraire. Les deux traditions s'entrecroisent.

M. J. Bédier a fait, en son temps[1], la critique de la théorie »orientale« ou »indienne« quant à l'origine des motifs

[1] J. Bédier, Les Fabliaux. Paris 1893.



gènes. Il avait même visité le Turkestan russe, ayant choisi, pour venir de Téhéran à Mechhed, la route la plus rapide par Enzeli, Krasnovodsk et Askhabad. Le bateau à vapeur, le chemin de fer, les villes russes du Turkestan, c'était presque l'Europe, et l'Europe fut pour lui la terre promise. Son plus grand désir était de trouver une occasion pour faire un voyage en Europe. Il était absolument convaincu de la supériorité de l'Europe et des Européens sur sa pauvre patrie et ses pauvres compatriotes. Aucun sentiment religieux ne l'empêchait d'admirer les sciences, les arts et la technique des Européens qu'il considérait comme supérieurs aux Orientaux même quant à la morale. Il était franchement irreligieux et adorateur de la raison. Mais à son respect pour l'Occident se mêlait une certaine dose de l'ancienne sagesse orientale: il n'attachait que peu d'importance à l'argent et aux commodités de la vie, bien qu'il sût goûter un bon repas et un verre de vin. Je garde le souvenir du Sayyid Muʿallim comme d'un homme désintéressé, toujours prêt à servir les Européens auxquels il s'était attaché, même au dépens de ses compatriotes.

Pour m'exercer dans l'usage de la langue persane parlée, j'avais engagé le Sayyid Muʿallim à venir tous les jours me donner une leçon de conversation. Au cours de ces heures de conversation, j'observais qu'il possédait un fonds inépuisable d'historiettes et d'anecdotes, qu'il savait raconter avec une gaieté assez fine et absolument sans prétentions littéraires. Je formai alors le dessein de mettre sur le papier ces historiettes d'après sa dictée, sans rien changer dans la forme, et d'augmenter ainsi d'une petite collection de textes faciles et caractéristiques le peu de matériaux qui existent pour l'étude de la langue persane de tous les jours. Pour aider sa mémoire, je commençai par lui raconter une ou deux anecdotes que j'avais préparées d'avance en mettant à contribution toutes les petites histoires qui étaient restées dans





INTRODUCTION

Pendant mon séjour à Téhéran en 1914, je fis la connaissance d'un Sayyid qui, ne voulant pas, par principe, profiter de la pension d'État à laquelle avait droit chaque membre de la famille du prophète, gagnait sa vie en enseignant la langue persane aux étrangers. Son nom est Sayyid Faïżullāh Adīb et son nom de guerre Sayyid Muʿallim. Comme c'est de lui que je tiens la collection de contes et d'anecdotes que je reproduis ici, il n'est peut-être hors de propos de donner d'avance quelques notices sur la personnalité de ce Persan.

Le Sayyid Muʿallim était originaire de Mechhed, où il avait reçu l'instruction théologique. Sa famille n'avait pas de fortune. A l'âge de 18 ou 19 ans il avait commencé de courir le monde. Par suite d'une querelle avec son père, il avait quitté la maison paternelle, n'ayant sur lui que la somme de 4 tūmāns 2 qrāns et sa table de géomancie (raml). Il erra à l'aventure de ville en ville, vivant tantôt en opulence, partageant un festin de noce après avoir exécuté les rites du mariage, tantôt au jour le jour en disant la bonne aventure aux gens ou en retrouvant, par ses connaissances de la géomancie, des objets volés. Après une absence de quelques mois, il retourna à Mechhed à la maison de son père avec une caravane, ayant dans sa poche 14 tūmāns qu'il avait gagnés par son raml. Plus tard, il recommença sa vie errante, parcourant la Perse dans toutes les directions et essayant comme Hadji Baba les métiers les plus hétéro-

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser. I, 3.

CONTES PERSANS EN LANGUE POPULAIRE

PUBLIÉS AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN



KØBENHAVN
HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI
1918




VETVS & NOVVM
TESTA-MENTVM
DEI·SVB·NVMINE·VIGET
PRINCETON
UNIVERSITY
LIBRARY



